La Tunisie, pays de colonisation, de mines et de tourisme, par Émile Guillot

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

Guillot, Émile. La Tunisie, pays de colonisation, de mines et de tourisme, par Émile Guillot. 1912.

1/ Les contenus accessibles sur le site Gallica sont pour la plupart des reproductions numériques d'oeuvres tombées dans le domaine public provenant des collections de la BnF.Leur réutilisation s'inscrit dans le cadre de la loi n°78-753 du 17 juillet 1978 :
 *La réutilisation non commerciale de ces contenus est libre et gratuite dans le respect de la législation en vigueur et notamment du maintien de la mention de source.
 *La réutilisation commerciale de ces contenus est payante et fait l'objet d'une licence. Est entendue par réutilisation commerciale la revente de contenus sous forme de produits élaborés ou de fourniture de service.

Cliquer ici pour accéder aux tarifs et à la licence

2/ Les contenus de Gallica sont la propriété de la BnF au sens de l'article L.2112-1 du code général de la propriété des personnes publiques.

3/ Quelques contenus sont soumis à un régime de réutilisation particulier. Il s'agit :

 *des reproductions de documents protégés par un droit d'auteur appartenant à un tiers. Ces documents ne peuvent être réutilisés, sauf dans le cadre de la copie privée, sans l'autorisation préalable du titulaire des droits.
 *des reproductions de documents conservés dans les bibliothèques ou autres institutions partenaires. Ceux-ci sont signalés par la mention Source gallica.BnF.fr / Bibliothèque municipale de ... (ou autre partenaire). L'utilisateur est invité à s'informer auprès de ces bibliothèques de leurs conditions de réutilisation.

4/ Gallica constitue une base de données, dont la BnF est le producteur, protégée au sens des articles L341-1 et suivants du code de la propriété intellectuelle.

5/ Les présentes conditions d'utilisation des contenus de Gallica sont régies par la loi française. En cas de réutilisation prévue dans un autre pays, il appartient à chaque utilisateur de vérifier la conformité de son projet avec le droit de ce pays.

6/ L'utilisateur s'engage à respecter les présentes conditions d'utilisation ainsi que la législation en vigueur, notamment en matière de propriété intellectuelle. En cas de non respect de ces dispositions, il est notamment passible d'une amende prévue par la loi du 17 juillet 1978.

7/ Pour obtenir un document de Gallica en haute définition, contacter reutilisation@bnf.fr.

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

(Couverture la Couverture)

EMILE GUILLOT

13008

LA TUNISIE

BIBLIOTHÈQUE NATIONALE R.F. IMPRIMÉS



PARIS
ÉMILE LAROSE, LIBRAIRE-ÉDITEUR
11, RUE VICTOR-COUSIN, 11

HD.N.

Cliché Barreau.

BIBLIOTHÈQUE NATIONALE
IMPRIMÉS

La Tunisie

8° O 3 i
927

LA TUNISIE

BIBLIOTHÈQUE NATIONALE
R F
IMPRIMÉS

Pays de Colonisation
de Mines et de Tourisme

PAR

Émile GUILLOT

PARIS
ÉMILE LAROSE, LIBRAIRE-ÉDITEUR
11, RUE VICTOR-COUSIN, 11

1912

AVANT-PROPOS

BIBLIOTHÈQUE NATIONALE
R F
IMPRIMÉS

Bien des ouvrages ont été écrits, sur la Tunisie, depuis l'année 1881, date de l'occupation française ; mais bien peu, cependant, ont condensé sous une forme facilement accessible à tous, les multiples documents et renseignements relalifs à ce pays, qui puissent donner de lui une idée vraiment juste et le faire voir sous son aspect véritable.

La plupart des auteurs de ces ouvrages, — et c'est ce qui donne à ceux-ci, parfois, un réel intérêt, — ont eu seulement pour objectif l'étude d'une des nombreuses questions qui sollicitent l'attention des fervents de l'expansion coloniale de la France.

Ces derniers ouvrages nous ont d'ailleurs apporté une contribution précieuse et dont nous avons tenu grand compte, sachant qu'ils émanaient de techniciens habiles ou d'artisans instruits par l'expérience.

Mais tout, ou presque tout, eût-il été dit déjà sur la Régence de Tunis, ce qui n'est d'ailleurs pas prouvé, qu'il serait quand même nécessaire, de temps en temps,

après plusieurs années écoulées, avec leur cortège d'incessantes transformations, de rappeler toutes ces choses intéressantes qui, sans cela, risqueraient de ne plus être aussi vivantes, aussi précises dans la mémoire de tous.

D'ailleurs, un livre vieillit vite à notre époque ; et lorsqu'il traite de questions coloniales il vieillit plus vite encore ; car, une solution envisagée aujourd'hui comme la meilleure, pourra fort bien, demain, être reléguée, au second plan, comme n'ayant pas été confirmée par l'expérience de la pratique quotidienne.

D'où il résulte souvent des modifications profondes dans les conceptions nouvelles d'organisation et les lois d'évolution économique d'une colonie.

Ce serait donc maintenir les nouvelles générations dans l'erreur, que les laisser s'alimenter trop longtemps à la même source de documentation qui, pour avoir été bonne en son temps, n'en a pas moins vieilli, et subi de ce chef, une dépréciation certaine.

Or, plus que jamais, les « jeunes » sont avides de renseignements toujours plus récents, de documents toujours plus précis et sont enthousiastes des rénovations nécessaires qui, par des voies si diverses, concourent au progrès universel.

En matière coloniale surtout, cela est vrai, et, bien qu'il soit d'usage d'affirmer, à tout propos, que les Français ne sont pas colonisateurs, il n'en est guère parmi eux, cependant, qui ne s'intéressent très vivement aux choses de la colonisation.

Et lorsqu'il s'agit d'un pays aussi voisin de nous que l'est la Tunisie, considérée à juste titre, par nos compatriotes, comme une seconde Algérie, leur attention est doublement surexcitée.

Ayant voyagé dans ce curieux pays et l'ayant habité assez longtemps pour apprendre à le connaître et à l'aimer, nous avons tenu à l'étudier très attentivement et à rechercher avec soin, sans optimisme trompeur, mais aussi sans pessimisme inutile et navrant, toutes les ressources qu'il peut offrir aux diverses branches de l'activité humaine.

C'est cette modeste étude que nous publions avec la conviction qu'elle pourra être utile à beaucoup de nos compatriotes, tout en faisant mieux apprécier cette Tunisie qui, grâce aux efforts persévérants de nos Résidents et de nos colons, est aujourd'hui devenue une véritable petite France africaine.

Emile GUILLOT.

BIBLIOTHÈQUE NATIONALE

LA TUNISIE

BIBLIOTHÈQUE NATIONALE
R F
IMPRIMÉS

CHAPITRE I

Le Pays

I. — HISTOIRE SOMMAIRE

La Tunisie, ou Régence de Tunis, a passé par bien des vicissitudes, avant de devenir le paisible et laborieux pays qu'elle est actuellement.

Ce fut d'abord une possession égyptienne, au temps des anciens Pharaons qui établirent leur domination sur le Djerid ; puis vinrent les Phéniciens qui fondèrent divers comptoirs sur le littoral, lesquels furent les origines modestes des principales villes maritimes actuelles.

Plus tard, c'est-à-dire au VII^e^ siècle (av. J.-C.), des Tyriens exilés ou des Phéniciens ayant à leur tête Didon, princesse tyrienne, fondèrent, sur une colline du golfe actuel de Tunis, la célèbre Carthage qui devait jouer dans l'histoire de Tunisie et du monde un rôle si considérable.

La ville nouvelle prit, en effet, un rapide développement et fut, dès le VI^e^ siècle (av. J.-C.), une des cités les plus commerçantes du bassin de la Méditerranée.

Mais l'esprit entreprenant et audacieux des anciens Cartha-

ginois leur fit souvent délaisser le commerce pour prendre les armes et faire des conquêtes à main armée.

Ce fut ainsi qu'ils s'emparèrent de la Sardaigne, des îles Baléares, et s'installèrent presque en maîtres chez leurs proches voisins, les Siciliens.

Profitant habilement de leur situation privilégiée, ils surent alors monopoliser le commerce de tous les produits venant de l'Ouest et du Sud, et notamment ceux du Soudan qu'apportaient les caravanes.

Bientôt, une ère de prospérité considérable s'ouvrit pour cette ville qui devint la capitale du pays, habité alors par les Berbères ; ceux-ci durent subir le joug des Carthaginois et travailler de gré ou de force, afin de contribuer à augmenter leur puissance économique. Aussi, le pays Berbère devint-il, sous cette vigoureuse impulsion, d'une étonnante productivité pour tout ce qui pouvait faire alors l'objet de transactions commerciales : fruits, vins, céréales et bois.

Au temps d'Annibal (seconde moitié du III^e^ siècle av. J.-C.) la culture des oliviers fut entreprise et donna bientôt des résultats très satisfaisants qui firent augmenter le trafic commercial de Carthage, alors tout à fait florissante et renommée jusque dans les pays les plus lointains.

Si bien que des échanges incessants s'établirent entre cette République et les peuples habitant les contrées voisines et aussi l'Égypte et la Grèce; de leurs voyages, les habitants de Carthage rapportaient à la fois de riches productions artistiques et le goût des belles choses. Ainsi naquit et se développa une phalange d'artistes qui s'inspira, pour ses débuts, des œuvres d'art égyptiennes et grecques.

Mais ce fut l'apogée de Carthage.

Jalouse de Rome, sa grande rivale, elle entreprit contre celle-ci une lutte terrible qui dura 108 ans (264-146), et qui est désignée dans l'histoire sous le nom de *guerres puniques* où, tour à tour, vainqueurs et vaincus, Carthaginois et Romains ayant, les premiers, pour général, Annibal, et les seconds, Scipion, se portèrent des coups formidables. Carthage enfin succomba et fut complètement détruite et rasée par les vainqueurs (146 av. J.-C.).

Alors commenca une existence nouvelle pour le pays : ce fut la *période romaine*.

Bientôt une nouvelle Carthage, plus belle que la première, surgit du sol ; le pays retrouva sa quiétude et ses laborieuses occupations et il redevint prospère. Au cours du premier siècle de notre ère, Carthage fut dotée, par les Antonins, de précieux monuments et compta au nombre des villes principales du vaste empire romain.

Sa prospérité dura deux siècles environ, pendant lesquels la Tunisie fut presque couverte de vigne et de céréales dans sa région septentrionale et d'une forêt immense d'oliviers dans sa région centrale.

Ce pays eut, à cette époque, plus de 6 000 000 d'habitants ; la capitale, à elle seule, en compta 500 000 ; Thysdrus (aujourd'hui, El-Djem) en eût 100 000 !

La forêt d'oliviers, comme nous le verrons plus loin, contribua pour une large part à l'augmentation de la fortune publique ; elle occupait une vaste région nommée anciennement Byzacène, actuellement limitée par le golfe de Hammamet et Kairouan au Nord, Ménégère et la frontière algérienne à l'Ouest, enfin Gafsa et Gabès, au Sud : dans ce périmètre s'élevèrent, de toutes parts, des cités, des bourgs, des villas et des huileries

dont le nombre et l'importance sont attestés, de nos jours, par les ruines innombrables que l'on rencontre, à chaque pas, dans cette région de la Tunisie.

Le régime dont jouissait alors ce pays était une sorte de protectorat romain auquel le triomphe de la monarchie absolue à Rome fut néfaste, par suite de la suppression de certaines libertés et de l'autonomie des villes.

Carthage, irritée, fit appel aux Vandales qui envahirent le pays et le couvrirent de ruines (v[e] siècle).

En 534, Bélisaire, envoyé par Justinien empereur d'Orient, reconquiert Carthage et chasse les Barbares. Cette période, qui eut pu être une renaissance, ne fut marquée que par des troubles fomentés par les Berbères. Le pays n'était qu'à moitié pacifié.

Survinrent bientôt les Arabes, ayant à leur tête Abdallah, qui s'emparèrent du pays en 647; peu après (en 669), fut fondée par eux une ville qui devait jouer un rôle important, Kairouan ; puis ils s'emparèrent de Carthage en 695. Dès lors, les Arabes furent définitivement établis sur la terre tunisienne et Kairouan supplanta l'illustre cité.

Mais la lutte continua, ardente et longue, entre les vainqueurs et les Berbères. Si bien qu'en l'an 800, une dynastie nationale berbère put être instaurée à Kairouan. Ce fut pour cette ville, devenue capitale, une période de splendeur et de prospérité.

Cependant, dès le x[e] siècle, Kairouan fut supplantée elle-même, comme capitale, par Mahdia (916) et une nouvelle dynastie arabe, celle des Fatimites, s'empara du pouvoir et s'y établit jusqu'en 969, date où ce peuple alla se fixer en Égypte, sur les bords du Nil.

Les Égyptiens, en revanche, s'emparèrent de la Tunisie dont ils firent une colonie qu'ils laissèrent aux mains des Berbères (971).

Cette époque marque une nouvelle ère de prospérité et voit naître et se développer plusieurs villes importantes : Sfax, Sousse et Mahdia. Kairouan conserve son rang de ville sainte, mais est bientôt dévastée, ainsi que toute la région environnante, par une nouvelle invasion arabe, dirigée par le khalife égyptien El Moezz.

Les Berbères se virent contraints d'abandonner les campagnes et leurs cultures et de se réfugier dans les montagnes ou dans les villes, pour mieux se défendre contre leurs oppresseurs.

Mais les ports devinrent les foyers d'une piraterie qui infesta la Méditerranée et amena l'intervention des Siciliens qui, par représaille, s'emparèrent du Sahel tunisien et s'y installèrent en 1135.

Le pays tunisien fut alors morcelé en petites principautés. La vie nationale devint plus intense, surtout sous la dynastie des Hafsides où eut lieu l'épisode de la mort de saint Louis, à Carthage, en 1270.

Néanmoins, la fortune fut, une fois de plus, inclémente pour ce malheureux pays, et l'anarchie, de nouveau, y régna ; ce qui facilita la prise de Tunis (ville voisine de Carthage et plus ancienne que cette dernière), par les Espagnols, en 1535.

Ceux-ci ne devaient d'ailleurs pas jouir longtemps de leur conquête, puisque, à leur tour, ils furent vaincus par les Turcs qui s'emparèrent du pays en 1574.

La Tunisie devint donc une province de l'empire turc, fut dotée d'une très mauvaise administration et eut successive-

ment comme gouverneur : un pacha, un dey et un bey, n'ayant qu'une autorité plutôt représentative. Aussi les troubles intérieurs furent-ils incessants et la piraterie florissante jusqu'à la fin du XVII[e] siècle.

Heureusement l'un des beys, Hussein-ben-Ali, secoua le joug turc, se proclama indépendant et fonda, en 1705, sa dynastie qui a conservé le pouvoir depuis cette époque et à laquelle appartient le bey régnant actuellement.

Ce fut sous le règne de Mohammed-es-Saddok que plusieurs actes de piraterie et les incursions fréquentes de la tribu des Khroumirs, en Algérie, déterminèrent la France à faire une expédition militaire en Tunisie.

Cette expédition fut courte et amena la soumission de tout le pays.

Le 12 mai 1881, le général Bréart, représentant de la France, signa avec le bey, le traité de Kassar-Saïd, appelé aussi *traité du Bardo*, qui reconnaissait le Protectorat. Ce traité fut complété ensuite, par la *Convention de la Marsa* du 9 juin 1883, qui donna au régime nouveau toute la liberté d'action qui lui était nécessaire.

Nous dirons plus loin l'œuvre considérable accomplie déjà par le Protectorat français en Tunisie.

II. — DESCRIPTION GÉOGRAPHIQUE

On peut dire, sans aucune exagération, que la Tunisie a une situation géographique privilégiée dans le bassin de la Méditerranée, ce qui explique suffisamment les convoitises nombreuses dont elle a été l'objet et aussi, bien souvent, la victime.

Les ressources naturelles qu'offrait son sol ; la salubrité de son climat, tempéré dans la région du Nord et généralement très supportable, pour les Européens, dans les autres régions sa grande étendue de côtes, dotées de ports de premier ordre, devaient évidemment séduire les nations voisines et susciter leurs rivalités.

La Régence de Tunis est, comme on sait, située au Nord du continent africain et constitue l'une des trois divisions politiques de l'ancien Maghreb arabe qui comprenait le Maroc à l'Ouest, l'Algérie au centre, et la Tunisie à l'Est.

Ce dernier pays est baigné par la mer au Nord et au Levant, et possède 1 200 kilomètres de côtes; il est entièrement limité à l'Ouest par notre possession Algérienne, et au Sud par le désert du Sahara et la Tripolitaine.

Sa forme générale est celle d'un rectangle allongé et torse, mesurant 500 kilomètres du Nord au Sud et 250 kilomètres de l'Est à l'Ouest.

1. — Surface.

Sa surface est à peu près le quart de celle de la France : près de 13 000 000 d'hectares (exactement 12 260 000 hectares), sur lesquels près de 9 000 000 (suivant la statistique officielle) peuvent être livrés à l'exploitation agricole, savoir :

Terres labourables	2.900.000	hectares
Parties boisées	900.000	—
Olivettes	300.000	—
Palmeraies	10.000	—
Cultures maraîchères et vergers	47.000	—
Vignobles	16.400	—
Cultures diverses	70.000	—
Terres de parcours pour l'élevage	5.000.000	—
TOTAL	9.243.400	hectares

On estime, en outre, que les deux cinquièmes environ de la surface totale de la Tunisie sont occupés par les centres habités, les voies de communication, les lacs, les cours d'eau, les dunes du littoral et du Sahara, les gisements métallifères et miniers, enfin les peuplements d'alfa.

2. — Orographie.

La Régence est généralement montagneuse, sans cependant posséder des sommets très élevés.

On distingue trois massifs principaux :

1° Celui du Centre qui, partant de Tébessa, non loin de la frontière algérienne, traverse la Tunisie en diagonale, suivant la direction du Sud-Ouest au Nord-Est, pour se terminer à Hammam-Lif.

On remarque dans cette chaîne de nombreux points culminants ayant plus de 1 200 mètres d'altitude ; le plus élevé est le djebel Chambi qui atteint 1 500 mètres.

2° Le massif montagneux du Nord qui s'étend sur toute la côte septentrionale de la Tunisie.

Ce massif est généralement moins élevé que le précédent et s'en distingue par les boisements forestiers qui le recouvrent en grande partie, notamment en Khroumirie.

Le djebel Byr (1014 mètres) en est le point culminant ;

3° Enfin le massif méridional, formant une sorte de barrière Nord-Sud entre la limite orientale maritime du Sud-Est et le Sahara.

Cette chaîne est encore un peu moins haute que la précédente : son sommet principal, le djebel El Asma n'a que 840 mètres.

En outre de ces trois massifs principaux, il existe des

massifs secondaires : d'abord ceux qu'on nomme les *Hauts-Plateaux*, terminés, au Nord, par les monts de El-Kef et de Teboursouk, région d'une altitude moyenne de 8 à 900 mètres; ensuite la chaîne montagneuse, allant de Tébessa vers le Sud-Est et aboutissant à Gafsa, dont le sommet le plus élevé est le djebel bou Ramli d'une altitude de 1200 mètres.

3. — Plaines et vallées.

Les nombreux massifs montagneux tunisiens donnent naissance à de larges vallées et à des plaines vastes et très fertiles, dans la région du Nord.

Les vallées élevées se prêtent à une culture intensive et portent d'ailleurs, en maints endroits, le nom arabe de *Bahiret* ou *jardins*; les vallées et les plaines, plus basses, sont surtout propres à la culture des céréales et de la vigne.

Citons parmi elles : les plaines du Fahs, de Mornag, près de Tunis, de Mateur, de Béja, les vallées de la Medjerdah et du Sahel. Cette dernière est immense et s'étend du cap Bon jusqu'à Sousse et Kairouan.

Dans les plaines du Nord dominent les céréales et la vigne ; dans les plaines du Centre, l'olivier et l'alfa ; dans les plaines du Sud ou *bleds*, on ne trouve un peu de végétation qu'en hiver et au printemps, c'est-à-dire à l'époque des pluies; lorsque les chaleurs sont venues, les plaines ne sont plus que des déserts stériles, sauf aux *points d'eau* où de vertes et riches oasis tranchent complètement, par leur exubérante végétation, sur l'aridité environnante.

4. — Hydrographie.

Au point de vue hydrographique, la Tunisie serait assez richement dotée, en raison même de ses nombreux massifs montagneux, si son climat aux étés très chauds ne desséchait rapidement la plus grande partie de ses cours d'eau. Aussi, sauf dans la région septentrionale, ceux-ci n'existent, en fait, qu'à la saison des pluies.

On remarque trois bassins principaux :

1° *Le bassin de la Medjerdah*, fleuve le plus important de la Tunisie qu'il traverse dans toute sa largeur, au Nord.

La Medjerdah prend sa source en Algérie, non loin de Souk-Ahras, pénètre dans la Régence tout près du Ghardimaou qu'elle arrose, passe à Souk-el-Arba, reçoit l'*Oued Mellègue*, autre rivière importante, puis arrose Testour, Medjez-el-Bab et Tébourba ; enfin elle se jette dans le golfe de Tunis, près de Porto-Farina.

La Medjerdah parcourt 265 kilomètres en Tunisie et 100 en Algérie.

En outre de l'Oued Mellègue, ce fleuve reçoit l'O. Tessa, l'O. Siliana, l'O. El Ahmar, l'O. Chafrou, l'O. Bou Ahrtma.

2° *Le bassin de l'Oued Zéroud* et l'O. El Fekka dans le centre de la Tunisie.

Les affluents principaux de l'O. Zéroud sont l'O. Allen, l'O. Merguellil, l'O. Djilma ; le principal affluent de l'Oued El Fekka est l'O. El Hatob.

Malheureusement la plupart de ces cours d'eau, fort larges pendant l'hiver, et parfois torrentueux, se tarissent presque totalement pendant les fortes chaleurs de l'été et même dès le mois de mai.

3° *Le bassin des Chotts.*

On sait que les Chotts tunisiens sont des sortes de lacs temporaires qu'emplissent les pluies de l'hiver et que dessèche l'ardente chaleur de l'été.

Ces Chotts servent de déversoir aux eaux qui s'écoulent des montagnes environnantes.

Les trois principaux Chotts ont une surface considérable. Le plus important est le Chott El Djerid, ensuite viennent les Chotts El Fedjedj et Gharsa.

Suivant certains auteurs, l'ensemble de ces Chotts aurait constitué, dans l'antiquité, le fameux et peut-être légendaire lac Triton qui, au dire des anciens, communiquait directement avec la mer et où pouvaient évoluer librement leurs flottes.

De nos jours, le commandant français Roudaire s'est fait l'ardent protagoniste de l'idée de reconstituer l'ancienne petite mer intérieure que formait le Triton, en établissant une communication avec les eaux du golfe de Gabès. Mais, pour diverses raisons, son projet fut jugé peu pratique, d'une exécution difficile, sinon impossible, et du moins fort dispendieuse, sans espoir de récupération suffisamment avantageuse.

Ce projet qui avait fait naître de fort belles espérances fut donc abandonné.

En dehors des trois bassins hydrographiques dont nous venons de parler, la Régence de Tunis possède un certain nombre de petits fleuves côtiers.

On trouve, au Nord : l'Oued Zouara qui reçoit l'O. bou Zenna et l'O. Zéen ; l'Oued Milian, cours d'eau assez important qui se jette dans le golfe de Tunis, non loin de Hammam-Lif, il a pour affluents : l'O. Djarabia qui reçoit lui-même l'O. El Kébir.

Non loin de l'embouchure de l'Oued Milian est celle de l'O. El Djourf.

Sur la côte orientale, on trouve : l'Oued Chiba qui arrose la presqu'île Maouin, l'O. bou Rekba, l'O. Es Saad qui descend du Djebel Zaghouan et se jette dans le golfe de Hammamet, l'O. El Boul qui a son embouchure un peu au Sud du précédent.

Les petits Oueds qu'on trouve sur la côte, plus au Sud, n'existent, en fait, que pendant la saison pluvieuse ; ce sont : l'O. Laïa qui déverse ses eaux près de Sousse, l'O. Chaffar, l'O. Melah, l'O. Kelba, l'O. Oum el Ghramm, l'O. Ferd, l'O. Zigraou, l'O. Morra, l'O. Smar, etc...

Enfin les lacs sont eux-mêmes alimentés par un certain nombre de cours d'eau.

Citons l'O. Malah qui se jette dans le Garaa Achkel, voisin du Lac de Bizerte; l'O. Ataf et l'O. Alem qui se déversent dans le lac Kelbia, non loin de Kairouan ; l'O. Serg qui débouche dans le Sebkha-en-Nouaïl.

5. — Lacs.

Ils sont nombreux et généralement assez vastes, surtout les *Chotts*. Les principaux lacs tunisiens sont : les lacs de *Bizerte*, de *Garaa-Achkel*, de *Porto-Farina*, de *Tonga* et de *Tunis* (ou lac *Bahira*), dans la région du Nord; les lacs *Kelbia*, *Sebkha-Sidi-el-Hani*, *Sebkha m'ta Moknin* et le S. *m'ta-el-Chorra* dans la région du Centre ; enfin les *Chotts* ou lacs temporaires de la région Sud : *El Djerid*, *El Fedjedj*, *Gharsa*. Ces derniers se dessèchent complètement quand viennent les fortes chaleur de l'été; celui d'El Djerid occupe une surface considérable.

III. — CLIMATOLOGIE

1. — Température.

La situation géographique de la Tunisie, baignée par la Méditerranée sur une étendue considérable de côtes, au Nord et à l'Est, et limitée au Sud par le grand désert du Sahara, lui a valu une climatologie assez particulière.

La zone du littoral ne subit qu'une chaleur tempérée même aux jours les plus chauds de l'été, grâce à l'air et au vent venant du large ; le thermomètre y dépasse rarement 32 à 34 degrés.

La zone Nord du pays, très montagneuse et en partie boisée, jouit aussi d'un climat assez doux, sans chaleur excessive, presque semblable à celui du littoral méditerranéen français, ce qui a pu faire dire fréquemment qu'un Provençal n'était guère dépaysé dans le Nord de la Tunisie. La moyenne des maxima de température de cette zone est de 30 degrés.

Mais à l'intérieur de la Régence, loin de la mer, le thermomètre monte assez souvent, en été, à 40 degrés et même parfois (les jours où souffle avec force le siroco, ou vent du Sud), un peu plus.

Quoi qu'il en soit, et d'une manière générale, on peut dire que la température est très supportable en Tunisie, pour les Français, même à l'intérieur du pays, en observant les principes élémentaires d'hygiène et de tempérance sans lesquels, d'ailleurs, on ne peut se bien porter nulle part, mais surtout aux colonies.

2. — Saisons.

Il n'y a, en réalité, que deux saisons en Tunisie: l'été et l'hiver, ou plus exactement la *saison chaude* et la *saison pluvieuse*.

L'été est invariablement chaud et sec, il commence en mai et finit en septembre.

Il s'écoule alors plusieurs mois, sans qu'un nuage vienne troubler la sérénité du ciel dont le bleu est d'une intensité incomparable et d'une profondeur inconnue en France.

Les couchers de soleil, notamment, sont d'une grande beauté, lorsque les rayons de l'astre à son déclin, éclairent de leurs lueurs si diversement et si étrangement colorées, les sommets des monts, profilant à l'horizon, leurs majestueuses silhouettes.

C'est alors un ravissant spectacle qui a, d'ailleurs, tenté le pinceau de bien des artistes, épris de l'aspect grandiose et de la poésie des sites africains.

Pendant le jour, lorsque l'astre radieux répand son éclatante lumière sur le paysage et sur les habitations rustiques des indigènes, il y a des effets lumineux d'une intensité extraordinaire et une tonalité surprenante dans les ombres qui rendent rêveur le plus habile coloriste.

Tout cela est magistralement beau et défie toute description.

L'été tunisien, bien que très chaud, est supporté plus aisément cependant qu'on ne pourrait le croire, en raison des précautions particulières qu'ils prennent, par les Européens habitant la Régence.

Ces précautions ont surtout pour bases :

1° Une habitation bien appropriée au climat, c'est-à-dire ayant des murs épais, des baies bien protégées du soleil, des pièces à parois lavables et à sol dallé ou cimenté, permettant de fréquents arrosages ;

2° Des vêtements très légers et absolument blancs, avec casque colonial en toile blanche et moelle de sureau, protégeant bien la tête et la nuque des rayons solaires ;

3° Un emploi du temps judicieusement fait et assurant le repos et même la sieste aux heures les plus chaudes de la journée, alors que les heures très matinales, généralement délicieuses, sont consacrées au travail le plus absorbant ;

4° Le choix de la nourriture et des boissons (à l'exclusion de tout alcool), en évitant avec soin, tous excès gastronomiques ;

5° Enfin des soins hygiéniques et particulièrement des ablutions fréquentes et si possible aussi des douches et des grands bains, très recommandés.

Avec ces précautions fort simples, un Européen se porte très bien en Tunisie et supporte le climat, sans en être trop incommodé, même au plus fort de l'été.

Ajoutons qu'il le supporte d'autant mieux qu'il est moins gros; ce qui s'explique aisément.

D'ailleurs, il existe maintenant, à quelques kilomètres d'Aïn-Draham, en pleine Khroumirie, une station estivale, située au milieu d'une forêt, à 750 mètres d'altitude où de nombreuses familles européennes vont passer une partie de la saison chaude.

L'*hiver*, ou *saison des pluies*, est, en revanche, remarquable par sa douceur, surtout dans les zones du littoral méditerranéen où il est rare de voir le thermomètre descendre au-

dessous de 0 degré. La moyenne des minima de la température y est, en effet, de + 6 degrés.

Cette moyenne est cependant un peu plus basse sur les hauts plateaux et les régions montagneuses, naturellement beaucoup plus exposés au froid ; aussi, y observe-t-on des températures parfois un peu au-dessous de zéro, bien que la moyenne des minima s'y maintienne à + 3 degrés.

La douceur des hivers tunisiens a fait à la Régence une réputation méritée et le séjour de ce pays est recommandé aux personnes ayant un tempérament délicat et supportant mal les rigueurs de la saison froide européenne.

Aussi la Tunisie est-elle, chaque année, à cette époque, de plus en plus visitée tant par de nombreux touristes que par des hiverneurs qu'y attirent soit le climat seul, soit aussi les sources thermales de premier ordre qu'elle a l'avantage de posséder et dont nous parlerons plus longuement dans un article spécial.

Quant aux saisons intermédiaires : le *printemps* et l'*automne*, elles sont très douces et très agréables, mais de courte durée ; on peut, d'ailleurs, difficilement les délimiter.

3. — Salubrité.

On peut dire, sans crainte, que la Tunisie jouit d'un climat absolument sain où les fièvres et les maladies contagieuses sont une rareté et où, chose digne de remarque, est presque inconnue l'affreuse tuberculose humaine qui fait partout ailleurs une véritable hécatombe de victimes.

Même lorsque souffle le *siroco*, vent brûlant venant du Sahara, la chaleur dégagée est très sèche, aucunement malsaine et d'ailleurs d'une durée généralement courte.

En résumé : l'Européen (surtout celui des contrées méridionales de l'Europe) est assuré de trouver en Tunisie, sur la presque totalité de son territoire, un climat très supportable, auquel il s'habituera assez vite et qu'il trouvera, la plupart du temps, plus agréable que celui de son pays natal.

Nous devons naturellement faire exception, à ce sujet, pour la région des chotts et de l'Extrême-Sud tunisien qui jouit du climat saharien, très chaud et très sec, seulement atténué dans la zone du littoral par les vents de la mer.

4. — Régime des pluies.

La climatologie particulière de la Tunisie, due à la diversité d'orientation des zones, aux reliefs du sol, au voisinage de la mer ou du grand désert, a naturellement créé un régime de pluies soumis à des variations considérables.

C'est, nous l'avons dit, pendant l'hiver qu'est la saison pluvieuse qui commence d'ordinaire dans la première quinzaine d'octobre pour se terminer fin avril. Il tombe alors dans certaines régions de la Tunisie de véritables torrents d'eau, tandis qu'il en tombe relativement peu (le huitième environ), dans d'autres régions.

Ce sont les pays du Nord qui reçoivent la plus grande quantité de pluie : la Khroumirie, notamment, détient le maximum avec 1500 à 1800 millimètres d'eau par an ; vient ensuite le pays des Mogods avec 700 et parfois 800 millimètres.

Mais cette quantité diminue au fur et à mesure que l'on va vers le Sud : la vaste et riche plaine du Sahel (qui se termine vers Sousse et Kairouan) ne reçoit plus en moyenne annuelle que 300 à 400 millimètres ; enfin la région des chotts reçoit à peine 200 millimètres et cela, assez irrégulièrement.

D'autre part, il faut aussi considérer simultanément le régime des vents qui, par leur pouvoir desséchant, modifient, dans une large mesure, les effets produits par la pluie, surtout dans la région méridionale où soufflent souvent, pendant la saison pluvieuse, des vents violents.

C'est là, malheureusement, le point faible de la Tunisie : ce pays manque d'eau; il la reçoit d'une façon très inégale, et généralement en quantité insuffisante pour un sol soumis aux épreuves des longues sécheresses estivales. Partout où l'eau abonde règne une étonnante fertilité.

Il est juste cependant d'ajouter que si l'eau est vite absorbée par ce sol léger et ne séjourne pas à sa surface, elle forme une nappe souterraine que l'on trouve ordinairement à une faible profondeur, quelle que soit la région; ce qui offre une ressource précieuse pour l'alimentation des indigènes et pour la colonisation.

Néanmoins, il convient de remarquer que les régions les plus propices aux cultures sont celles où tombe au moins 500 millimètres d'eau par an; c'est, évidemment, dans celles-là que l'agriculteur européen aura les plus grandes chances de réussite; il pourra également y faire, avec profit, l'élevage du gros bétail.

Il n'en est pas ainsi en ce qui concerne l'élevage des moutons, car ces animaux prospèrent mieux dans une région plus sèche, où il tombe une quantité d'eau même inférieure à 400 millimètres par an, ce dont nous aurons l'occasion de parler plus loin.

5. — Régions naturelles.

Les auteurs ne sont pas tout à fait d'accord pour la division de la Tunisie par zones en régions naturelles.

Les uns, comme M. Géniaux dans son ouvrage « Comment on devient colon », la divisent en trois zones seulement :

1° *La zone tempérée* et pluvieuse, qui comprend les contrôles de Bizerte, Souk-el-Arba, Béjà, El Kef et Mateur ;

2° *La zone intermédiaire*, plus chaude que la précédente, mais moins pluvieuse ; elle renferme les contrôles suivants : Tunis, Grombalia, Sousse, Kairouan et Thala ;

3° Enfin *la zone méridionale*, qui est brûlante et sèche ; elle englobe les contrôles de Sfax, de Gafsa et de Gabès.

Suivant M. Gaston Loth, directeur du collège Alaouï, il y a, en Tunisie, quatre régions distinctes, savoir :

1° *La région du Nord* que traverse la Medjerdah ;

2° *La région du Sahel* et du littoral oriental ;

3° *La région des plateaux* et des steppes du centre ;

4° *La région des chotts* et des oasis, ou région saharienne.

Enfin l'Administration du protectorat, dans sa notice officielle (fort intéressante d'ailleurs et très documentée), divise la Régence en cinq régions naturelles, correspondant à leur orientation relative, chacune d'elles ayant, en effet, sa caractéristique agricole et climatérique assez bien déterminée :

1° La *région du Nord* avec ses forêts immenses de chênes-lièges et de chênes-zéens, ses prairies, sa végétation fourragère puissante, ses récoltes assurées de céréales, ses cultures variées, autant qu'abondantes, et ses sources nombreuses ;

2° La *région du Nord-Est* avec ses terres à céréales et à vigne où la colonisation européenne a pu su développer

	LIEUX	PLUIE MOYENNE ANNUELLE	TEMPÉRATURE MOYENNE HIVER	TEMPÉRATURE MOYENNE ÉTÉ	TEMPÉRATURE MOYENNE MINIMUM DE L'HIVER	TEMPÉRATURE MOYENNE MAXIMUM DE L'ÉTÉ
		millim.	degrés	degrés	degrés	degrés
1° Région du Nord.	Khroumirie	1500	8 à 10	22	3	28
	Pays des Mogods	6 à 700	10 à 12	22 à 24	6 à 8	28 à 30
	Plaine de Tabarca et de Nefza	800 à 1000	10 à 12	23	4 à 8	28 à 30
	Pays des Chiahia, des Amdoun, de Béjà	6 à 700	8 à 10	22	4 à 6	30 à 34
	Région de Bizerte et de Mateur	6 à 700	10 à 12	21 à 24	6 à 8	30
	Haute vallée de la Medjerdah	550 à 600	10	24 à 26	4 à 6	34
	Basse vallée de la Medjerdah	5 à 600	10 à 12	24 à 26	6 à 8	34
2° Région du Nord-Est.	Zaghouan	550	10	26	6	32
	Plaine du Fahs-Mograne	500 à 550	10	26	6	32
	Le Goubellat	500	10	27	6	32 à 34
	Mornag	500	11	26	6	32
	Tunis	500	11	25	6	32
	Khanguet	500	11	25	7	32
	Plaine de Soliman et de Grombalia	400 à 500	11	26	7	32
3° Région du Sahel.	*Sahel de Sousse*	*400 à 450*	*12*	*28*	*6*	*26 à 32*
	Sahel de Sfax	*300 à 400*	*12*	*28*	*6*	*32 à 38*
	Sahel de la Skira	*250 à 300*	*12*	*28*	*6*	*32 à 36*
4° Région du Centre.	Hauts Plateaux	450 à 500	8	16	4	32
	Vallée de l'oued Mellègue	550 à 600	8 à 10	26 à 28	4	32 à 34
	Vallée de l'oued Tessa	550 à 600	8 à 10	26 à 28	4	34
	Vallée de l'oued Siliane	550 à 600	8 à 10	26 à 28	4 à 6	34
	Bassin du Zéroud	400 à 500	8 à 12	26 à 28	4 à 5	32 à 37
	Bassins des oueds Baïech, Ksob et Sidi-el-Aïch	300 à 400	10 à 12	28 à 30	4 à 5	36 à 38
	Région de Sened et de Maknassi	200 à 300	12	28	5 à 6	36 à 38
5° Région des Oasis.	Gafsa et Metlaouï	200 à 300	11	28	3 à 4	38
	Oasis du Djérid	100 à 150	12 à 13	32	4 à 6	34 à 40
	Région montagneuse du Matmata	200 à 300	10 à 12	28 à 30	6	36 à 38
	Plaine des Ouerghamma	200 à 300	12 à 13	26 à 30	5 à 6	32 à 36
	Oasis de Zarzis	200 à 250	12	26	6	32
	Oasis de Gabès	150 à 200	12	26	6	32
	Ile de Djerba	200 à 250	13	26	6	32

NOTA. — Il convient de remarquer que les chiffres ci-dessus ne sont que des moyennes, *même pour les* maxima *et les* minima *et que le thermomètre descend parfois, l'hiver à 0°, mais rarement.*

d'une façon intensive, de même que dans la région précédente; ses jardins magnifiques où fructifient les orangers, citronniers, mandariniers, grenadiers, mûriers, abricotiers, pommiers, néfliers du Japon, etc... ; ses cultures maraîchères aux abords des villes ; enfin son élevage de bovidés et de chèvres ;

3° La *région du Sahel* essentiellement oléicole mais où les céréales donnent encore une bonne récolte sur trois environ ; pays d'élevage de moutons et où les jardins bien irrigués donnent une végétation remarquable ;

4° *La région du Centre*, caractérisée par sa sécheresse, mais comprenant les *hauts plateaux* assez boisés, avec, dans les parties basses, des sources permanentes et des terres à céréales et à olivettes où se pratique l'élevage des bovidés et des chevaux; plusieurs vallées alluvionnaires très fertiles; peuplements d'alfa et quelques plantations récentes d'oliviers;

5° Enfin *la région des oasis* où dominent les jardins, les oliviers et surtout les palmiers, les cultures d'arbres fruitiers variés : figuiers, abricotiers, pêchers, orangers, citronniers et la vigne ; pays où abondent les sources et les puits artésiens, apportant autour d'eux la fertilité et l'abondance, sous un climat très chaud ; en somme, presque une végétation luxuriante de serre chaude.

Les tableaux des pages 20 et 21 donnent, au surplus, sur ces diverses régions de la Tunisie des indications numériques relatives à la pluie annuelle, et aux moyennes thermométriques de température.

IV. — ASPECTS DU PAYS

La Régence de Tunis se présente, au touriste, sous bien des aspects, suivant qu'il visite l'une ou l'autre des régions dont nous venons de parler sommairement.

Il trouvera, dans le Nord, une contrée essentiellement montagneuse et forestière, avec des eaux claires et vives, coulant dans de belles et riantes vallées où poussent d'abondants fourrages.

Les sites y sont souvent ravissants, bien que manquant un peu de couleur locale et rappelant beaucoup plus la Provence que la terre d'Afrique, sauf dans les villages.

Dans les forêts, qui sont magnifiques dans cette région et y couvrent une surface de 5000 kilomètres carrés, on trouve, surtout, deux essences d'arbres : le chêne-liège et le chêne-zéen, qui donnent lieu à une exploitation importante, rendue facile par le voisinage de la mer et de la voie ferrée reliant Tunis à l'Algérie.

A lui seul, le chêne-liège occupe d'ailleurs une superficie de 90 000 hectares environ, qui s'étend principalement en Khroumirie ; il se présente en haute futaie, avec l'aspect particulier qu'offre son tronc dépouillé de son écorce jusqu'à une certaine hauteur.

Outre ces deux essences, on trouve dans les ravins une assez belle variété d'autre arbres: l'aulne, le saule, le peuplier blanc, le peuplier noir, le frêne, le houx, le laurier, le tamarin, etc., et de nombreux arbustes et plantes dans les sous-bois : le myrte, le lentisque, le cytise, la bruyère, le phyllaria, le lierre, le viorne, etc...

En somme le pays est surtout boisé vers le Nord-Ouest, c'est-à-dire en Khroumirie, mais le boisement diminue en allant vers l'Est : au pays des Mogods, notamment, les arbres sont plus espacés et les chênes-lièges beaucoup moins nombreux.

Tout à fait au Nord-Ouest la plaine de Tabarca se distingue par sa puissante végétation fourragère.

Dès qu'on atteint le bled de Béjà ou le pays des Hédils, l'aspect se modifie passablement et l'Afrique déjà s'affirme un peu, bien que les pâturages soient encore abondants et les sources nombreuses.

Dans la région de Bizerte et de Mateur, l'aspect africain est beaucoup plus manifeste, malgré les cultures de blé, de sorgho, de maïs et de fèves rappelant encore la Provence.

Mais avec la Tunisie du Nord-Est : les environs de Tunis et de Zaghouan, la presqu'île du cap Bon, le pays se transforme. De loin en loin apparaissent quelques bouquets de palmiers et d'oliviers ; partout des haies de cactus, des gourbis arabes aux murs d'une éclatante blancheur, recouverts de terrasses ou de coupoles maçonnées, également peintes à la chaux ; dans les champs ou sur les chemins paissent ou passent de nombreux chameaux se suivant d'ordinaire en file indienne et chargés qui de bois, qui de charbon, qui de denrées alimentaires ; puis d'innombrables petits ânes transportant à la ville voisine des Arabes dont les pieds rasent le sol.

Dans cette région, la colonisation a fait des merveilles et l'on sent un peu partout la main de l'Européen : les céréales et la vigne y sont de toute beauté ; autour des villes, la culture maraîchère est activement poussée et donne de merveilleux résultats dus surtout à la parfaite irrigation des terrains. Et l'on remarque que, contrairement à ce qui existe en

France, le sol des allées est plus élevé que celui consacré aux cultures, afin que l'eau y séjourne plus longtemps.

Des chameaux et des ânes sont chargés de faire monter l'eau au moyen d'un système assez primitif appelé *noria* (en arabe : na'ora), de larges puits, à l'aide de grandes outres en peau de bouc ; souvent aussi c'est par des pompes mues par des moulins à vent que l'eau est extraite.

Mais ce qui frappe le voyageur, c'est l'étonnante fertilité de toute cette région, quand vient le printemps.

Aux abords des villes, les « jardins » offrent alors le coup d'œil le plus ravissant qui se puisse imaginer, avec leur végétation exotique luxuriante où les palmiers les plus variés alternent avec les orangers, les citronniers, les figuiers, les fougères arborescentes, les mimosas qui entremêlent leurs tiges et leurs branchages dans un fouillis délicieux, projetant leurs ombres d'un violet intense sur les massifs de verdure et de fleurs où voisinent gracieusement la rose, le jasmin, le géranium rosat et cent autres étalant toute la gamme de leurs brillantes couleurs.

Et lorsque les rayons d'un soleil embrasé traversent de toutes parts cet enchevêtrement de végétaux, égrenant comme autant de paillettes d'argent, des milliers de points lumineux sur les gazons, sur les corbeilles fleuries. sur les troncs des arbres et décuplant les capiteux parfums de ces magnifiques frondaisons et de ces odorantes coroles, le coup d'œil est si prodigieusement beau, si enchanteur et les senteurs si exquises qu'on éprouve un ravissement vraiment indéfinissable, devant ces merveilles de la nature.

Tels sont les jardins tunisiens aux environs de Tunis : à l'Ariana, à la Marsa, à la Malga et aussi à Sfax.

Le magnifique parc du Belvédère, à deux kilomètres de Tunis n'est aussi, d'ailleurs qu'un vaste jardin.

Ce qui atteste, d'une façon éclatante, quels résultats peuvent être obtenus avec ce sol fertile, dès qu'il est suffisamment irrigué et travaillé.

A noter aussi le Sahel de Sousse avec ses belles plantations d'oliviers dites *olivettes*, où l'on peut admirer, en outre, la superbe propriété de l'Enfida où la vigne et les céréales ont si parfaitement réussi.

Au Sud et à l'Ouest de Sousse (y compris Kairouan), est une contrée aujourd'hui semi-désertique où paissent les troupeaux des nomades, lesquels campent sous des tentes tissées avec du poil de leurs chameaux.

Le touriste ne peut, en voyant cette région désolée, s'empêcher de songer aux descriptions pompeuses que donnent les anciens sur ces mêmes lieux, dénommés alors *la Byzacène* et dont la richesse et la prospérité étaient proverbiales.

Une forêt immense d'oliviers et de quelques autres arbres fruitiers s'étendait de Tripoli à Gafsa et à Sfax, en suivant le littoral du golfe de Gabès, puis de ces deux villes s'étendait vers Sousse, Kairouan; et à l'Ouest, vers Tebessa et la frontière algérienne.

Les ruines qui, de toutes parts, se dressent encore, attestent l'exactitude de ces affirmations, car pour qu'une population aussi nombreuse ait pu subsister en cette région, aujourd'hui presque déserte, il a nécessairement fallu des éléments de prospérité importants. Or, comme nous le verrons, plus en détail, dans un chapitre spécial, seule, une culture fruitière a pu être tentée sur ce sol très perméable et très sec, mais

qui recèle à peu de profondeur la couche aquifère qui suffit aux arbres, mais est insuffisante pour toute autre culture.

Ce qui fait que là où les cultures de céréales échouent, les plantations fruitières réussissent admirablement.

On sait, d'autre part, par les récits des anciens, que la Byzacène était le pays par excellence de la bonne huile d'olive ; il ne peut donc subsister aucun doute sur l'existence d'une immense forêt d'oliviers dans cette région.

D'ailleurs, eût-on un doute à ce sujet, que les faits actuels le feraient immédiatement disparaître. En effet, on a, depuis près de vingt ans, commencé à reconstituer ces belles et riches plantations, aux environs de Sfax ; elles ont parfaitement réussi et donné de magnifiques résultats, comme nous le dirons plus loin.

La région semi-désertique actuelle occupe encore une superficie considérable, seulement agrémentée, de loin en loin, par quelques bouquets d'oliviers et des haies de cactus ou figuiers de Barbarie ; autrement, c'est le *bled tunisien*, c'est-à-dire une sorte de steppe et de brousse qui se couvre de végétation aussitôt après les grandes pluies hivernales, mais se dessèche rapidement, dès qu'arrive la saison chaude et qui sert ensuite de vaine pâture aux nombreux troupeaux des Arabes nomades dont les campements, par tribus, sont habituellement entourés de fausses-haies épineuses.

Lorsque, par endroits, et notamment sur les collines ou les monts, on aperçoit le sol nu, il est d'un aspect très rougeâtre, coloration due à la présence de l'oxyde de fer en quantité appréciable.

La région méridionale ou plus exactement la *région saha-*

rienne de la Régence ne compte que par ses oasis, car c'est uniquement en elles que résident les manifestatious de la vie; partout ailleurs, c'est le désert, avec son aridité.

Mais les oasis, avec leurs superbes palmiers et les cultures annexes qu'on pratique sous la protection de leurs ombrages, sont magnifiques et prospères.

Elles offrent au touriste des sites et des tableaux enchanteurs, d'un exotisme captivant, et à l'agronome doublé d'un botaniste bien des sujets d'études intéressantes qu'on ne trouve que là.

La température des oasis est très supportable: l'hiver y est d'une douceur remarquable; les ardeurs de l'été y sont tempérées par l'abri qu'offrent les palmiers contre les rayons d'un soleil implacable sous cette latitude.

Le plus grand ennemi des oasis semble être le sable du désert environnant, que soulèvent parfois les vents violents et qui tend à empiéter sur la zone couverte de végétation; ce n'est que par des plantations qu'on oppose un obstacle efficace aux empiétements de ce sable qui est d'une finesse extra ordinaire et d'une coloration rose saumon.

Quand le siroco souffle sur la Tunisie, ce sable impalpable, qu'il transporte avec lui, pénètre partout, même dans les vêtements; et ce n'est qu'avec des précautions particulières qu'on en protège sa bouche, ses yeux, ses oreilles et son nez; ce qui explique les difficultés assez grandes que rencontrent les habitants des oasis pour s'en défendre.

V. — HABITANTS : RACES ET MŒURS

Ce pays qui, au temps de sa prospérité, à l'époque romaine, compta plus de 6 000 000 d'habitants, en a, à peine, 2 000 000 actuellement.

Les habitants de la Tunisie comprennent trois races principales, qui se sont plus ou moins alliées entre elles ou avec d'autres venues dans ce pays, au cours des siècles et des événements innombrables qui ont marqué son histoire, mais qui, néanmoins, ont conservé certains caractères distinctifs les faisant aisément reconnaître de l'Européen.

Ce sont : 1° la race Berbère, 2° la race Arabe et 3° la race Juive.

Nous allons dire quelques mots sur chacune d'elle.

1. — La Race berbère.

Les Berbères semblent provenir du pays de Chanaan ; ils ont, à une époque indéterminée, quitté ce pays et se sont réfugiés et répandus dans la partie septentrionale de l'Afrique ; de sorte qu'on peut les considérer aujourd'hui comme formant une race autochtone de cette région.

C'est à la race Berbère qu'appartiennent les *Numides*, les *Maures* et les *Sarrasins* qui envahirent l'Espagne et le Sud de la France, aux VII^e^ et VIII^e^ siècles.

Les pays anciennement habités par les Berbères ont été nommés par les Romains : *États barbaresques* ou *Barbarie* ; ils comprenaient la partie septentrionale du *Maghreb Arabe*, c'est-à-dire du Maroc actuel, de l'Algérie et de la Tunisie.

Il sont donc depuis longtemps fixés en Tunisie et ont eu à y lutter successivement contre les Carthaginois, les Romains, les Vandales, les Byzantins, les Arabes et les Turcs, qui tour à tour, comme nous l'avons vu au début de cet ouvrage, ont envahi le pays tunisien.

C'est à la puissante race berbère qu'appartiennent encore presque entièrement les indigènes Marocains, surtout les *Chaouïas*, et aussi les *Touareg*, nos redoutables adversaires du Sud-Ouest saharien.

L'ancienne *Mauritanie* comprenait le Nord du Maroc et la partie occidentale de l'Algérie ; l'ancienne *Numidie* comprenait une partie de la province d'Alger et la province de Constantine.

Les Maures qui habitent actuellement la Régence de Tunis y constituent une population hybride de sangs mêlés : arabe et européen ; il en est peu de race pure.

Le Maure est d'une taille un peu au-dessus de la moyenne, assez bien fait ; il a le crâne développé, le nez aquilin et les traits généralement réguliers.

Ses cheveux sont plus souvent noirs, mais il en est de blonds qui attestent le mélange avec la race européenne.

Son caractère est fier et indépendant ; mais ses mœurs sont plutôt pacifiques.

Il se complait au commerce et habite, de préférence, les agglomérations.

Il parle la langue arabe et pratique la région musulmane.

Les Berbères habitent surtout le Nord de la Régence, notamment la Khroumirie.

2. — La race arabe.

Les Arabes sont issus de l'Arabie aujourd'hui désertique, mais qui autrefois, à en juger par le récit des auteurs anciens, et surtout à considérer le nombre assez important de peuplades qui l'habitaient, devait être un pays très prospère et très riche, grâce à des plantations qui n'existent plus aujourd'hui et ont dû être saccagées et détruites au cours d'une invasion, à une époque certainement très reculée.

Les Arabes ne pénétrèrent en Tunisie qu'en l'an 647 ; ils en furent chassés par les indigènes Berbères et les Égyptiens, puis y revinrent et s'y fixèrent définitivement, étendant leurs tribus peu à peu sur le pays occidental, aujourd'hui l'Algérie.

En général, la race arabe pure s'est assez bien conservée parmi les nomades, grâce à son caractère fier, indépendant et ombrageux ; mais il n'en est pas ainsi des Arabes fixés dans les grandes villes, car les riches musulmans ont épousé des femmes de toute origine : négresses, circassiennes, juives et même des européennes, ravies par des corsaires. Les musulmanes elles-mêmes ont épousé des hommes étrangers quelconques devenus musulmans, c'est-à-dire des renégats.

L'Arabe de race a une bonne taille moyenne, il a un port élégant, est robuste, a le crâne elliptique, le visage ovale, le front large et haut ; ses cheveux, sa barbe et ses sourcils sont noirs ; ses yeux également et fort vifs, ce qui lui donne une expression d'énergie particulière; son nez est droit, mince et saillant ; ses dents extrêmement blanche.

Il est peu causeur, peu communicatif et d'un naturel jaloux, farouche, violent et querelleur.

Cependant il convient d'établir une distinction entre l'Arabe de la Tunisie et l'Arabe de l'Ouest algérien ou du Maroc; car ce dernier est beaucoup plus belliqueux et de mœurs beaucoup moins pacifiques et patriarcales que celui de Tunisie.

L'Arabe tunisien est devenu, par suite des circonstances historiques peut-être, un indigène assez calme et ordinairement peu redoutable pour qui sait respecter ses croyances, ses coutumes, ses biens, ménager sa susceptibilité et surtout pour qui sait se montrer supérieur à lui, en autorité, en force, en audace et en courage; toutes choses auxquelles un Arabe est toujours extrêmement sensible.

C'est ce qui explique le succès de notre administration fortement organisée, auprès de ce peuple encore pénétré, au fond, de sa naïveté ancestrale.

Néanmoins, l'Arabe tunisien, pas plus que l'Arabe algérien, ne s'est laissé séduire par les beautés et les avantages de notre civilisation européenne; il la déteste instinctivement et vit complètement en dehors d'elle, d'une existence généralement toute pastorale et souvent nomade qui lui rappelle celle des anciens âges.

Il aime par-dessus tout la vie contemplative que, seuls, les champs et la solitude peuvent lui procurer.

Au point de vue religieux, l'Arabe est musulman et très pratiquant, mais rarement fanatique en Tunisie, alors qu'il l'est fréquemment dans l'Ouest algérien; il semble même que le fanatisme marche de pair avec le caractère belliqueux des mœurs, puisque, pour l'un comme pour l'autre, il y a une décroissance marquée de l'Ouest à l'Est de l'ancien Maghreb.

Signalons, pour finir, la sobriété naturelle de l'Arabe qui le fait se contenter, parfois, de quelques dattes ou de quelques figues pour sa nourriture quotidienne ; qualité précieuse pour l'habitant d'un territoire où les ressources sont maigres pendant les années de disette, les années où les étés très chauds ont été séparés par des hivers insuffisamment pluvieux.

D'après le recensement officiel, il y avait en Tunisie, au 31 décembre 1909, 1.706.830 indigènes musulmans.

3. — La race sémitique. Les Juifs ou Israélites.

Comme la race précédente, dont les origines antiques se confondent d'ailleurs avec celles de la race sémitique, cette dernière est issue de l'Arabie, d'où elle s'est peu à peu répandue dans l'Afrique septentrionale et l'Europe méridionale et centrale, sans former, nulle part, une nationalité distincte.

Les anciens Assyriens et Chaldéens étaient des sémites ; aujourd'hui, en dehors des Arabes, il ne subsiste plus de cette race que les Juifs et les Syriens.

Mais la race sémitique, ne s'étant jamais alliée avec des étrangers, s'est conservée beaucoup plus pure que la précédente.

Les Juifs sont relativement nombreux en Tunisie où ils occupent, dans le commerce, des situations considérables.

On en comptait 49249 à la date du 31 décembre 1909.

D'ailleurs, tout le commerce, sauf peut-être les cafés, les bois, les charbons et la petite épicerie indigène, est entre les mains des Israélites. En Tunisie cette appellation d'Israélite est seule couramment admise par les Sémites et ce serait leur faire une sorte d'injure que de les appeler autrement.

On les distingue aisément par leurs costumes, par leurs mœurs et leurs physionomies très caractéristiques.

Le Juif est d'une stature plutôt grande ; il a le front droit, mais peu élevé, l'œil largement ouvert et fendu en amande ; le nez fortement aquilin et proéminent ; le menton bien dessiné ; les lèvres un peu épaisses. Ses cheveux sont noirs et abondants ; sa barbe et ses sourcils sont noirs également. Il est vrai que ce signalement est plutôt celui d'un prototype et qu'il n'y a guère d'Israélites ayant exactement ce portrait.

La race sémitique est divisée, au point de vue du langage, en deux groupes, parlant un idiome différent : le groupe septentrional qui parle l'hébreu, le groupe méridional qui parle l'arabe ; cependant l'hébreu tend de plus en plus à disparaître du langage courant et à n'être plus employé que pour le culte et la littérature.

La beauté de la femme, chez les Juifs, réside surtout dans l'embonpoint et ils ne prisent aucunement les tailles fines qui font les délices de nos compatriotes.

Aussi, aperçoit-on fréquemment dans les cités tunisiennes d'énormes Juives, ayant beaucoup de peine à marcher, gênées qu'elles sont déjà, d'ailleurs, par des babouches d'une forme particulière, avec grands talons en bois, au milieu.

Le costume féminin se compose extérieurement d'une culotte blanche bouffante et d'une sorte de petite blouse flottante en soie de couleur tendre ; comme coiffure, d'une petite coiffe dorée et pointue ; avec, sur le tout, un long voile blanc, plutôt pour faciliter la contenance que pour dissimuler le visage qui reste apparent.

Les Juifs portent aussi une culotte et une courte veste, généralement chamarrées de galons ou de soutaches et broderies ; comme vêtement de dessus, ils se drapent, avec assez

de chic, d'ailleurs, dans un manteau ou cape semblable à ceux de nos gentilshommes du XVIII[e] siècle.

Lorsque plusieurs jeunes Israélites sont réunis et rivalisent d'élégance, portant allègrement leurs capes, aux couleurs tendres et variées, ils ont fort belle allure.

Nous ne pouvons en dire autant des femmes, qui ont une démarche lourde, embarrassée et sans grâce, dans leurs blouses aux tonalités agréables, mais n'offrant aucune silhouette satisfaisante à l'œil, au point de vue esthétique.

Elles contribuent cependant à donner à la rue et aux maisons sur les terrasses desquelles elle séjournent de longues heures, à la tombée du jour, un cachet frauchement oriental qui est loin de déplaire à l'Européen.

4. — Mœurs et coutumes.

Que dire des mœurs et des coutumes des habitants de la Tunisie, sinon qu'elles sont bien différentes des nôtres et que nous mettons quelque temps à nous y accoutumer.

Par la langue, la race, la religion, l'instruction et l'éducation, nous nous différencions d'eux ; notre mentalité est donc complètement différente aussi.

Mais à l'origine de l'occupation française, cette diversité de mœurs était beaucoup plus apparente qu'actuellement, surtout à Tunis, où notre administration a, par un ensemble de lois, de règlements et de sages mesures, peu à peu atténué ou modifié les anciennes coutumes, en les amenant, progressivement et sans heurt, à une conception plus rationnelle et plus équitable des choses de la vie moderne.

Pour l'Européen arrivant en Tunisie, tout paraît étrange chez ce peuple, car, bien que peu éloigné de notre pays

c'est déjà tout à fait l'*Orient* qu'on y trouve et c'est aussi, en effet, les races orientales (comme nous venons de le voir), qu'on y coudoie à chaque pas : le Berbère affairé, l'apathique Arabe, le Juif en quête d'un nouveau client, le Levantin avec sa pacotille, puis des Égyptiens, des Kurdes, des nègres du Soudan, des Turcs et tant d'autres...

Tous ces gens vont, viennent, se croisent, dans les rues de Tunis, formant le plus curieux spectacle, le plus étrange chassé-croisé qu'il soit possible de voir, tant il est bigarré des couleurs les plus variées et les plus disparates, avec un incessant renouvellement, toujours plus nouveau, toujours plus original et plus intéressant.

L'élément européen, encore relativement peu nombreux, et surtout cantonné dans le quartier français, ne modifie guère encore l'aspect exotique de cette foule, contemplée soit sur la place de la Bourse, soit, mieux encore, sur la place Halfaouïne un jour de fête religieuse.

A propos de fête, hâtons-nous de dire sans aucune exagération, qu'il y a trois dimanches par semaine, en Tunisie : celui des musulmans qui est le vendredi, celui des juifs qui est le samedi, enfin celui des Européens, (chrétiens ou protestants), qui est le dimanche. Charmant pays, n'est-ce pas? où, pour peu qu'on y fêtât le lundi, si cher aux ouvriers parisiens, seraient vite écoulés tous les jours de la semaine !

Ce n'est guère qu'aux jours de grandes fêtes religieuses, ou pour se rendre à la mosquée, que sortent les Arabes, hommes et femmes ; mais toujours séparément et presque jamais seuls mais par groupes de deux ou trois personnes du même sexe.

Les hommes drapés dans leurs blancs burnous et couverts de leurs turbans, les femmes voilées de blanc de la tête aux

pieds, avec, sur le visage, un voile noir dissimulant complètement leurs traits, sauf les yeux, le dessus du nez et l'arcade sourcilière.

Détail intéressant : les femmes de Kairouan font exception à la règle commune et ce ne sont que les femmes déjà âgées qui se voilent ainsi ; les jeunes ont un voile noir qui les recouvre entièrement, sauf les yeux, ce qui leur donne un aspect peu réjouissant.

Normalement, la femme arabe vit chez elle, partageant l'existence des autres concubines de son époux qui est plutôt un maître pour elle, un maître jaloux et parfois despote qui ne lui permet jamais de se montrer à visage découvert aux étrangers, pas même de regarder librement les passants du haut d'une terrasse ou d'une fenêtre.

Aussi les baies donnant sur les voies publiques sont-elles presque inexistantes dans les maisons arabes ou si petites, si étroites, si dissimulées derrière leurs *claustras* en bois ou en fer, qu'elles peuvent, tout au plus, laisser filtrer à l'intérieur un peu d'air et un mince rayon de soleil, lorsque celui-ci peut atteindre jusque-là...

C'est, qu'en effet, les rues ou plutôt les ruelles arabes sont excessivement étroites, si étroites que deux personnes pourraient, aisément, parfois, se serrer la main au milieu en la tendant de part et d'autre.

Cette faible largeur des voies provient de la nécessité de se protéger contre les rayons solaires ; ce qui fait que, souvent, on les recouvre d'une voûte de loin en loin ; ces sortes de petits tunnels constituent pendant les fortes chaleurs de l'été des réservoirs de fraîcheur très appréciés des indigènes.

Mais quelle difficulté éprouve l'Européen pour circuler dans

le labyrinthe de toutes ces ruelles où l'on parcourt trois fois plus de chemin qu'il n'en faudrait raisonnablement avec des voies normales!

Puis la difficulté de circulation devient une impossibilité matérielle dès qu'arrive, en sens contraire, quelque ânier ou quelque Maure avec son chameau chargé de fagots d'olivier, de sacs de charbon ou d'outres en peau de bouc pleines d'huile qui suinte par les parois ; or ces gens, avec leur brutalité native, entendent passer quand même : gare, alors, aux vêtements de l'Européen qui, ne trouvant aucune issue, se contente de s'effacer le long d'un mur.

J'ai eu ainsi un complet tout taché et désormais immettable.

Ce qui surprend aussi beaucoup les étrangers arrivant en Tunisie c'est le tutoiement des indigènes ; dès l'entrée du navire dans les eaux du port, il est envahi par une horde de portefaix qui, avec de grands gestes et un vacarme assourdissant, font aux passagers l'offre de transporter leurs bagages : « C'est moi, dis, Sidi ; tu vois, j'ai numéro, moi permission ; lui, pas bon ; veux-tu?... »

C'est par des termes de ce genre qu'on subit le premier contact des naturels qui, d'ailleurs, s'acquittent assez fidèlement de leur tâche, mais non sans bruit, sans éclats de voix et sans chocs pour les malheureux colis!

Dès qu'on est habitué au tutoiement, c'est-à-dire huit jours après l'arrivée, on trouve cela tout simple, et il y a vite une grande familiarité, une sorte de camaraderie de créée avec les Tunisiens.

Ceux-ci pris dans leur ensemble, sont intelligents, débrouillards, mais sans scrupules, notamment en matière commerciale où ils font souvenir, souvent, de la mauvaise foi punique,

constatée par l'histoire ; ils ne se font pas faute, en effet, de modifier à leur profit les conventions d'un marché et même de substituer prestement un poids à un autre sur leur balance, pendant les quelques secondes d'inattention de l'acheteur.

Les Maures sont bien meilleurs commerçants et plus affables que les Arabes, habituellement peu communicatifs et plutôt taciturnes.

Cet air sombre se constate même chez leurs enfants qui ne jouent pas avec l'entrain joyeux et rieur des nôtres ; ils vont entièrement nus ou à peu près jusque vers quatre ou cinq ans, couverts ensuite de quelques oripeaux jusqu'à l'âge de la nubilité où ils revêtent alors les costumes traditionnels.

Comme coiffure, les jeunes garçons portent généralement la chéchia rouge ; devenus grands, ils prennent le turban, mais de forme variable suivant qu'ils sont de race berbère ou arabe.

Quant aux vieux juifs, ils portent aussi un turban ; mais les jeunes juifs, habillés ou non en Orientaux se couvrent de la chéchia ou du fez tunisien, tous deux de couleur rouge.

Dès le plus jeune âge, les musulmans ont la tête entièrement rasée, sauf au sommet où ils conservent une forte mèche de cheveux qui, nattée, s'enroule sous la coiffure et n'est jamais apparente, aux yeux des profanes.

Cette mèche de cheveux a un rôle considérable à jouer dans la vie future, car c'est par elle que le prophète enlèvera dans son paradis le fidèle et pieux musulman.

Lorsqu'un musulman est un descendant plus ou moins direct de Mahomet, il a le droit de porter un turban vert comme signe distinctif.

Nous avons dit qu'il y avait trois dimanches successifs en

Tunisie ; il y a aussi trois calendriers (officiellement reconnus et figurant dans l'almanach des Postes), d'ailleurs absolument différents et sans aucune concordance possible : chrétien, juif et arabe.

En effet, la présente année 1912 est, pour les Israëlites, l'année 5672, alors que pour les musulmans, ce n'est que l'an 1330 de l'hégire.

Ainsi le 2 janvier 1911, par exemple, était pour ces derniers le *1er Mouharrem 1329*.

Les Juifs attendent toujours le Messie ; aussi continuent-ils de compter les années depuis l'époque qui fut, pour eux, le commencement du monde (l'an 3760 av. notre ère).

Les musulmans ont pour point de départ de leur ère l'année de *l'hégire*, c'est-à-dire de *la fuite* de Mahomet de La Mecque (événement qui eut lieu le 16 juillet 622 apr. J.-C.). Le cycle est de 30 ans : 19 de 354 jours et 11 de 365 jours.

Mais ces deux calendriers ont cela de commun qu'ils sont basés sur les phases lunaires, ce qui, en fait, les rapproche énormément.

Ils semblent être comme la caractéristique de l'âme de chacune des races musulmane et juive : l'une qui vit du passé, l'autre qui aspire à l'avenir !

La première indifférente, flegmatique et fataliste ; la seconde, prévoyante, laborieuse et active.

Quelques mots à propos du mariage chez les Arabes et chez les Israélites.

Mariage arabe.

Les nouveaux époux arabes ne se connaissent aucunement. Il y a cependant, à Tunis, deux exceptions où le jeune marié

connaît sa femme : lorsqu'elle est sa parente ou lorsqu'elle est son esclave... oui, son esclave ! car officieusement, si ce n'est officiellement, il y a encore des esclaves dans les harems des riches Arabes qui se les procurent surtout à Constantinople et dans le Levant.

Au surplus, les beys eux-mêmes ont toujours pratiqué ainsi et il y a toujours eu de jolies Circassiennes à la cour beylicale, ce qui explique d'ailleurs pourquoi le sang européen coule à flots dans les veines des beys et aussi dans celles des riches Arabes de la Régence.

L'existence de la femme arabe est essentiellement celle d'une recluse ; mais, chose étrange, d'une recluse quasi volontaire acceptant parfaitement son joug et trouvant au sein du harem des satisfactions suffisantes.

Les femmes arabes ont d'ailleurs, entre elles, de fréquentes réunions et ne vivent pas aussi isolées qu'on pourrait le croire.

Mariage israélite.

Le mariage israélite ne se différencie pas beaucoup du précédent, au début, car les futurs époux ne se connaissent pas davantage, en général ; cependant les cas sont de plus en plus nombreux où ils ont pu s'apercevoir.

En somme, les juives ne sont pas cloîtrées comme les femmes arabes, ce qui doit beaucoup faciliter les rencontres préalables des jeunes gens.

Mais les deux sexes vivent absolument séparés dans l'intérieur des habitations.

Néanmoins, la situation des deux femmes mariées arabe et juive est bien différente : la première est bien en droit l'épouse de son mari ; mais en fait elle est son esclave, sans cependant

que le droit de l'époux puisse dépasser certaines limites que les lois musulmanes ont humainement fixées.

Les mariages israélites forment des familles plus unies que les mariages musulmans.

Mais chez les uns comme chez les autres, *l'union* des époux, telle que nous la comprenons en France, n'existe pas ; et dans ces familles sans union, la polygamie et le divorce sont des compléments nécessaires.

5. — Langues parlées à Tunis.

Au point de vue linguistique, on peut dire que Tunis est une véritable Babel moderne, car tous les idiomes s'y parlent couramment, de même que tous les peuples s'y coudoient.

L'arabe est parlé par les Berbères, les Arabes, les Maures et les Juifs ; *l'hébreu* est parlé par les Israélites ; le *français*, l'*italien*, le *grec* et *l'anglais* sont parlés par les colonies étrangères ; le *maltais*, dialecte mi-arabe, mi-sicilien est parlé par les nombreux natifs de Malte ; enfin les idiomes *soudaniens* sont parlés par les nègres.

En outre, il se parle dans le peuple, une sorte de *sabir*, ou patois cosmopolite, sorte de bouillabaisse des langues vivantes.

D'une manière générale, le Tunisien apprend aisément les langues étrangères; les difficultés que présente la langue arabe contribuent sans doute à cela.

Le juif a, en particulier, une facilité naturelle très marquée et nous avons connu à Tunis plusieurs jeunes gens qui étaient des polyglottes remarquables : ils parlaient couramment et sans hésitation, quatre langues : l'hébreu, l'arabe, le français, et l'italien, qui sont communément employées dans la capi-

tale de la Régence. Ajoutons cependant que la langue française fait de rapides progrès dans cette ville, notamment dans les écoles de l'Alliance israélite, et que, dans quelques années, elle sera comprise par une bonne partie des habitants.

D'autre part, le gouvernement du Protectorat fait les plus louables efforts pour inciter ses fonctionnaires et nos nationaux à l'étude de la langue arabe.

CHAPITRE II

Organisation administrative et économique

I. — LE PROTECTORAT — SON ŒUVRE

Qu'est-ce, en réalité, que le régime du *protectorat*, ce grand mot ou, plus exactement, cette formule nouvelle que l'habile diplomatie moderne, a tout doucement introduit dans le vocabulaire politique des États?

Nous ne parlerons ici, naturellement, que du Protectorat tunisien, tel qu'il a été institué par le traité du 12 mai 1881, signé au Bardo entre la France et le bey Mohammed-Es-Saddok et le traité additionnel du 9 juin 1883, connu sous le nom de Convention de La Marsa.

Suivant les stipulations de ces traités, la France respecte, en apparence, l'état de choses existant, c'est-à-dire que la Tunisie reste un régime monarchique sous l'autorité du bey, dont les droits au trône sont garantis, ainsi qu'aux membres de sa famille ; mais elle acquiert : 1° le *pouvoir militaire* par l'occupation effective du pays par ses troupes, placées sous les ordres d'un général qui est en même temps ministre de la guerre ; 2° le *pouvoir diplomatique* en faisant du Résident

général à la fois le ministre des affaires étrangères et le président du conseil des ministres. Ce conseil comprend en outre deux ministres tunisiens, le secrétaire général du gouvernement tunisien et les directeurs des principaux services administratifs (Finances, Travaux publics, Agriculture, Commerce, Colonisation et Postes et Télégraphes). Tous ces hauts fonctionnaires sont Français.

L'accord franco-tunisien reconnaît en outre, à la France, le droit absolu de contrôle et d'administration.

Donc le bey ne gouverne guère que nominalement ; en fait, c'est notre Résident général qui dirige la barque gouvernementale, tant à l'intérieur qu'à l'extérieur puisque en sa qualité de ministre des affaires étrangères il s'interpose entre le bey et les puissances.

Toutes les affaires ressortissent au Résident général.

C'est grâce à cette autorité absolue sur l'administration tunisienne que le régime du protectorat a pu marcher hardiment dans la voie des réformes et des transformations nécessaires dans un pays où régnait la plus complète désorganisation administrative et financière et l'anarchie politique.

Aussi le premier soin du nouveau régime a-t-il été de remettre de l'ordre dans les finances, en contractant, en 1884, un emprunt de 142000000 de rente perpétuelle à 5 p. 100 avec garantie de la France, afin de liquider la dette tunisienne ; cet emprunt eut un plein succès.

Des conversions successives faites, en 1889 et en 1892, firent descendre son taux à 3 1/2, puis à 3 p. 100, et ces opérations eurent pour résultat très appréciable de diminuer d'une forte somme (de près de 6000000) l'annuité nécessaire.

Cette grosse économie permit au gouvernement du protec-

torat d'employer 20000000 à l'outillage économique de la Tunisie; ce qui ouvrit au pays une ère de prospérité.

La meilleure répartition des impôts fut aussi l'objet d'une étude attentive, et il y avait beaucoup à faire de ce côté, bien qu'on fût contraint de procéder avec les plus grands ménagements, afin de ne froisser aucune susceptibilité et de respecter le plus possible les anciennes coutumes, si chères au peuple musulman.

Néanmoins, l'impôt dit *la medjba* fut diminué de un sixième mais, étant mieux réparti, il atteignit 60000 nouveaux contribuables ; l'*achour*, jusqu'alors payable en nature, put être acquitté en espèces; les *mahsoulats*, sorte de taxes d'octroi nombreuses et souvent injustes, furent simplifiées et allégées, afin de rendre plus faciles les transactions commerciales.

Mieux établie, la nouvelle assiette des impôts fut un bienfait économique pour le pays tunisien et au lieu d'un rendement de 14000000, on eut 27000000. Mais ce ne fut plus la classe pauvre et laborieuse seule qui alimenta le Trésor public, ce fut la totalité des habitants; c'est-à-dire l'égalité devant l'impôt qui ne pouvait qu'être favorablement accueilli par tous, et le fut, en effet.

Aussi notre administration équitable et tutélaire, soucieuse de donner satisfaction à tous les besoins des indigènes, de respecter leurs croyances et leurs coutumes et de garantir leurs droits de propriété, persévera-t-elle résolument dans la voie de progrès incessant où elle s'était engagée et chaque année amena quelque heureuse innovation ou amélioration.

C'est ainsi que fut revisé le tarif douanier qui ne répondait plus aucunement aux nécessités des transactions modernes

et n'offrait à nos commerçants aucun des avantages qu'ils devaient légitimement en attendre.

L'anarchie était complète en matière de propriété tunisienne : il n'existait, dans certains cas, que des actes établis par des notaires arabes, fort sujets à caution, où la situation même des propriétés était indéterminée et leur description insuffisante et même sans indication de surface le plus souvent. D'ailleurs, dans les cas les plus fréquents, les indigènes n'avaient aucun titre de propriété ; tout au plus l'affirmation de quelques voisins complaisants, parce qu'intéressés !

Le Gouvernement du Protectorat créa *l'immatriculation*, fort ingénieuse combinaison qui permet *l'inscription officielle des titres de propriété*, dans des conditions de sécurité et d'équité absolues, ce qui donne désormais au possesseur une garantie complète.

L'immatriculation fut, pour la Tunisie, une des plus heureuses innovations du Protectorat ; elle mit fin à des abus et à des scandales innombrables qui étaient une honte pour ce pays.

Les travaux publics furent aussi l'objet de toute la sollicitude de l'administration ; on en jugera aisément par quelques chiffres suffisamment éloquents : lorsque les Français arrivèrent dans la Régence il n'y avait qu'une seule route de 4 kilomètres de longueur, réunissant le palais du bey (le Bardo) à Tunis ; aujourd'hui le réseau des routes atteint près de 4.000 kilomètres !

Il n'y avait que deux voies ferrées, celle de la Compagnie Rubattino allant de Tunis à La Goulette (qui était alors le port de débarquement de la capitale tunisienne) et la ligne de la vallée de la Medjerdah ; aujourd'hui plusieurs chemins de

fer traversent en divers sens le pays, sur une longueur de 1 536 kilomètres !

Il y avait 3 phares seulement ; on en compte aujourd'hui 47.

Dix-sept ports ont été ouverts au commerce.

100 kilomètres d'adduction d'eau, utilisant les anciens aqueducs romains assuraient, seuls, l'alimentation d'eau d'une infime fraction de la population ; actuellement 48 centres ont de l'eau potable et il a été creusé 14 puits artésiens, etc., etc.

L'œuvre du Protectorat est, comme on le voit, considérable.

En quinze ans, il a dépensé 150 000 000 de francs dont les deux tiers ont été employés pour les ports et les voies ferrées !

Grâce au travail colossal accompli sous son impulsion, le pays s'est peu à peu transformé et revivifié ; les routes, les voies ferrées et les ports ont facilité les transactions et les transports et fait pénétrer partout la vie active et souvent la prospérité.

En dehors des voies, les moyens de communication se sont aussi beaucoup améliorés : des services de messageries automobiles ont été créés, ainsi que des lignes de tramways à traction électrique ; le réseau postal, télégraphique et téléphonique, qui était embryonnaire en 1881, s'étend actuellement sur tous les points du pays.

La police, enfin, a été fortement organisée avec une large collaboration indigène et permet de jouir partout de la sécurité la plus complète, sécurité plus grande, pourrait-on presque dire, que sur certaines routes de France où abondent par trop les chemineaux, romanichels et autres malandrins.

Au point de vue des résultats obtenus, le cas de la Tunisie est peut-être unique dans l'histoire de la colonisation ; car ici, avec des moyens relativement assez limités, le Gouver-

nement du Protectorat, déployant une activité féconde, est parvenu à réaliser un vaste programme économique qui a radicalement transformé le pays, tout en respectant *ses institutions fondamentales*, *ses croyances*, *ses mœurs*, et *ses coutumes*, ce qui a certainement dû contribuer au succès pour une large part.

Et malgré tant de dépenses faites pour réaliser ce gigantesque programme bien que l'administration française coûte annuellement à la Régence la somme de 2000000, les budgets sont équilibrés ! ce qui ne peut que prouver l'état de parfaite vitalité du pays.

Nous n'avons envisagé ici que la réorganisation générale de la Tunisie et nous avons, à dessein, laissé de côté les moyens employés par le Protectorat pour encourager et faciliter l'expansion française ; nous en ferons l'objet d'un article spécial, un peu plus loin.

Enfin, pour mieux résumer l'œuvre du Protectorat, nous nous permettrons d'insérer ici, quelques passages du remarquable discours prononcé à Bizerte, le 18 avril 1911, par M. Fallières, président de la République Française, au banquet qui lui fut offert à son arrivée en Tunisie.

Parlant du Protectorat, M. Fallières ajoute :

« Qu'elle est belle et féconde, la marche qu'il a suivie jusqu'à ce jour !

« Quelles transformations se sont accomplies, depuis trente ans, à l'ombre de notre drapeau !

« En reliant votre petite mer à la grande, vous vous êtes mis en mesure d'offrir, le cas échéant, aux plus puissants navires de guerre ou la sécurité d'un asile impénétrable ou les chantiers outillés pour toutes les réparations.

« Je me félicite avec vous de recevoir aujourd'hui, dans vos eaux en fête, à côté de l'une de nos brillantes escadres, de superbes bâtiments des flottes de trois grandes nations amies, dont ce matin, au cours de l'inoubliable revue que je viens de passer, ma fierté jalouse a salué les glorieuses couleurs.

« Les preuves de l'action bienfaisante du protectorat ne se pressent-elles pas en nombre sur toute l'étendue de son territoire? Qui le contesterait après ce que je vais dire?

« Les Français n'étaient que 700 à l'époque du traité du Bardo. Ils sont aujourd'hui plus de 40 000.

« L'étendue des terres cultivables, grâce à des défrichements ininterrompus, peut être évaluée à trois millions d'hectares ; et le prix de l'hectare, qui oscillait, en 1881, entre 5 et 15 francs, varie aujourd'hui de 150 à 300.

« Le prix de la propriété bâtie dans les villes représente pour les Français qui la possèdent une valeur approximative totale de 210000000. A Tunis, où nous serons ce soir, depuis quelques années, on a bâti, en moyenne, une maison par jour.

« Quarante-deux mines concédées, depuis l'établissement du Protectorat, donnent lieu à une extraction de plus de 500000 tonnes de minerais de fer, de zinc et de plomb, pendant que le tonnage des phosphates s'élève à plus de 1300000.

« Le territoire est sillonné dans tous les sens par des voies de communication, qui font surgir autour d'elles la vie et la richesse. On compte aujourd'hui 4000 kilomètres de routes, au lieu de 4 kilomètres, qui reliaient le palais du Bardo à Tunis, en 1881 ; 1600 kilomètres de chemins de fer en exploitation, qui vont être incessamment portés à 2000 ; enfin

4 grands ports parfaitement outillés desservent un trafic qui dépasse 3 000 000 de tonnes.

« Le mouvement commercial a passé, par étapes successives, de 76 000 000 de francs, en 1884, à 223 millions et demi, en 1909, et la part de la France dans ce total a été de 119 000 000, soit 54 p. 100, alors qu'en 1884 elle n'était que de 35 p. 100, avec un peu plus de 26 000 000 seulement (1).

« On pourrait arrêter là l'énumération des résultats obtenus, si la vie des peuples tenait tout entière dans la mise en action de leurs ressources économiques. Mais il y a des forces morales dont le développement importe plus que toutes les autres à la solidité des fondements d'une prospérité durable.

« Le Protectorat n'a rien négligé de ce qui peut concourir à donner à ceux qu'il abrite sous son drapeau, sans distinction d'origine, de condition ou de croyance, l'instruction pour mieux comprendre les notions du devoir, pour mieux agir, une plus haute conscience pour mettre plus d'humanité dans les relations des hommes entre eux. »

II. — ORGANISATION GÉNÉRALE ADMINISTRATIVE

Voyons rapidement quelle est l'organisation générale politique et administrative de la Tunisie.

1. — S. A. Le Bey.

Le pouvoir du bey est plutôt représentatif ; mais il reste néanmoins, légalement, le souverain de l'État tunisien, et a

(1) Le total des Importations et Exportations s'élève, pour l'année 1910, à 225 898 382 francs.

conservé la plupart des prérogatives de ses anciens prédécesseurs.

En un mot, S. A. le Bey règne sur la Tunisie et c'est en son nom que se promulguent les lois et les décrets ; mais ceux-ci ont été élaborés par le gouvernement du Protectorat.

Le Bey n'a qu'une fiction d'armée.

Sa garde personnelle, dite *garde beylicale*, est composée de quelques centaines de cavaliers, fantassins et artilleurs.

Voici les noms des beys qui ont régné depuis l'arrivée des Français en Tunisie :

1° Mohammed-El-Saddok, 1856-1882, signataire du traité de paix du Bardo, le 12 mai 1881 ;

2° Ali-bey-el-Hadi, 1882-1902 ;

3° Mohammed-El-Hadi-bey, 1902-1906 ;

4° Sidi Mohammed En-Nasser bey, 1906 (règne actuellement).

Nous devons ajouter que les beys qui se sont succédé ont toujours fidèlement rempli les engagements contractés envers la France, que le bey actuel vient encore d'honorer dans la personne de son premier magistrat en décernant *l'ordre du sang* à M. Fallières, qu'il considère ainsi comme un membre de sa propre famille.

Contrairement à l'usage constant, la succession au trône de la dynastie husseinite s'effectue non de père en fils, mais de frère en frère. Le bey régnant S. A. Sidi Mohammed En-Nacer Bey est le fils de Sidi M'Hammed Bey et est né à La Marsa en 1855. Il était seulement cousin du bey précédent auquel il a succédé le 12 mai 1906.

S. A. Sidi Mohammed En-Nacer est doué d'une intelligence très ouverte et d'un esprit cultivé, auxquels il joint des

qualités de cœur qui le rendent très populaire parmi ses sujets ; les malheureux ne faisant jamais appel, en vain, à sa bonté.

Il est, pour la France, un collaborateur précieux dans l'œuvre du protectorat, par sa connaissance de la langue française, sa largeur de vues et la sûreté de son jugement.

Cette collaboration est un gage certain de succès pour les réformes que nécessite l'œuvre de progrès et de civilisation poursuivie par l'administration française dans la Régence.

2. — Le Gouvernement.

Il est, comme nous l'avons dit ci-dessus, composé :

Du *Résident Général de France*, président du Conseil et Ministre des Affaires Etrangères ;

Du *Général*, commandant la Division d'occupation, Ministre de la guerre.

Du *premier Ministre* du bey ;

Du *Ministre de la plume* ;

Du *Secrétaire général* du gouvernement ;

Des *Directeurs* des grands services publics (Finances, Travaux publics, Agriculture, Commerce, Colonisation, et Postes et Télégraphes).

Voici, à titre documentaire, la liste des Résidents généraux ayant dirigé les affaires tunisiennes depuis l'institution du Protectorat français en Tunisie :

MM. Roustan, 1881-1882 ; *Cambon*, 1882-1886 ; *Massicault*, 1886-1892 ; *Rouvier*, 1892-1894 ; *Millet*, 1894-1900 ; *Benoit* 1900 1901 ; *Pichon*, 1901-1906 ; *Alapetite*, 1906, résident actuel qui est en fonctions depuis le départ de M. Pichon, lequel quitta Tunis, comme on sait, pour prendre, en France, le portefeuille du

Ministre des Affaires étrangères en octobre 1906, qu'il garda d'ailleurs, plusieurs années.

M. Alapetite fut nommé Résident général de France à Tunis le 29 décembre 1906.

Ancien préfet de l'Indre, de la Sarthe, du Puy-de-Dôme, du Pas-de-Calais et enfin du Rhône, il s'est particulièrement distingué dans ces deux derniers postes. Très actif et très laborieux le nouveau Résident général a, depuis son arrivée à Tunis, puissamment contribué au développement économique du pays. Les grands travaux publics, la mutualité agricole, la réorganisation de la police, la création d'un office du travail ont particulièrement été l'objet de sa sollicitude.

3. — L'Administration locale.

Cette administration est essentiellement indigène ; elle est exercée par les *caïds* ou gouverneurs de provinces, sorte de préfets dont ils ont les diverses attributions : administratives, judiciaires et financières et, en plus, celles dévolues en France, aux juges de paix et aux percepteurs.

A côté des caïds, et chargés de les assister, et au besoin, de les suppléer dans l'exercice de leurs fonctions, sont les *khalifats*.

Enfin à la tête des douars, et élus directement par les tribus, sont les *cheiks* ou chefs de douars, qui sont, pour l'élément indigène, des sortes de maires indigènes placés directement sous l'autorité des caïds.

4. — L'Administration du Protectorat.

Dans toutes les villes principales de la Régence sont des *contrôleurs civils*, représentants du pouvoir central, qui éten-

dent leur action sur un territoire plus ou moins vaste appelé *contrôle civil* ; ils sont notamment chargés de servir d'intermédiaires entre le Résident général et les caïds qu'ils surveillent et guident dans les actes de leur administration ; ces contrôleurs civils exercent, en outre, les fonctions de *vice-consul de France* à l'égard de nos nationaux pour qui ils sont des auxiliaires précieux.

5. — L'Organisation judiciaire.

Avant l'occupation française et l'institution du régime du protectorat, la Tunisie était, au point de vue judiciaire, soumise au *régime des capitulations* ; celui-ci comprenait : d'une part, les tribunaux indigènes auxquels ressortissaient exclusivement les sujets tunisiens ; et d'autre part, une *juridiction consulaire* fonctionnant près de chacun des consuls étrangers accrédités dans la Régence ; ces juridictions étant chargées de trancher les différends entre leurs nationaux respectifs.

Tribunaux français.

Cette organisation judiciaire, jugée incompatible avec le nouveau régime gouvernemental fut complètement supprimée en 1884 et remplacée par une organisation absolument semblable à celle de la France, c'est-à-dire : une *cour d'assises* siégeant à Tunis ; deux *tribunaux* de *première instance* (l'un à Tunis, pour la région septentrionale et l'autre à Sousse pour la région méridionale) ; enfin un certain nombre de *justices de paix*.

Ces divers tribunaux connaissent de tous les crimes, délits ou actions intéressant les Européens et même les indi-

gènes lorsque des Européens sont également en cause.

Cependant cette règle générale souffre une exception : les affaires immobilières échappent à cette juridiction et sont du ressort exclusif d'un tribunal religieux musulman *le Chaâra*, lorsque les propriétés qui font l'objet de la procédure n'ont pas été soumise à *l'immatriculation* dont nous avons déjà dit un mot et dont nous reparlerons plus longuement.

Tribunaux indigènes.

Les sujets tunisiens ont, de leur côté, plusieurs degrés de juridiction, savoir :

1° En simple police, ils sont justiciables, soit de *la Driba*, s'ils résident à Tunis, soit des *caïds*, s'ils habitent partout ailleurs;

2° En matière civile, les affaires sont jugées par *le Chaâra* (signalé ci-dessus), tribunal qui a aussi un caractère religieux.

3° En matière correctionnelle et criminelle, les indigènes sont justiciables de *l'Ouzara*.

Les autres tribunaux dépendent de ce dernier.

Mais tous sont placés sous la direction d'un magistrat français, représentant du pouvoir gouvernemental.

De cette façon, la justice indigène elle-même subit un contrôle de la France, ce qui est une garantie de son bon fonctionnement.

6. — La police.

L'organisation de la police est faite suivant les mêmes principes que celle de la justice, de façon à ce que l'action gouvernementale puisse s'étendre aisément sur tout le territoire de la Régence.

En tête se trouve la *Direction de la sûreté générale* rattachée au Secrétariat général du gouvernement.

Dans chaque ville d'une certaine importance, existent un ou plusieurs *commissariats* ; dans les petites villes, sont de simples postes *d'inspecteurs de police* ou de *brigadiers de police*.

Enfin des gardes de police à cheval, des gendarmes et des agents cyclistes prêtent leur concours aux autorités françaises et indigènes, sur toute l'étendue du territoire.

Grâce à cette excellente organisation, la sécurité est aussi complètement assurée, quant aux personnes et quant aux biens, que dans n'importe quelle grande contrée d'Europe.

7. — Hygiène et santé publiques.

Une direction spéciale de la santé publique, dépendant du Secrétariat général du gouvernement s'occupe de toutes les questions relatives à l'hygiène et à la salubrité publiques et aux soins à donner aux malades, aux vieillards et aux infirmes.

Aussi l'œuvre d'assistance est-elle déjà très étendue.

Il existe à Tunis un magnifique hôpital civil français dont la conception et l'organisation, tout à fait modernes, ne laissent rien à désirer sous le rapport de l'hygiène ; un hôpital militaire, un hôpital italien, un hôpital israélite et un hôpital musulman.

Des hôpitaux militaires existent dans tous les centres où nous avons une garnison et ces hôpitaux sont ouverts à l'élément civil.

De nombreux médecins et pharmaciens existent, d'ailleurs, dans la plupart des centres de la Régence. Les médecins

majors donnent, en outre, leurs soins à la population.

Enfin on trouve à Tunis un Institut Pasteur.

8. — Instruction publique.

L'instruction est répandue à profusion en Tunisie et tout particulièrement dans sa capitale, qui est un véritable centre intellectuel.

Nos nationaux y trouvent de nombreuses écoles d'enseignement primaire et d'enseignement primaire supérieur ; l'enseignement secondaire y est donné : aux garçons, dans le lycée Carnot, absolument analogue à nos grands lycées français, et aux jeunes filles, dans l'école Jules Ferry, également comparable à nos lycées féminins et aux écoles normales d'institutrices.

Enfin l'enseignement professionnel n'a pas été négligé : l'École Émile Loubet, à Tunis, répond sur ce point à tous les *desiderata* et prépare, notamment, les jeunes gens à nos écoles d'arts et métiers.

Le célèbre collège Sadiki est spécialement réservé aux indigènes; mais les cours s'y font moitié en français, moitié en arabe. Les jeunes musulmans s'y préparent aux carrières libérales et administratives.

L'Alliance Israélite possède aussi quelques établissements scolaires très réputés.

Notons, en passant, que l'enseignement de la langue arabe figure au programme de la plupart de ces établissements et fait l'objet de cours publics à l'usage des adultes.

Inutile de dire quel intérêt considérable s'attache, pour les Européens habitant la Régence, à l'étude de cette langue dont ils ont un besoin pressant, dans leurs rela-

tions quotidiennes avec les indigènes arabes ou israélites.

L'enseignement agricole se fait dans trois fermes-écoles, dont deux sont ouvertes aux indigènes ; ces établissements rendent aux colons les plus grands services.

Enfin, il existe à Tunis une école-type d'enseignement colonial, *l'école coloniale d'agriculture*, fondée en 1898 par le gouvernement et sept champs d'expériences agricoles répartis dans autant de centres.

Au 31 décembre 1909, la population scolaire des écoles françaises de Tunisie a atteint le chiffre de 29.010 élèves (18.004 garçons et 11.006 filles). Le totat des années précédentes était de 25.531 en 1908, de 23.618 en 1907, de 22.366 en 1906 et de 21.759 en 1905.

Cette population scolaire se composait de la manière suivante : (années 1909 et 1910).

	1909	1910
Français	7.142	7.754
Italiens	6.885	7.574
Maltais	1.676	1.711
Musulmans	6.582	8.092
Israélites	6.466	7.330
Divers	259	293
Total	29.010	32.734

9. — Armée et service militaire.

La Division de troupes françaises stationnées en Tunisie comprend :

2 régiments et 3 bataillons d'infanterie ;

2 régiments de cavalerie ;

9 batteries d'artillerie ;

Des détachements du génie, du train des équipages, de commis et ouvriers d'administration, etc...

La *garde beylicale* est composée d'indigènes, mais elle est instruite et commandée par des officiers français.

Les jeunes gens français sont, en Tunisie, astreints aux mêmes obligations militaires qu'en France, tant pour le service actif que pour la réserve et la territoriale.

Aussi, tout immigrant français est tenu de faire viser son livret par la gendarmerie, dès son arrivée dans la Régence.

Tout conscrit qui, au conseil de révision, en France, demande à accomplir son service militaire en Tunisie a de grandes chances de voir sa demande acceptée ; mais il est un moyen plus sûr encore pour lui d'y être incorporé, c'est d'aller s'y fixer, soit avant le 1er janvier qui doit précéder son incorporation, auquel cas il sera recensé dans ce pays ; soit *avant le 1er août* qui précède la date de cette incorporation.

Dans ces deux derniers cas, il sera inutile à l'intéressé de faire une demande, car *on l'incorporera de droit* dans l'armée d'occupation.

Mais, pour que ces facilités aient leur plein effet, il est indispensable, naturellement, que dès leur arrivée en Tunisie les jeunes gens se mettent en rapport avec le bureau de recrutement de Tunis et l'informent de leur désir. Ils agiront

sagement aussi et s'éviteront des désagréments ou tout au moins des démarches, en prévenant le bureau de recrutement militaire dont ils dépendaient en France, de leur départ pour la Tunisie et de leur intention d'y faire leur service militaire.

De même qu'en France, il est accordé dans ce pays, des sursis d'appel, pour permettre aux jeunes gens de terminer leurs études.

Nos compatriotes apprécient chaque jour davantage ces sages mesures, prises par notre administration : elles offrent aux jeunes Français un moyen facile de voir de près et d'étudier un pays qui peut leur offrir, dans l'avenir, certains débouchés qu'ils trouveraient plus péniblement, peut-être, dans la mère patrie.

Quant aux indigènes, ils sont également astreints au service militaire; mais la levée annuelle n'est que de 1800 hommes, environ.

10. — La « Conférence consultative ».

La colonie française a, en Tunisie, son petit Parlement, ou plus exactement sa petite Chambre des députés, sous la forme d'une Assemblée dite *Conférence consultative* dont les membres sont élus au suffrage universel et direct, par tous les Français âgés d'au moins vingt et un ans, jouissant de leurs droits civils et politiques et domiciliés dans la Régence depuis plus de deux ans.

La *Conférence consultative* est composée, par tiers, d'agriculteurs, de commerçants et de citoyens n'appartenant à aucune de ces deux catégories.

Cette assemblée se réunit au moins une fois par an, sous la présidence du Résident général.

Elle est consultée par le gouvernement sur toutes les questions touchant aux intérêts de la Colonie française et sur lesquelles il tient à connaître l'avis de celle-ci.

C'est là, on le comprend, un excellent moyen de maintenir en contact permanent nos nationaux avec l'administration et de faciliter à celle-ci l'accomplissement de sa tâche dans les conditions les plus favorables.

Quant aux intérêts agricoles et commerciaux, ils sont plus spécialement représentés et défendus par les membres (élus également) des chambres de Commerce de Tunis et de Bizerte, par la chambre d'Agriculture du Nord qui siège à Tunis; enfin par les chambres mixtes d'Agriculture et de Commerce qui siègent à Sousse et à Sfax.

III. — ORGANISATION MUNICIPALE

La plupart des agglomérations urbaines de la Tunisie sont administrées soit par une *municipalité*, soit par une *commission municipale*, soit par une simple *commission de voirie*, présidée par le caïd de la circonscription, suivant leur chiffre de population et leur importance.

Ces municipalités et commissions sont composée de membres français, indigènes et étrangers nommés par décret.

Leurs attributions sont à peu près celles des Conseils municipaux de France et d'Algérie ; mais leur administration effective appartient à des *vice-présidents* français qui remplissent, entre autres, les fonctions d'officiers de l'état civil.

Cependant les commissions de voirie ont un rôle plus modeste, car elles ne sont chargées d'assurer que le service du balayage et de l'éclairage de leur agglomération.

IV. — ORGANISATION ÉCONOMIQUE

1. — Impôts.

Une transformation assez importante a été faite, par le gouvernement du Protectorat, dans le système des anciens impôts et il nous semble intéressant d'énumérer ceux-ci avant de faire connaître les impôts actuels.

(*a*) Anciens Impots.

La Medjba, ou *impôt de Capitation*, était fort impopulaire. Il était payé par tous les habitants, sans distinction ni exception, à raison de quarante-cinq piastres (28 francs) ;

L'achour : impôt sur les céréales, véritable *dîme* payée en nature ou en argent ;

Le canoun : impôt fixe frappant chaque pied d'olivier et de dattier ; ceux-ci étaient divisés en trois classes, suivant leur âge et la qualité des fruits ;

Les Mradjas : impôts perçus dans certaines régions, sur les terrains irrigués ;

La Karoube : cet impôt était prélevé sur les revenus des immeubles, à raison de une caroube (4 centimes) par piastre (la piastre tunisienne valait 0 fr. 625) ;

Les Mahsoulats : sorte de droits d'octroi, perçus sur les animaux et les marchandises, à l'entrée des villes ;

Les Klodors : ces droits frappaient exclusivement les produits entrant dans l'île de Djerba.

Taxes diverses.

Indépendamment de ces impôts et de ces droits d'entrée, il

existait de nombreux autres droits et taxes : les droits de douane, redevances pour concessions de mines, droits sur le produit des forêts, sur les habous, sur la navigation, sur la vente des olives, sur la vente des immeubles ; les droits de timbre ; puis les monopoles de l'Etat : tabac, poudre et plâtre ; les droits sur les poids publics, le savon, la pêche et les marchés.

Enfin, chaque ville avait, en outre, des droits de perception particuliers.

(*b*) Impots actuels.

Le Protectorat français a recherché une plus équitable répartition des charges publiques, tout en respectant, le plus possible, les coutumes indigènes. Il a tout d'abord supprimé la *Medjba*, l'impopulaire impôt des vaincus, à la grande satisfaction de tous.

Des impôts anciens il ne subsite plus guère que les suivants qui ont, d'ailleurs, subi certaines modifications.

L'achour : dîme dont la quotité est de quatre hectolitres par *méchia* d'orge ou de blé. — La méchia est, en principe, d'une superficie égale à l'étendue de terrain qu'une charrue peut exploiter pendant une campagne agricole. — Cet impôt est, maintenant, payé en argent ; mais il est réduit des neuf dixièmes lorsque le cultivateur utilise la « charrue française » sur des terres entièrement défrichées.

Le canoun frappe chaque pied d'olivier et de dattier, suivant un barème offrant de très grandes différences. — Cet impôt varie de 0 fr. 10 à 0 fr. 50 suivant qu'il est perçu à Sfax ou au Djérid ; et même dans le Sahel seul, il varie de 0 fr. 05 à 0 fr. 30 ; ce taux est moins élevé dans le Nord.

Mais afin d'encourager les colons, les nouvelles plantations sont exemptées d'impôt pendant vingt ans ; les arbres greffés en sont exemptés pendant dix ans.

Un droit de circulation frappe les pois, les graines de lin, les fèves et toutes les céréales (sauf l'avoine). Ce droit est perçu à l'entrée des localités du littoral ou au moment de l'exportation ; il est de 0fr. 35 par 100 kilos.

Toutes les autres cultures en sont affranchies, même la vigne.

Des droits de stationnement sur les marchés frappent les animaux vivants.

Les Mahsoulats (droits d'octroi) existent dans la plupart des centres urbains et frappent soit l'entrée, soit la circulation, soit la consommation des animaux, viandes, denrées et produits divers.

De plus, les municipalités prélèvent une *taxe locative* sur les propriétés bâties.

Les monopoles de l'État sont au nombre de cinq :

Le tabac, les poudres à feu, le sel, les allumettes et les cartes à jouer.

Cependant les prix de ces produits sont très inférieurs à ceux de France.

Le papier timbré existe aussi en Tunisie, mais il est à moitié prix du nôtre :

	Haut.		Larg.	Prix
Grand papier.....	0^m35	×	0^m50.....	1 20
Moyen papier.....	0^m29	×	0^m42.....	0 90
Petit papier.....	0^m25	×	0^m35.....	0 60
Demi-feuille	0^m25	×	0^m17.....	0 30

L'enregistrement n'y perd pas ses droits non plus ; mais il consent à en prélever de relativement très modérés, ce qui les rend beaucoup plus supportables qu'en France.

2. — Régime douanier.

L'ancien régime douanier tunisien a subi également depuis l'occupation françaises de profondes et heureuses transformations.

Bien que sous la dépendance étroite de la France par l'établissement du Protectorat, la Tunisie n'en est pas moins, aux yeux des puissances, une nation indépendante avec laquelle certaines d'entre elles sont restées liées pendant longtemps par des conventions et des traités qui empêchaient la France de bénéficier, autant qu'elle l'aurait dû, des avantages d'une réciprocité d'avantages spéciaux, pour leur échanges commerciaux.

Il a donc fallu d'abord attendre le moment opportun pour pouvoir reviser, sans inconvénients à l'égard des autres nations, les tarifs douaniers tunisiens, puis établir une convention spéciale entre la France et la Tunisie, s'appuyant sur un *double régime douanier*, après que notre pays eut lui-même revisé les tarifs d'entrée des produits d'origine et de provenance tunisiennes ; ces considérations expliquent pourquoi l'ancien état des choses a dû être conservé si longtemps.

Le régime douanier tunisien est réglementé par les décrets organiques des 2 mai, 21 novembre 1898 et 9 juillet 1904 ; le régime français (spécial à la Tunisie) est déterminé par les lois des 19 juillet 1890 et 19 juillet 1904.

Voici quelques indications sur les dispositions douanières applicables en Tunisie aux importations et aux exportations.

a) Produits admis en franchise.

1° *Articles venant de France* :

Les animaux vivants, les céréales en grains et leurs dérivés : farines, semoules, gruaux, pâtes, etc., le beurre, les laines, soies, sucres, huiles d'olives, vins, eau-de-vie, alcools et liqueurs ; les métaux : fer, cuivre, plomb, étain, zinc ; les fils, tissus, vêtements ; les machines et mécaniques ; la carrosserie.

2° *Articles d'une provenance quelconque :*

Les instruments et machines agricoles ; le gibier mort, les volailles mortes ; les livres, brochures et journaux ; les douilles et bourres ; l'or et l'argent en lingots ; les pierres meulières ; les appareils de sondage et de forage des puits artésiens ; les produits chimiques et organiques destinés à l'amendement des terres et au traitement des maladies de la vigne, et, en général, presque tous les produits admis en franchise en France.

b) Produits soumis a des droits d'entrée.

Certains autres produits, et notamment les céréales et les fèves d'origine étrangère et leurs dérivés, sont soumis à des droits d'importation identiques à ceux du tarif minimum français.

D'autres paient un droit de 8 p. 100, suivant leur valeur, tels que : viandes fraîches et de conserve, charcuterie, œufs, lait, fromage, graisses, poissons, légumes secs, fruits, graines, miel, essences, résines, goudrons, plantes médicinales bois, bières, vinaigres, matériaux, pétrole, teintures et cou-

leurs, savons, bougies, papier et papeterie, articles de cuir, ouvrages en bois et vannerie, bimbeloterie, etc...

Certains arbustes, plantes et légumes frais paient aussi ce droit ; d'autres entrent en franchise.

c) Articles et produits dont l'importation est prohibée.

Certains narcotiques, dérivés du chanvre (hachich, chira et kif), ceux faisant l'objet d'un monopole de l'*État tunisien*. Sont prohibés également pour éviter l'introduction du phylloxera en Tunisie : les plants et ceps de vigne, sarments, cossettes, boutures, marcottes ; feuilles de vigne, raisins et leurs marcs ; échalas et tuteurs déjà employés ; engrais végétaux, terres végétales, terreaux, fumiers et pouzzolanes.

Certains légumes frais sont prohibés pour les mêmes motifs.

Les plants d'arbres, d'arbustes, etc... ne peuvent être introduits que par le port de Tunis et seulement pendant la période comprise entre le 15 octobre et le 15 Mai.

D'autre part, un service sanitaire vétérinaire fonctionne pour empêcher qu'à l'importation, comme à l'exportation, des animaux atteints de maladies contagieuses, et notamment de la tuberculose, ne soient reçus ou expédiés, tant par la voie de terre que par la voie maritime.

Ajoutons enfin, pour en terminer avec le régime douanier tunisien, que le *gibier ne peut être exporté* (sauf le sanglier) ; c'est une excellente mesure de préservation pour empêcher la destruction en masse du gibier de la Régence.

L'exportation d'un certain nombre d'autres animaux et marchandises est frappée d'une taxe de sortie, notamment les pouliches, poulains et juments de moins de six ans ; — cela

afin d'atténuer l'exportation en trop grande quantité de ces animaux et de compenser la perte subie par l'État tunisien qui s'impose des sacrifices importants pour l'amélioration de l'espèce chevaline et l'élevage.

d) Dispositions douanières françaises *applicables aux produits tunisiens.*

Ces dispositions sont régies par les lois du 19 juillet 1890 et du 19 juillet 1904 qui accordent l'entrée en France aux produits d'origine tunisienne à des conditions exceptionnelles: la franchise est accordée à de nombreux animaux et produits; le surplus est admis suivant un tarif très réduit ayant pour base *l'union douanière* entre la France et la Tunisie, qui a facilité dans des proportions considérables les opérations commerciales entre les deux nations.

En outre, un projet de loi actuellement soumis au Parlement par le gouvernement français accorde l'entrée en franchise de nombreux autres fruits et légumes :

Article premier. — Les dispositions de l'article premier et de l'article 5 de la loi du 19 juillet 1890 sont étendues aux fruits et légume d'origines et de provenance tunisiennes ci-après dénommés : artichauts, petits pois, haricots verts, tomates, asperges, pommes de terre, oranges, mandarines, citrons, cédrats et leurs variétés non dénommées, amandes, dattes, caroubes et raisins de table.

Enfin une décision récente (mars 1912) vient d'admettre l'entrée en franchise, en France, des viandes de boucherie frigorifiées, de provenance tunisienne. Jusqu'à présent, les animaux vivants étaient, seuls, exempts de droits.

Cette décision est de nature à faciliter beaucoup le com-

merce de la boucherie, en permettant l'abatage sur place et le transport des viandes dans des conditions moins onéreuses, ce qui sera au triple avantage des producteurs, des intermédiaires et des consommateurs.

3. — Système monétaire — Poids et mesures.

Depuis le 1er mars 1895 l'ancien système monétaire tunisien si incommode pour les Européens, a été remplacé par notre système monétaire français ; mais avec monnaies frappées spécialement à l'effigie du bey régnant.

Les poids et mesures sont également soumis depuis cette même date à notre système décimal français.

Voici à titre documentaire le tableau des anciennes monnaies tunisiennes :

ANCIENNES MONNAIES.

	VALEUR	
	PIASTRES	FRANCS
Pièces d'or		
Boukhamça	5	3,125
Bouachra	10	6,25
Boucouffa	25	15,50
Boukhamcin	50	31,25
Boumia	100	62,50
Pièces d'argent		
Noufs-rial	1/2 p.	0,32
Burial	0 p. 13 k.	0,52
Bouriclin (*pièce*)	1 p. 10 k.	1,04
Boutlêta (*double pièce*)	3 p. 1/4	2,08
Pièces en bronze		
Karoube	1/16	0,042
Bouthemen	2/16	0,084

La *piastre tunisienne* était, comme on voit, une expression monétaire, et non une réalité, aucune pièce ne valant exactement une piastre, c'est-à-dire 0 fr. 64. D'où une assez grande complexité dans les calculs, ce qui gênait beaucoup, dans leurs transactions, les Européens et surtout les Français, accoutumés au système décimal, si commode.

D'autre part, la monnaie tunisienne était soumise à des fluctuations incessantes de cours qui modifiaient sa valeur relative ; c'est-à-dire que 100 francs en billets de la Banque de France ou en monnaie française, changés en monnaie tunisienne, devenaient 105, 106, 107 francs ; mais aussi, parfois (aux jours de grande abondance sur le marché arabe), le cours descendait à 98 et même 95 francs.

La raison en était d'ailleurs toute naturelle : les pièces tunisiennes avaient un titre inférieur à celui des pièces françaises.

Mais cela donnait lieu à des spéculations considérables, surtout de la part des juifs qui détenaient la plupart des comptoirs de change (et Dieu sait s'ils étaient nombreux, rien qu'à Tunis !) ; et ceux-ci ne se gênaient pas pour laver les pièces d'or dans un bain d'eau régale, afin de dissoudre un peu d'or qu'ils récupéraient ensuite...

Aujourd'hui, grâce à l'adoption de notre système monétaire et à une surveillance sérieuse, tout est rentré dans l'ordre.

Toutes nos pièces, ainsi que nos billets de la Banque de France et de la Banque d'Algérie, ont libre cours dans la Régence.

Il en est de même, d'ailleurs, de toutes les monnaies d'or et d'argent des nations appartenant à l'Union latine.

V. — LE CRÉDIT PUBLIC

Les établissements financiers sont nombreux dans la Régence de Tunis : presque toutes les principales banques de France et d'Algérie y ont des succursales.

Citons entre autres :

La *Banque de l'Algérie*, le *Comptoir d'Escompte*, le *Crédit Foncier de Tunisie*, le *Crédit Foncier et Agricole d'Algérie et de Tunisie*, la *Banque commerciale tunisienne*, la *Compagnie Algérienne*, la *Banque Transatlantique*, la *Banque Franco-Tunisienne*, etc.

Ces divers établissements facilitent les transactions commerciales et industrielles par les avantages financiers qu'ils procurent.

Les prêts hypothécaires font surtout l'objet des opérations du *Crédit Foncier de Tunisie*, dont les statuts ont été homologués par le décret du 8 décembre 1906, cet établissement répondant complètement aux conditions stipulées par le décret du 20 juin 1906 sur les prêts hypothécaires et la simplification des formalités relatives à la réalisation du gage.

Les prêts de cette nature offrent en Tunisie, les mêmes garanties qu'en France, lorsqu'il s'agit de propriétés ayant subi l'immatriculation ; néanmoins le taux des prêts hypothécaires est plus élevé qu'en France: il permet donc aux capitalistes d'effectuer dans ce pays des spéculations avantageuses avec des garanties de premier ordre.

Le *Crédit agricole* fonctionne dans la Régence où il rend les plus grands services aux colons.

C'est ainsi qu'ils peuvent emprunter sur leurs récoltes pendantes ou non, sur tous les produits de leur exploitation, et sur les animaux: ces emprunts font l'objet d'un simple nantissement, sans dépossession.

La durée du prêt agricole ne peut excéder une année.

En outre, il existe en Tunisie une institution agricole de crédit mutuel à peu près semblable à celle que nous possé-

dons en France ; elle fonctionne, sous le contrôle du gouvernement, par un certain nombre de caisses régionales et locales. Le *Crédit mutuel agricole* tunisien a le privilège de bénéficier, à titre d'*avances sans intérêt*, d'une partie des fonds que la Banque d'Algérie met à la disposition du gouvernement tunisien en échange de certains avantages que lui a consentis ce dernier.

Ce crédit mutuel est très apprécié des petits colons pour lesquels il est une aide précieuse.

CHAPITRE III

Ressources naturelles de la Tunisie

La Tunisie offre les ressources naturelles les plus variées, suivant que l'on considère chacune de ses régions. Nous n'entendons parler, bien entendu, ici que de la flore et de la faune exclusivement indigènes et nous ne considérerons que trois régions : celle du Nord, celle du Centre et celle du Sud, afin de ne pas compliquer notre exposé.

I. — FLORE.

1. — Région du Nord.

Plantes, arbustes et arbres de la région du Nord :

La *flore* de cette région est à peu près celle de la Provence.

On trouve en *Khroumirie* : des violettes, des lys blancs, des roses de Provins (probablement introduites au moyen âge) ; des genêts épineux, des aubépines, des lauriers, des alaternes, des myrtes, des arbousiers, des lentisques, des oliviers, des lauriers-tins, des bruyères géantes, du houx, du lierre, des fougères, des clématites, la vigne, des aulnes, des peupliers blancs ou noirs, des merisiers, quelques châtaigniers

isolés ; enfin des chênes zéens et des chênes-lièges de grandes dimensions. Ces derniers couvrent une superficie de 146 000 hectares et constituent une richesse pour le pays, pouvant produire annuellement, en pleine exploitation, 2 500 000 francs.

Jusqu'alors, comme on peut le remarquer, l'ensemble de cette végétation a un caractère nettement méditerranéen.

En quittant la Khroumirie on quitte la grande forêt, on ne trouve plus que des buissons plus ou moins hauts, avec, de loin en loin, quelques arbres. Nous ne parlons ici, bien entendu, que des arbres et plantes poussant spontanément.

Dans la *presqu'île du cap Bon*, on trouve diverses espèces de conifères et notamment le pin d'Alep ; trois espèces de genévriers.

Dans la *basse Medjerdah*, où sont les terres alluvionnaires les plus riches de la Tunisie, on trouve une épaisse végétation herbacée. — Ces terrains sont particulièrement propices à la culture des oliviers.

2. — Région du Centre.

On trouve sur les *Hauts-plateaux* : des pins d'Alep, des chênes verts, des touffes d'alfa. — Notons en passant que l'alfa ne se rencontre, à l'état naturel, que sur des terrains meubles et siliceux, d'une altitude de 300 à 500 mètres ; partout où on le trouve ailleurs, il a été transplanté, notamment au sud de Kairouan.

3. — Région du Sud.

Cette région, très chaude pendant l'été et qui jouit d'un climat saharien, est l'habitat de l'*Acacia tortilis*, dit *arbre à*

gomme, dont il existe une forêt dans le bled ou plaine de Thala ; cette forêt s'étendait naguère encore à plus de 30 kilomètres vers l'Ouest ; mais elle a beaucoup perdu de son importance par son exploitation inconsidérée.

Dans les oasis, on trouve : le *palmier-dattier*, dont c'est le véritable habitat, car là seulement ses fruits peuvent mûrir ; et là seulement aussi on le rencontre en agglomérations.

On trouve dans cette région, des *oliviers*, des *cactus* et des *lauriers-roses* ; mais ces végétaux doivent y avoir été importés probablement d'Amérique, car il n'y a aucune apparence qu'il y aient existé avant la découverte du Nouveau Monde en 1492.

D'une façon générale, d'ailleurs, les cactus et les lauriers-roses sont très répandus dans toute la Tunisie.

4. — Végétaux divers, acclimatés.

En outre des végétaux ci-dessus, qui sont originaires du pays et s'y reproduisent à l'état sauvage, il en est de nombreux autres qui s'y sont acclimatés et que l'on y trouve assez abondants dans certaines régions.

Nous citerons les principaux : le *géranium rosat*, qui forme de véritables haies, parfois ; le cassis ; l'amandier, le citronnier, l'oranger et le mandarinier, qui poussent admirablement en Tunisie ; l'eucalyptus, les mimosas et les palmiers de toutes variétés ; l'absinthe, la réglisse, le câprier ; enfin nos arbres fruitiers d'Europe y réussissent en général tous très bien dans la région du Nord, et même dans le Sud (dans les jardins de Sfax, il en est de magnifiques) ; mais alors ils doivent être irrigués.

II. — FAUNE.

La faune tunisienne est excessivement variée, depuis l'inoffensive alouette jusqu'à la redoutable panthère, en passant par le scorpion et le dangereux naja.

Mais hâtons-nous de dire que les animaux malfaisants y deviennent de jour en jour moins nombreux, et même que certaines espèces tendent à disparaître complètement de la Régence.

Parmi les grands carnassiers, figure encore la *panthère* ; mais ce fauve, très répandu autrefois dans ce pays, ne s'y rencontre plus que très rarement dans les vastes forêts de la Khroumirie.

C'est aussi dans cette région qu'on trouve le *chat-tigre* et le *lynx*.

Dans diverses régions on rencontre l'*hyène* et surtout le chacal ; puis le renard, la genette, la mangouste, qui abondent dans les fourrés et dans les montagnes.

On trouve sur les massifs montagneux de l'Ouest la *corinne* ou *gazelle de montagne* ; une autre variété, la *gazelle dorcas*, abonde dans les passages de Gafsa.

Plus au Sud ; on rencontre la jolie *gazelle blanche* ; enfin vers la frontière tripolitaine on voit de nombreuses *antilopes addax*.

Dans les montagnes avoisinant Gafsa et aussi dans les massifs plus au Nord, notamment dans le djebel Chambi et au pays des Fraichichs, on trouve assez fréquemment le *mouflon*.

Le *cerf de Barbarie* est abondant dans les grandes forêts

de pins, entre Tebessa, El Kef, Gardimaou et Fériana.

On trouve des *buffles* dans le djebel Ichkeul.

Quant au sanglier, on le trouve sur presque tout le territoire.

Le lièvre est généralement abondant en Tunisie.

Voilà pour les animaux à poil ; voyons maintenant la gent ailée, assez largement représentée elle aussi :

La *perdrix* se trouve un peu partout et principalement dans la région de Zaghouan.

Parmi les oiseaux hivernants, on rencontre: la *poule de Carthage*, le *ganga*, le *vanneau*, la *queue cendrée*, le *pluvier doré*, le *pluvier guignard*, etc...

La *grive* et la *caille* sont assez communes ; les *étourneaux* également ; ils volent par groupes composés de 4 à 500 individus, parfois. On trouve aussi des *ramiers*, des *tourterelles*, des *relliers* ou *geais bleus*, des *guêpiers*, des *loriots*, etc..

Beaucoup de *poules d'eau* (ou *macreuses*) de *chevaliers*, *bécasseaux*, *bécassines*, *échasses*, *courlis*, etc..., sur le bord des lacs; au milieu de ceux-ci on rencontre des *canards* et *sarcelles*, des *grèbes*, des *hérons* et des *flamants roses* en grande quantité. Rien n'égale la beauté de ces derniers volatiles lorsqu'ils s'élèvent au-dessus de la surface miroitante des eaux.

La *bécasse* est abondante également en Tunisie.

Parmi les oiseaux de proie signalons : les grands *vautours*, le *gypaète*, les *aigles* des grandes espèces, les faucons, les buses, les busards, etc...

Ces espèces se trouvent surtout dans les massifs montagneux.

Sur les côtes et sur les lacs, on voit voler de nombreux

goélands argentés, des *mouettes* et de gracieuses *hirondelles de mer*.

Ajoutons enfin à cette longue liste d'animaux de toutes sortes, qui montre combien est riche la faune tunisienne, quelques noms de reptiles relativement très peu nombreux, d'ailleurs.

Dans le Nord on ne trouve guère que des couleuvres (les vipères y sont très rares), quelques myriapodes inoffensifs et le scorpion assez abondant.

Mais dans le Centre et le Sud tunisiens on rencontre le repoussant *naja*, la *vipère* à *cornes* et beaucoup de scorpions.

Nous aurons l'occasion de reparler dans un article spécial, d'un certain nombre de ces animaux, considérés au seul point de vue de la chasse, afin de montrer aux touristes quels fructueux coups de fusils leur réserve la Régence.

CHAPITRE IV

La Propriété tunisienne

I. — EN QUOI CONSISTE CETTE PROPRIÉTÉ

Dans une grande partie de la Tunisie, notamment dans le Nord, sur la côte orientale et aux environs directs des villes, la propriété privée est constituée depuis longtemps sur des bases sérieuses, sinon suffisantes. Aux environs des villes importantes et dans le Sahel, la propriété est déjà très morcelée et bien délimitée.

Mais il n'en est pas ainsi dans les parties du pays qui sont moins peuplées, où les montagnes, les forêts, les terres vaines occupent des surfaces considérables.

Une distinction s'impose, d'ailleurs, au point de vue de la propriété, suivant que les indigènes sont *sédentaires* ou *nomades* (car ces derniers sont encore nombreux en Tunisie).

Dans le premier cas, la propriété se présente sous la forme de vastes domaines, appelés *enchirs*, qui servent de pâturages à d'énormes troupeaux de chameaux, moutons et chèvres ou sont partiellement cultivés en céréales (surtout en orge).

Mais il est rare de trouver dans ces enchirs des constructions et des plantations.

Ces grands domaines appartiennent, le plus souvent, à des administrations publiques ou à des habitants des villes qui les font simplement exploiter par des métayers nommés *khammès*.

La colonisation française tend à pénétrer chaque jour davantage dans ces terres.

Quant aux territoires imparfaitement délimités sur lesquels les Arabes nomades font librement pâturer leurs troupeaux, y séjournant et les quittant à leur gré, il ne peut être question de les fractionner et d'y instaurer la propriété telle que nous la concevons, car ce serait apporter un trouble profond à l'existence de ces indigènes, transformer leurs usages, porter une atteinte à leurs mœurs ; ce qui n'irait pas sans une sérieuse insurrection ou au moins de grosses difficultés.

Il a semblé au gouvernement du Protectorat qu'il était beaucoup plus politique de tolérer l'ancien état de choses, ce qui semble plus sage, en effet. Puis, au point de vue de la couleur locale et même de l'ethnographie, les groupements formés par ces nomades, campés sous des tentes, au milieu de leurs nombreux troupeaux, ont un caractère biblique si marqué et une poésie mystique si impressionnante; ils offrent à l'étude, des mœurs et des coutumes si nettement accusées, que leur disparition serait, pour le touriste, profondément regrettable.

Au surplus, les territoires occupés par les nomades sont suffisamment éloignés des centres, pour intéresser médiocrement les colons, à l'époque actuelle.

En résumé, lorsque la propriété indigène a fait l'objet de

ventes ou cessions régulières de la part des ayants droit, la transmission s'effectue par l'intermédiaire des notaires arabes; mais, comme nous l'avons dit déjà, les actes faits par ceux-ci sont incomplets, surtout comme indications topographiques, ne renfermant pas de plans précis, et par conséquent n'offrant pas aux Européens toutes les garanties nécessaires.

Ce fut pour obvier à ces graves inconvénients que le gouvernement tunisien créa *l'immatriculation* dont nous parlons un peu plus loin.

II. — COMMENT S'ACQUIERT LA PROPRIÉTÉ

1. — Le contrat d'enzel.

La propriété tunisienne peut être acquise dans des conditions plus faciles qu'en France, grâce à ce qu'on nomme « le *contrat d'enzel* » ou simplement *l'enzel*.

Lorsqu'on achète un immeuble ou un bien quelconque à l'enzel, on n'a pas à en verser le prix, représenté par une somme déterminée à payer une fois pour toutes; ce prix se présente ici sous la forme d'une rente perpétuelle fixe, payée annuellement.

On comprend de suite les avantages considérables que procure ce système d'acquisition, surtout pour les petits colons qui n'ont que de minimes ressources en arrivant, et qui doivent en distraire une large part pour l'achat des terres qui leur sont nécessaires. L'enzel leur permet, au contraire, de les conserver tout entières, pour les consacrer à la mise en valeur de leur exploitation.

Tout se résume pour l'enzéliste à ne pas faire un marché de dupe, en s'engageant à payer une rente annuelle

non proportionnelle à la valeur de la propriété acquise.

Pour cela, on admet que le montant de la rente ne doit pas excéder 5 ou 6 p. 100 de cette valeur.

Autrefois, et jusqu'en 1905, la rente de l'enzel était perpétuelle, à moins du consentement formel du créancier, lequel était libre de le refuser ou en profitait pour faire subir au prix de sa propriété ainsi vendue, une grosse majoration.

Le décret du 22 janvier 1905 a mis heureusement un terme à ces inconvénients et à ces abus, en permettant à l'enzéliste de se libérer de son enzel, immédiatement ou à telle époque qui lui conviendra, moyennant le versement d'une somme égale à vingt annuités.

Ce qui, sous un autre aspect de la question, porte à 5 p. 100, au minimum, l'évaluation du taux de capitalisation.

2. — Les Habous.

Il existe en Tunisie un genre de propriété très différent de ce qu'on trouve dans les autres pays; voici en quoi il consiste : en vertu d'une disposition spéciale du droit musulman, des immeubles peuvent être soustraits à la dévolution successorale ordinaire et rendus inaliénables au profit exclusif d'une œuvre pieuse ou d'utilité générale, qui en a la jouissance perpétuelle. Ces biens sont dits *habous* et occuperaient, suivant M. de Lanessan, le quart de la superficie totale de la Tunisie.

Le propriétaire d'un immeuble qui veut l'abandonner aux *habous*, peut spécifier que cet abandon n'aura lieu qu'à une époque déterminée, par exemple après l'extinction de ses enfants ou de leur descendance.

Ces réserves font qu'une catégorie d'immeubles, bien que

déjà habous, en droit, ne le sont pas encore, en fait, publiquement.

D'où deux catégories d'habous: les *habous privés*, non encore tombés dans le domaine public musulman, et les *habous publics*, constituant une forme de propriété définitive et immuable.

En somme, les habous privés sont, comme on voit, de futurs habous publics.

Mais, qu'ils appartiennent à l'une ou à l'autre de ces deux catégories, les biens habous sont toujours inaliénables, en principe, du moins, car nous allons voir, qu'en réalité, il y a une manière très ingénieuse de tourner la difficulté.

En effet, les habous publics — qui sont gérés par un conseil d'administration ou commission administrative nommée « la Djemaïa » (soumise au contrôle de l'État) — peuvent être pris à l'enzel, par voie d'enchères pnbliques ; mais la Djemaïa doit alors faire un remploi équivalent de la rente ainsi reçue. L'enzéliste a ainsi les droits d'un véritable propriétaire.

Mais il est encore d'autres manières de procéder pour se rendre propriétaire de biens habous :

1° par voie d'échange en nature ;

2° par voie d'échange en argent ;

3° par location à long terme.

L'échange en nature consiste à échanger une propriété quelconque contre une autre faisant partie des biens habous publics ou privés ; en ce cas, la propriété échangée remplace entièrement l'autre aux yeux de la Djemaïa qui, d'ailleurs, n'est nullement obligée d'accepter une proposition d'échange.

C'est là, évidemment, une subtilité de la loi musulmane qui

se montre plus grande encore dans le cas d'un *échange en argent* qui n'est, à vrai dire, qu'une vente déguisée.

C'est-à-dire que les biens habous sont, sur demande, et après acceptation, vendus aux enchères par la Djemaïa qui fait immédiatement remploi du prix de vente.

Enfin les habous peuvent faire l'objet de baux décennaux deux fois renouvelables, ce qui assure une location de trente ans, au maximum.

Cette location est faite aux enchères publiques, après publication au *Journal Officiel Tunisien* de la liste des immeubles devant être mis en adjudication.

Lorsque arrive l'expiration du bail, si le locataire sortant a effectué des travaux de construction ou d'appropriation constituant des améliorations dans les lieux loués, il lui est tenu compte de ses dépenses, sans cependant que l'indemnité à lui verser puisse, en aucun cas, dépasser le montant de cinq années de location.

La Djemaïa a seule la charge de ces indemnités, même s'il s'agit d'habous privés.

Les locataires de biens ou immeubles habous peuvent être autorisés par la Djemaïa à céder leurs baux; ils peuvent aussi, dès la neuvième année, obtenir la prorogation de leurs baux pour une nouvelle période de dix ans; puis, pendant la dix-neuvième année de location, une dernière période de dix ans.

Sauf au cours de la dernière année de location, le locataire à long terme peut seul obtenir la mise à enzel de l'immeuble loué, à partir de sa huitième année. La constitution de l'enzel se fait, dans ce cas seulement, de gré à gré.

3. — Les biens habous et la colonisation.

Le décret du 13 novembre 1898 permet à la Direction de l'Agriculture, du Commerce et de la Colonisation, d'acquérir chaque année, de gré à gré, par voie d'échanges en argent, certains habous publics ou de déléguer cette faculté à des particuliers.

Ces derniers sont classés suivant l'ordre et la date de leurs demandes, à partir du jour de la publication de la liste des propriétés dont l'échange est demandé ; ils doivent en payer le prix au comptant.

Il convient de remarquer que *les biens habous ruraux disponibles sont rares, maintenant* ; mais il y a encore des habous privés, pour l'aliénation desquels le consentement des dévolutaires est cependant nécessaire, car la cession par l'intermédiaire de la Direction de l'Agriculture ne s'applique pas aux habous privés.

III. — COMMENT ON CONSERVE LA PROPRIÉTÉ

1. — L'Immatriculation.

Voici les renseignements officiels concernant l'immatriculation :

Hâtons-nous de dire que l'immatriculation est facultative. Elle consiste dans l'inscription de la propriété et des droits réels qui l'affectent, sur les registres publics de la Conservation foncière, à la suite d'une procédure spéciale terminée par une décision de justice. Elle a pour effet de purger l'immeuble de tous droits antérieurs non déclarés, et le titre foncier établi forme pour l'avenir l'unique base de la propriété. Une

copie officielle du titre accompagnée d'un plan régulier est délivrée au propriétaire et toutes les conventions postérieures doivent, pour être valables à l'égard des tiers, être inscrites sur le titre et sur la copie.

La marche à suivre pour obtenir l'immatriculation est la suivante :

Le demandeur dépose à la Conservation de la Propriété foncière une réquisition d'immatriculation, établie sur formule spéciale, délivrée gratuitement par le Conservateur ou par les greffiers des justices de paix : il y joint les titres de propriété (en français et en arabe) et consigne le montant des frais d'immatriculation à la Caisse du Conservateur.

La réquisition est publiée au *Journal Officiel*, dans les quarante-cinq jours qui suivent. Une deuxième insertion fait connaître la date à laquelle le bornage provisoire de l'immeuble sera effectué par le Service Topographique.

Le bornage mentionne les limites indiquées par le requérant, en même temps que les limites des revendications.

La clôture des opérations est publiée au *Journal Officiel* et un délai de deux mois, à partir de cette publication, est accordé aux tiers pour produire des oppositions ou des revendications; celles-ci sont reçues par les caïds, les greffes de justice de paix et par le Conservateur de la Propriété foncière.

Pendant cette procédure, le Service Topographique exécute le plan périmétrique régulier de l'immeuble avec indications des revendications connues.

Le dossier de l'immatriculation, comprenant la réquisition et ses annexes, le procès-verbal de bornage, les oppositions et le plan, rassemblés par les soins du Conservateur, est

transmis au Tribunal Mixte qui doit trancher les contestations.

Un juge rapporteur prend connaissance du dossier et invite les opposants à lui faire parvenir, dans un délai de quinze jours, augmenté des délais de distance, une requête introductive d'instance, contenant tous les moyens invoqués par le réclamant et accompagnée de pièces à l'appui. Si la requête n'est pas produite dans le délai prescrit, la réclamation est déchue.

Le demandeur en immatriculation est ensuite invité à prendre connaissance, au Greffe du Tribunal Mixte, du dossier des réclamations; il y répond par écrit dans un délai fixé par le juge-commissaire.

Sur le rapport de ce juge la Chambre compétente du Tribunal Mixte juge sans appel. La loi lui donne le pouvoir de trancher toutes les contestations en admettant ou rejetant l'immatriculation des immeubles ou de leurs parties contestées.

Le jugement d'immatriculation ordonne l'inscription des droits réels dont il a reconnu l'existence, et s'il y a lieu la rectification du bornage et du plan par le Service Topographique.

La décision du Tribunal est communiquée au Conservateur qui procède à l'immatriculation en rédigeant le titre et en l'inscrivant sur le livre foncier : le propriétaire reçoit une copie du titre à laquelle est annexée une réduction du plan.

Nota. — La superficie des *terres immatriculées* suivant la loi tunisienne du 1er août 1886, était, au 31 décembre 1909, de *956 741 hectares.*

Propriétés rurales.

Possédées par les Européens en Tunisie.

ANNÉES	NATIONALITÉS	NOMBRE DE PROPRIÉTÉS	SUPERFICIE
1881	Français	38	111.662 hectares
	Italiens	69	2.700 —
	Divers..... ...	31	605 —
1900	Français	1167	531.115 —
	Italiens	590	31.945 —
	Divers.....	31	29.147 —
1910	Français	2509	706.160 —
	Italiens	1220	84.465 —
	Divers.....	268	43.453 —

Ce tableau montre clairement l'accroissement énorme de la superficie possédée par les Français, alors que la progression est très faible pour les Italiens et pour les divers autres Européens.

CHAPITRE V

Agriculture [1]
Commerce et Industrie indigènes

I. — AGRICULTURE

Les méthodes de cultures indigènes tunisiennes en sont encore à l'enfance de l'art, et bien qu'à notre contact elles se soient un peu perfectionnées, on peut dire qu'en général l'Arabe agriculteur s'est plutôt montré réfractaire, sur ce point, aussi bien que sur les autres.

Ce ne sont pas des labours qu'il fait, mais un simple grattage superficiel du sol, avec un instrument tout à fait primitif, en guise de charrue, auquel il attelle son chameau ou son âne, quand ce ne sont pas les deux ensemble.

L'Arabe se borne, d'ailleurs, à cultiver les céréales et principalement le blé et l'orge dans le Nord ; dans le Centre-Ouest on trouve beaucoup de cultures de *diss*, *d'alfa* et de *sparte*.

Encore lui faut-il pour cela un terrain suffisamment irrigué, ce qui ne se rencontre que dans les plaines ou les vallons.

Il se livre parfois aussi, autour des villes, à quelque *culture*

(1) Voir page 128 la carte de la Tunisie agricole.

maraîchère ; mais son apathie naturelle tend à lui faire négliger ce genre de culture, pourtant productive, mais exigeant beaucoup de soins et d'activité. Surtout qu'elle ne prospère qu'à l'aide d'une irrigation permanente que l'Arabe ne réalise que d'une façon rudimentaire, au moyen d'un puits très large sur lequel est un treuil où s'enroule une corde permettant de faire plonger dans le puits une outre, qu'un chameau, tirant sur la corde du treuil, fait sortir pleine d'eau, à intervalles réguliers ; cette eau s'écoule dans une rigole en bois, puis dans les plants cultivés, lesquels sont toujours en contre-bas des allées ; ce système de puisage est une *noria*.

Parmi les plantes les plus cultivées par les maraîchers arabes, signalons : la *fève* très employée dans l'alimentation, la *pastèque* ou melon d'eau et le *piment* qui fait l'objet d'un trafic énorme, car il s'en vend pour 60 à 70000 francs, annuellement.

Ce qui contribue beaucoup aussi à l'indifférence de l'Arabe, c'est que la plupart du temps ce n'est pas l'agriculteur qui est le propriétaire, il n'est que métayer (khammès) pour un an ou deux, bien souvent : il n'est donc guère incité à améliorer le sol qu'il cultive et auquel il demande seulement le maximum de ce qu'il peut lui donner, sans engrais naturel.

Nous avons dit que l'Arabe ne laboure la terre que très superficiellement; cette façon de procéder s'explique en partie par ce fait qu'il tient à conserver une grande partie des herbes pour la nourriture de son troupeau, lesquelles seraient arrachées par une charrue française, labourant profondément.

L'Arabe agriculteur s'attache au sol et y construit sa maison ou son *gourbi* ; l'Arabe pasteur est forcément nomade et vit

sous la tente, la nécessité de procurer la pâture à ses bestiaux l'obligeant à de fréquents déplacements.

Parfois cependant, notamment chez les Fraichichs et les Ouled Ouezzez, on trouve des demi-nomades qui habitent des gourbis pendant que l'abondance règne autour d'eux et qui ne s'éloignent avec leurs troupeaux que lorsque l'herbe vient à manquer ; c'est ainsi qu'ils les conduisent sur des territoires parfois fort éloignés et jusque dans le Tell, où ils sont d'ailleurs mal accueillis et doivent payer un petit droit de pâturage, par tête d'animal.

Généralement les tribus sédentaires qui trouvent chez elles de quoi suffire à leurs besoins et à ceux de leurs bestiaux, supportent mal les incursions des nomades ; mais, au contraire, les tribus errantes se font entre elles bon acueil lorsque sévit une année de disette, sur certains territoires.

Dans le pays des Fraichichs et des Ouled Ouezzez, les Arabes cultivent trois graminées signalées ci-dessus : le *diss* qui ne réussit bien qu'en forêt, *l'alfa* et le *sparte* qu'on trouve surtout dans la steppe, car il en existe quoique en faible quantité dans le Tell.

D'ordinaire, l'alfa ne dépasse guère 0 m. 50 à 0 m. 60 de hauteur ; mais cependant dans la région de Fériana, on trouve des tiges arrivant au menton d'un homme debout.

Souvent les Arabes incendient une partie des peuplements d'alfa ; mais, c'est dans le but de renouveler les plants, afin d'avoir de jeunes pousses dont leurs moutons sont très friands.

D'une façon générale, en Tunisie, l'indigène fait deux récoltes de céréales : il les coupe d'abord en vert et ne moissonne que la seconde pousse.

La moisson arabe s'effectue d'une façon sommaire chaque moissonneur groupe dans une main le plus possible d'épis, et coupe de l'autre leurs tiges, ne gardant que 0 m. 25 centimètres environ de paille avec les épis ; cette poignée est liée aussitôt.

On fait ensuite un tas de toutes ces poignées et on le charge sur l'âne ou le chameau, pour le rentrer au gourbi ; mais plus souvent encore, on préfère le battre immédiatement sur place, et pour cela l'Arabe le piétine en compagnie de ses animaux : c'est assurément le mode de battage le plus primitif qui soit.

Lorsque des journaliers indigènes sont employés à la moisson, ils amènent avec eux leurs femmes ou *moukères*, et celles-ci ont le droit de glaner aussitôt que leurs époux ont fini de moissonner ; il est même admis que la glane peut être équivalente à la quantité de grains qu'il a fallu pour ensemencer le champ.

Le système des *assolements* (alternance des cultures sur un même sol) n'étant pas pratiqué, il en résulte un rapide épuisement de la terre.

Cependant les Arabes de certains territoires, notamment ceux du pays des Fraichichs, ont coutume de changer à peu près chaque année le bien qu'ils ensemencent.

Le Cactus.

Dans cette même région et sur le contrôle de Kairouan (partie Nord-Ouest), les indigènes font des plantations de *cactus* ou figuier de Barbarie dont ils mangent les fruits, cependant peu savoureux, et entourés de fines épines que le moindre vent fait adhérer à la figure et dont on ne se débarrasse qu'avec difficulté.

Ces épines ténues du cactus sont, paraît-il, la cause la plus fréquente des *ophtalmies* dont souffrent de nombreux indigènes.

Les plantations de *cactus* sont assez nombreuses dans la steppe ; elles constituent pour l'Arabe une réserve alimentaire précieuse, tant pour lui que pour son troupeau, à qui il distribue les feuilles ou *raquettes* des cactus, en temps de disette d'herbages.

On connaît la forme assez étrange de cette plante dont les feuilles épaisses et ovales, ayant à peu près exactement la forme d'une raquette, poussent en se greffant l'une sur l'autre d'une façon bizarre.

Le cactus croît avec une grande vigueur.

Le *cactus* est d'ailleurs un végétal très commun dans la Régence ; il y est surtout utilisé pour faire des haies qui atteignent souvent, par suite de l'apathie des indigènes, des proportions incroyables ; il est vrai que les fruits étant utilisés, au moins partiellement, il y a une demi-compensation.

II. — CULTURE FRUITIÈRE

1. — Le Palmier-dattier.

L'arbre cultivé avec le plus de soins par les Arabes est sans contredit le palmier-dattier qui fait la richesse des oasis du Sud tunisien où on en trouve un million et demi de pieds.

Les centres principaux sont dans les oasis de Gabès et du Djérid (Tozeur, Nefta, El-Oudiane, El-Hamma).

Cette culture fruitière donne lieu à un trafic considérable ; en effet, la production totale des dattes dépasse, en moyenne annuelle, 20 000 000 de kilogrammes.

BIBLIOTHÈQUE NATIONALE R.F. IMPRIMÉS

La plupart de ces dattes sont consommées dans le pays ; cependant, il en est exporté de 4 à 6 000 000 de kilogrammes ; chiffre qui tend à s'accroître d'année en année, depuis que des Européens s'occupent de la qualité des fruits, de leur choix et de leur bon emballage, afin de donner satisfactions aux acheteurs.

D'autre part, la création des voies ferrées, récemment inaugurées dans cette région, et notamment celle reliant le Djerid à la ligne Gafsa-Sfax, contribuera grandement à donner à cette industrie un essor considérable.

La datte est, comme on sait, un fruit des plus précieux, qui se recommande à l'attention générale tant par sa chair savoureuse, qui fait les délices des gourmets, que par ses qualités nutritives.

La datte croit en régimes ou grappes, chaque arbre donne de 10 à 20 régimes fournissant environ 40 kilogrammes de fruits, vendus 60 francs environ les 100 kilogrammes prises sur place.

La récolte se fait en automne.

On consomme la datte fraîche ou sèche ; c'est sous cette dernière forme qu'elle est l'objet de l'exportation.

Les dattes de Tunisie dites *dattes de Tunis* sont parmi les plus estimées.

On fait, en outre, de la farine avec les dattes désséchées et une boisson hygiénique assez agréable avec les dattes écrasées dans l'eau et qu'on laisse fermenter ; cette boisson est nommée *Vin de dattes*.

Ajoutons quelques renseignements sur les palmiers-dattiers et leur mode de plantation et culture.

Les *dattiers* comprennent une dizaine d'espèces; ce sont

des arbres très recherchés pour l'ornement des serres, en raison de leur belle apparence.

Les palmiers-dattiers de Tunisie sont des *Phœnix dactylifera*; ils atteignent une taille élevée, parfois de 15 à 30 mètres de hauteur.

Un dattier de semis fructifie après douze à quinze ans de plantation et donne des fruits jusqu'à l'âge de soixante à quatre-vingts ans. On cultive environ 200 arbres par hectare dont chacun fournit par an, 40 kilogrammes environ de dattes.

On admet qu'il est bon d'avoir un pied d'arbre mâle pour 25 pieds femelles et de pratiquer la fécondation artificielle.

Le palmier-dattier affectionne surtout la chaleur pour sa tige, ses rameaux et ses fruits, il défie vraiment les rayons brûlants du soleil; mais il lui faut, au contraire, la fraîcheur et l'humidité des oueds souterrains pour ses racines; ce qui fait dire aux Arabes, dans leur langage imagé « qu'il doit avoir *la tête dans le feu et les pieds dans l'eau* ».

Les jeunes bourgeons de certaines variétés de cet arbre précieux servent, de plus, à l'alimentation indigène sous le nom bien connu de choux-palmistes; les jeunes tiges fournissent une sève sucrée dont la fermentation produit le *vin de palme*, et enfin, son bois lui-même est également utilisé pour la construction et le chauffage.

Le palmier-dattier est donc tout à la fois un excellent arbre ornemental de premier ordre, un arbre légumineux et vinicole et enfin un arbre de menuiserie et de chauffage. Il offre, à ce point de vue, une grande analogie avec le bananier des pays tropicaux.

2. — Le Figuier.

Le figuier pousse vigoureusement en Tunisie, mais il y est trop négligé et n'y fait l'objet d'aucune culture intensive.

Bien peu de gourbis arabes n'ont quelques-uns de ces arbres si précieux et si recommandables à tant de titres. En Kabylie il joue un rôle énorme dans l'alimentation, car on estime qu'une personne y consomme plus de 100 kilos de figues par an ; et pendant 2 mois et demi (du 15 août au 30 octobre la figue fraîche tient une place prépondérante dans la consommation). Étant desséchée, on la mange en guise de pain.

Les meilleures variétés sont celles dites : *la tunisienne*, *el-khédri*, *dergi*, *bayadi* qui donnent des figues blanches et *sultani*, *temsi*, *bou-hiracq* et *zédi* qui donnent des figues rouges.

On multiplie le figuier par rejetons, marcottes et boutures ; il commence à produire vers l'âge de quatre ans et est en plein rapport à douze ans.

Les fruits des bonnes variétés atteignent 50 à 60 francs les 100 kilos; les figues communes ne se vendent que 20 à 25 francs.

La Tunisie exporte annuellement 50 à 70 000 kilogrammes de figues ; mais ce chiffre devrait être bien supérieur.

On consomme les figues fraîches ou séchées au soleil. C'est un aliment très agréable et très nutritif qui offre à l'Arabe une grande ressource en temps de disette. On ne saurait trop recommander la culture du figuier en Tunisie ; mais il y aurait avantage à y greffer les belles variétés de Provence, d'Asie-Mineure et de Portugal.

3. — Les Oliviers.

Les plantations d'oliviers ne semblent pas avoir attiré l'Arabe, et cela pour la raison capitale qu'il n'a ordinairement pas de ressources et, *a fortiori*, aucune avance, et qu'il lui est impossible d'attendre le produit des oliviers qui ne commencent à rapporter qu'au bout de six ou sept années et ne sont en plein rapport qu'à l'âge de vingt ans ; tandis qu'avec l'élevage des moutons, il est assuré de l'existence quotidienne.

Il convient de remarquer aussi que l'élevage n'exige que fort peu d'activité, ce qui répond exactement au tempérament naturellement flegmatique de l'Arabe, tandis que les plantations d'oliviers nécessitent, comme nous le verrons plus loin, beaucoup de soins et de travail, pour bien réussir.

Ces considérations expliquent pourquoi le centre tunisien qui était autrefois, à l'époque romaine, une véritable et immense forêt d'oliviers, n'est plus aujourd'hui qu'une vaste steppe dénudée.

Les Arabes, lorsqu'ils envahirent ce pays se contentèrent de recueillir les fruits des arbres qu'ils ne soignèrent aucunement et sous lesquels ils mirent paître leurs troupeaux, ces ennemis acharnés des jeunes pousses.

Peu à peu, les oliviers, manquant de soins et d'irrigation, dépérirent et leurs débris furent brûlés par les Arabes qui ne les remplacèrent pas ; de sorte que, de proche en proche, disparurent tous les arbres de cette immense forêt qui fit la richesse de cette contrée.

Il n'en subsiste plus que quelques vestiges, sur certains ints qui sont là, aujourd'hui, pour attester l'existence de

l'ancien état de choses que l'imagination seule a de la peine à se figurer, en présence de l'aspect actuel, semi-désertique de ce même pays. Car peu à peu aussi le régime des eaux s'est modifié et bon nombre de sources abandonnées ont disparu. Une source non captée se perd, en effet, sans profit pour personne au milieu des broussailles ou du sable; vienne quelqu'un qui la capte, elle redevient aussitôt abondante et répand autour d'elle la fertilité et la vie.

On crut pendant longtemps, en échafaudant des suppositions erronées sur des remarques insuffisantes, que l'antique splendeur du centre de la Tunisie était uniquement due au système d'irrigations intensives que pratiquaient les Romains et dont de nombreux ouvrages en ruines (aqueducs, canaux, conduits, réservoirs, citernes, etc...) attestent l'importance.

Mais c'est certainement là une erreur et il suffit de lire attentivement le très remarquable rapport adressé en 1893 au Résident général par M. Paul Bourde, alors directeur des Renseignements et de l'Agriculture, pour s'en convaincre.

Il est évident, en effet, que ces divers ouvrages hydrauliques n'avaient qu'un but, l'alimentation des gens et de leurs animaux domestiques, et non l'irrigation des champs qu'ils auraient été, d'ailleurs, dans l'impuissance absolue de réaliser; cette irrigation, pour être effective, exigeant une masse d'eau que n'a jamais reçu cette région de la Tunisie, ce qui est démontré péremptoirement par le régime des pluies.

Par conséquent, ces aqueducs et ces divers canaux et conduits servaient soit à amener et à répartir l'eau dans d'immenses bassins (comme il en existe encore dans ce pays et notam-

ment sous la cour de la grande mosquée de Kairouan), d'où elle était ensuite distribuée entre les habitants ; soit à l'amener directement chez ceux-ci, lorsqu'ils possédaient des citernes.

D'un autre côté, les ruines actuelles sont, dans cette contrée, parsemées avec une profusion telle, que l'on ne peut douter un seul instant de l'existence de nombreuses cités et de multiples fermes ou villas ; on peut encore reconnaître aussi, à divers signes, beaucoup d'huileries. Ces constatations, rapprochées des attestations de l'histoire qui nous révèle la fertilité et la richesse proverbiales de l'ancienne *Byzacène*, et des auteurs arabes qui nous décrivent, entre autres, la route allant de Gafsa à Kairouan, tout ombragée de magnifiques plantations, ne permettent plus aucun doute sur la réalité des faits et sur l'ancienne prospérité de ce pays, par ses plantations d'oliviers.

D'ailleurs, il serait impossible actuellement au plus sceptique de nier l'évidence des résultats qui nous sont contemporains et que voici :

On a peu à peu, depuis un siècle, reconstitué la forêt d'oliviers autour de Sfax, et cette ville a plus que triplé depuis cinquante ans ! elle est aujourd'hui très florissante et tend à le devenir plus encore, au fur et à mesure que s'agrandit la surface des plantations.

C'est surtout depuis l'habile intervention de *M. Paul Bourde*, en 1893, en faveur de la reconstitution de l'ancienne forêt d'oliviers, que ces plantations ont pris une extension vraiment considérable.

De sorte, qu'aujourd'hui (en 1912) les nouveaux planteurs ne peuvent trouver des terres libres à moins de 60 kilomètres de Sfax.

Une olivette tunisienne est une forêt en marche, a dit M. Cochery, avec beaucoup d'à-propos.

Et vraiment on peut maintenant, sans trop d'optimisme, entrevoir le jour, pas très lointain sans doute, où de proche en proche, la reconstitution de l'ancienne forêt sera un fait accompli, sur cette immense étendue de pays qui part de Nabeul et Zaghouan, au Nord-Est, est limitée, au Nord, par la chaîne de montagnes qui traverse obliquement la Tunisie, allant de Zaghouan vers Tebessa, et a pour limite, au Sud, une ligne assez irrégulière allant de Gafsa à Gabès.

Ce sera l'œuvre de demain; et la Byzacène ressuscitée deviendra, pour le centre de la Régence, une source de richesse immense, que sans trop de témérité, on peut, dès maintenant imaginer, sur la foi des souvenirs du passé.

Comme on le voit, Sousse et Kairouan seront fort bien situées sur ce vaste territoire et l'on s'explique le rôle important qu'ont joué, jadis, dans cette même région, les grandes villes aujourd'hui disparues, mais dont les ruines attestent encore la splendeur passée : Thysdrus (El-Djem), Suffetula (Sbeitla), Thelepte (Fériana) et le fameux port d'Hadrumète, pour ne parler que des villes anciennes les plus remarquables.

Il est donc permis d'espérer que les plantations d'oliviers vont continuer à s'étendre rapidement, et notamment autour de Sousse; cette ville, par sa situation et son magnifique port devant être, comme elle le fut autrefois, un des aboutissants naturels du trafic considérable que va bientôt connaître, à nouveau, le pays environnant.

Déjà la forêt de Sfax fait l'admiration de tous ses visiteurs.

Nous devons dire comment les Sfaxiens sont parvenus aux résultats actuels qui font dire aux connaisseurs que nulle part ailleurs, il n'existe des olivettes mieux plantées, mieux tenues et plus fertiles, et qu'il est impossible à la science agricole européenne de rien corriger ni rien ajouter aux procédés employés.

Les Sfaxiens ne plantent que deux variétés principales d'oliviers : l'une donne des gros fruits pour la table, l'autre des fruits beaucoup plus petits pour faire l'huile. Mais la première variété ne figure que pour 2 p. 100 environ dans l'olivette.

Ils espacent les arbres de 24 mètres, et les plantent alignés, en carrés ; ce qui fait que 100 oliviers, ainsi disposés, couvrent une superficie de 5 hectares 76 ares.

Sur ce point, (et seulement sur ce point), il pourrait être fait une modification avantageuse, en employant la disposition *en quinconce*, au lieu de celle *en carré*, ce qui permettrait de planter 100 arbres, sur une surface de 4 hectares 98 ares, (d'où une économie de 78 ares de terrain).

La terre réputée la meilleure pour l'olivier est la terre sablonneuse, rougeâtre, reposant sur un sous-sol pierreux.

Les trous sont faits à l'avance, afin que les pluies les humectent abondamment ; on leur donne 0 m. 50 de côté et 0 m. 60 de profondeur, lorsque c'est un terrain ordinaire ; s'il est dur, on fouille jusqu'à 0 m. 75, en ayant soin de bien piocher le fond du trou, pour l'ameublir.

Les planteurs sfaxiens mettent un grand amour-propre à obtenir des alignements d'arbres irréprochables, et pour cela, se servent de fil de fer.

Les plantations s'effectuent avec des morceaux de bois de

20 à 25 centimètres de longueur et de 10 d'épaisseur, encore recouverts d'une partie de leur écorce d'où partent plus tard, les *rejets*; on les détache du tronc d'un vieil arbre; la partie du tronc qui est sous terre est réputée la meilleure, cependant il n'en est pas toujours tenu compte.

Ces éclats de bois sont vendus, à Sfax, 24 francs le cent. Ils peuvent, sans inconvénient, rester quinze jours au soleil, ce qui en facilite beaucoup le transport; pour un plus long délai, il suffit de les mettre au frais dans la terre.

Les plantations sont faites de décembre en mars; mais décembre et janvier sont préférables, afin de mieux profiter des pluies abondantes de cette époque.

Lorsque les pluies sont insuffisantes, on y supplée par des arrosages; mais il y a davantage d'insuccès.

Dès que le trou du plant est prêt à le recevoir, c'est-à-dire bien humecté, on dépose l'éclat au fond, sans fumure; on piétine la terre autour et on jette, par dessus, 0 m. 25 de terre.

Au printemps suivant, les rejets apparaissent.

Puis l'on fait un labour entre les rangées de plants, de façon à ce que les éboulis, sur le passage de la charrue, achèvent de remplir les trous; à mesure que ces trous se comblent, on ébourgeonne les parties de rejets qui s'enterrent.

On arrose les jeunes plantations trois fois pendant l'été, la première année et, généralement, trois fois encore la seconde année, à raison de deux jarres (environ 15 à 20 litres chacune) par olivier.

Lorsque l'hiver a été très pluvieux, on se dispense d'arroser.

La croissance des pousses est faible pendant les trois premières années, car l'effort de la sève se concentre sur les racines ; mais, au cours des années suivantes, les tiges grandissent rapidement.

On taille avec soin les jeunes arbres afin de les conduire à une belle forme bien équilibrée, bien arrondie, dans laquelle les maîtresses branches sont à égales distances entre elles. De cette façon, l'air circule librement entre leurs rameaux.

Des cultures intercalaires sont faites, entre les lignes d'oliviers, jusque vers la sixième année : on sème de l'orge et des fèves alternativement chaque année.

A partir de la sixième année, on cesse ces cultures et on réserve exclusivement le terrain aux oliviers, en ayant soin d'y pratiquer de nombreux labours; on en fait habituellement 4 ou 5; 2 avec la charrue, les autres avec la *maâcha*.

La maâcha est un instrument spécialement imaginé par les Sfaxiens pour les olivettes; il se compose d'une grande lame emmanchée horizontalement, en guise de soc, et qui coupe les herbes, à 2 centimètres en terre.

Aussi les olivettes de Sfax sont-elles des modèles de propreté : on n'y voit pas un brin d'herbe; ce qui peut paraître paradoxal mais est cependant exact, car la coupe de l'herbe est favorisée par un climat très sec qui en facilite la destruction.

Naturellement, les oliviers sont greffés; cette opération s'effectue au mois de mai : c'est l'espèce dite *chemlali* qui est choisie comme olive commune; et, sur les arbres de cette espèce, on greffe les variétés à gros fruits, *mellaki* ou *nab*.

L'olivier ne commence à rapporter passablement qu'à sa dixième année; à partir de cet âge on ne le taille plus que

tous les deux ans, et même fort peu si la récolte a été faible, afin de ménager la prochaine récolte ; si, au contraire, il y a une récolte abondante, on le taille hardiment afin de renouveler le bois et assurer une très bonne récolte deux ans plus tard.

C'est en avril-mai que fleurit l'olivier ; ses fruits se forment en juin, mais les olives ne commencent à mûrir qu'en octobre sur les jeunes arbres, et plus tard encore sur les vieux.

Mais disons, en passant, que cet arbre est un de ceux qui vivent le plus longtemps; si longtemps même, qu'on n'est pas exactement fixé sur sa longévité, puisque la légende le considère comme un *arbre éternel* produisant indéfiniment! Les Sfaxiens ont remarqué que plus l'arbre est âgé, plus la quantité d'huile donnée par les olives est grande proportionnellement à leur poids.

La durée de la cueillette est de quatre mois, jusqu'à la fin de janvier.

On ne pratique pas, dans la forêt de Sfax, le gaulage des olives, comme dans le Nord de la Régence, car on a reconnu que la gaule détruisait une partie des bourgeons de la récolte suivante.

Les olives commencent à faire leur apparition, parfois, dès la troisième ou la quatrième année. A l'âge de six ou sept ans, un olivier donne 2 ou 3 litres de fruits ; à dix ans, il peut atteindre un rendement de 30 litres, si la récolte est bonne ; à quinze ans, 60 litres ; à vingt ans, 90 litres.

L'olivier est, dès ce moment, considéré comme étant en plein rapport, bien que certains arbres (rares, il est vrai) produisent annuellement jusqu'à 200 litres d'olives.

L'olivier ne donne jamais deux bonnes récoltes successives

et même, à Sfax, on estime que *trois récoltes en représentent une bonne et demie*, car chaque bonne récolte est généralement suivie d'une médiocre, puis d'une mauvaise.

Mais il importe de remarquer que, dans une olivette, les arbres ne *saisonnent* pas tous en même temps; il en résulte que tous les ans, il y a une production moyenne.

Le rendement en huile est très variable aussi, suivant l'âge de l'arbre et la perfection du procédé et du matériel employés pour l'obtenir : les olives des jeunes arbres ne donnent guère que 10 p. 100 de leur poids d'huile ; le rendement s'élève, avec le temps, à 18 et 20 p. 100 dans les moulins arabes, encore très primitifs, tandis qu'on obtient 23 et jusqu'à 30 p. 100 dans des moulins européens.

Ce dernier chiffre n'est pas souvent atteint, car il exige des olives de qualité très supérieure; néanmoins le chiffre de 25 p. 100 est assez fréquent ; et la différence de rendement entre la mouture arabe et la mouture européenne reste très appréciable.

Les plantations d'olivett sont exclusivement faites par les indigènes; mais ils ne travaillent généralement pas pour leur seul compte, car leurs ressources trop restreintes ne le permettraient pas; et c'est ici que se montre, sous une forme très simple et très pratique, une bien intéressante association du capital et du travail, sous le nom de contrat de m'rharça, lequel contrat est passé devant un notaire arabe ou un contrôleur civil.

a — Contrat de m'rharça.

Ce genre de contrat, bien qu'indigène comme origine et mise en pratique, permet l'intervention des capitaux euro-

péens et leur offre un moyen certain, de réussir, sous la garantie des résultats déjà atteints, dans les mêmes conditions.

Voici en quoi il consiste :

Le *contrat de m'rharça* n'est, en somme, qu'un contrat de métayage, mais conçu d'une façon particulière, puisqu'il se termine par l'abandon d'une partie de la propriété.

Le propriétaire ayant acquis la terre, la livre à l'agriculteur arabe qui devient son *m'rharci*.

Celui-ci enclôt, tout d'abord, le champ par une *tabia*, sorte de levée de terre, avec plantation d'une haie de cactus; cette clôture, est d'ailleurs faite aux frais du propriétaire, à raison de 0 fr. 30 ou 0 fr. 40 le mètre courant.

La tabia n'est pas obligatoire, mais utile : elle délimite le champ et oppose un obstacle aux animaux.

Cette opération préparatoire étant faite, le m'rharci défriche le sol, c'est-à-dire le laboure profondément et le débarrasse des plantes de toutes sortes qui s'y trouvent.

Il prépare ensuite les trous des plants, qu'il espace, comme nous avons dit, de 24 mètres l'un de l'autre; il fournit les éclats d'oliviers à planter; il fournit également les animaux et tous les instruments nécessaires et prend à sa charge le travail des plantations et de leur entretien, sur les bases que nous avons indiquées plus haut.

Pour les cultures intercalaires, le propriétaire fournit d'ordinaire le tiers de la semence et a droit au tiers de la récolte, si le propriétaire ne fournit pas de semence il n'a droit à aucune part de la récolte.

Le partage entre le propriétaire et le m'rharci s'effectue vers la huitième année de la plantation, lorsque les oliviers

produisent 4 à 6 litres d'olives ; à cette époque des *amines* ou experts indigènes, sont officiellement désignés pour diviser la propriété en deux parties égales qui sont tirées au sort par les intéressés.

A partir de ce moment, chacun des deux anciens associés devient libre et peut disposer à son gré de la moitié qui lui est échue en partage. Le propriétaire peut donc s'adresser, soit à son ancien m'rharci, soit à tout autre indigène, pour faire entretenir sa plantation en lui abandonnant un tiers ou une moitié des récoltes ; à moins qu'il ne préfère s'occuper lui-même de son olivette, avec le concours d'ouvriers agricoles indigènes.

Les contrats de m'rharça sont, d'ordinaire, très fidèlement exécutés par les m'rharcis ; au cas de contestations ou de difficultés entre les contractants, ils sont justiciables du cadi qui a le droit de rompre le contrat, si besoin est.

b — Rapport d'une olivette.

Voici, suivant M. Paul Bourde, ancien directeur de l'Agriculture, et d'après les renseignements recueillis par lui à Sfax, ce que coûte et ce que rapporte une olivette.

Disons d'abord qu'un m'rharci seul peut cultiver 200 oliviers, soit une douzaine d'hectares, et s'il a une famille pour l'aider, il peut en cultiver jusqu'à 500, soit environ 31 hectares. Il faut un chameau pour 10 hectares.

1° Ce que coûte une olivette, en prenant pour base une plantation de 10 hectares :

Achat du terrain, à 10 fr. l'hectare.....	100 fr.
Intérêt de cette somme à 6 p. 100 pendant huit ans.....	48 »
Avance au m'rharci pour l'achat d'un chameau.....	200 »
Intérêt de cette somme à 6 p. 100 pendant huit ans....	96 »
Avance au m'rharci pour l'achat de ses instruments de travail et des éclats à planter.....	50 »
Intérêt de cette somme à 6 p. 100 pendant huit ans.....	24 »
TOTAL.....	518 fr.

La somme nécessaire, pour une plantation de 10 hectares, est donc de 518 francs. Mais au moment du partage de la propriété, le m'rharci remboursera les avances qui lui ont été faites, soit 250 francs, et il ne restera plus à la charge du propriétaire que :

518 fr. — 250 fr. = 268 francs comme dépense réelle.

Cette plantation de 10 hectares d'oliviers, disposés en carré, à 24 mètres de distance, contiendra 174 arbres.

Après le partage, le propriétaire et le m'rharci en auront chacun la moitié, soit 87 oliviers.

Le pied de chaque olivier revient donc à un peu plus de 3 francs.

Mais désormais, à partir de la huitième année, ces oliviers donneront un produit suffisant pour couvrir les frais de leur entretien annuel.

Ces frais vont naturellement en augmentant, avec l'importance de la récolte, c'est-à-dire, dans l'espèce, avec l'âge des arbres ; ils comprennent, lorsqu'ils sont en plein rapport, les dépenses suivantes :

	Fr.
2 labours à la charrue, soit 20 journées à 2 fr. 25 pour le laboureur et son chameau.	45 »
3 façons à la maâcha, soit 15 journées à 2 fr. 25 pour le laboureur et son chameau.....	33 75
La taille est payée par la vente du bois coupée.....	(mémoire)
Frais de cueillette.....	70 »
Frais de transport au moulin, à une distance de 20 kilomètres, et frais de pressage.....	50 »
TOTAL.....	198 75

Soit, par arbre, une dépense annuelle de 2 fr. 30, en chiffre rond. A partir de la quinzième année, s'ajoute à cette somme l'impôt *kanoun* qui est de 0 fr. 45 par pied. Ce qui fait en tout 2 fr. 75 de dépense annuelle par arbre.

Ce chiffre restera ensuite indéfiniment le même ; il est plutôt un maximum, car il est de notoriété publique à Sfax que la plupart des planteurs parviennent à réduire leurs frais à un chiffre inférieur.

2° Ce que produit une olivette.

En prenant pour base ce que nous avons dit au début de cet article, c'est-à-dire que la production normale d'un olivier est, dans la région sfaxienne, d'une bonne récolte et demie par période de trois années, soit une demi-récolte en moyenne, par année, un olivier donne donc par an :

A l'âge de 10 ans.....	15	litres d'olives
— 15 —	30	—
— 20 —	45	—

A dix ans, le revenu net est encore insignifiant ; mais à quinze ans, 30 litres d'olives donnent 6 lit. 90 d'huile qui, à 0 fr. 65 le litre, représentent un revenu brut de 4 fr. 45 et un revenu net de 4 fr. 45 — 2 fr. 30 (frais d'entretien) = 2 fr. 15. A vingt ans 45 litres d'olives donnent 10 lit. 35 d'huile vendus 6 fr. 75, soit net et impôt déduit *4 francs par arbre*.

Donc pour planter une olivette *il faut pouvoir attendre*, et ne pas compter sur un revenu du capital engagé *avant quinze ans*.

Voyons, d'autre part, le prix d'un olivier :

A l'âge de	10 ans	un pied d'olivier vaut de		15 à 18 fr.
—	15	—	—	35 à 40 »
—	20	—	—	45 à 50 »

Ensuite il conserve indéfiniment cette valeur.

De sorte qu'un Sfaxien qui possède 1 000 pieds d'oliviers est considéré comme riche.

Les moyennes données ci-dessus, peuvent être considérées comme exactes et non d'une approximation très élastique, comme pour la plupart des exploitations agricoles ; car ici, ce sont les plantations de Sfax qui ont servi de base et elles renferment des arbres d'une venue très régulière ; le rapport des oliviers, en le considérant par périodes triennales, est aussi assez régulier.

3° Valeur d'une olivette.

Appliquons maintenant les résultats ci-dessus à une plantation en ne considérant qu'un hectare contenant 17 oliviers (exactement 17 ol. 1/3).

Pour conserver un hectare il faudra en faire planter 2 au m'rharci, et cet hectare exigera la mise de fonds suivante :

$\frac{518 \times 2}{10}$ = ...	103 60
Quand le m'rharci aura remboursé ses avances, la dépense réelle ressortira à.....	53 60
A vingt ans, l'hectare en plein rapport, produira net (4 fr. × 17 = 68 fr.).....	68 »
Et il vaudra, valeur marchande (50 fr. × 17 = 850), environ.....	850 »

Ce sera donc, on le voit, une opération très avantageuse qu'aura faite le propriétaire, avec cette plantation.

D'ailleurs ce chiffre peut, sans rien changer à ce que nous avons dit, devenir plus important, en pratiquant la *plantation en quinconce* et non en carré, ce qui donnera 20 arbres par hectare, au lieu de 17.

De la sorte le revenu de l'hectare sera porté à 80 francs et *la valeur de l'hectare à 1000 francs*.

Si nous supposons la possession d'une olivette de 100 hectares, il aura fallu en planter 200 et engager une mise de fonds de 10.360 fr., ce qui représente une dépense réelle de.....	5.360 fr.
A 20 ans, on aura un revenu de.....	6.800 »
Cette propriété aura une valeur de.....	85.000 »
Pour conserver 1000 hectares, il faudra en planter 2000, avec une mise de fonds de 103600 fr. et une dépense réelle de.....	53.600 »
A 20 ans on aura un revenu de.....	68.000 »
Enfin cette olivette vaudra.....	850.000 »

Il en résulte *qu'en vingt ans, le capital est quindécuplé* et que même, dans ces conditions, il rapporte encore net 8 p. 100, c'est-à-dire un peu plus que la somme totale primitivement engagée, bref, on réalise ainsi ce qui peut s'appeler

une opération très avantageuse et n'offrant, à vrai dire, aucun aléa.

Pour être précis, cependant, il convient d'ajouter que pour les plantations importantes, on devra tenir compte :

1° Des frais de construction des puits indispensables pour l'irrigation ;

2° L'entretien d'un chef de culture ou gérant, chargé de surveiller l'entreprise.

Malgré ces dépenses supplémentaires, les bénéfices d'une olivette seront très largement rémunérateurs.

La meilleure preuve qu'il soit possible d'en donner est certainement l'empressement mis par tous les habitants Sfax et de la région à s'occuper des plantations d'oliviers.

La prospérité de cette ville et l'accroissement considérable de sa population, qui a quadruplé en cinquante ans, sont aussi une attestation irréfutable que la culture de l'olivier fera la fortune de la Tunisie centrale (1).

4. — Le Grenadier.

Parmi les arbres fruitiers, le *grenadier* (qui est plutôt un arbuste) tient une place assez honorable dans la culture indigène et particulièrement dans les magnifiques jardins de Nabeul, de Hammamet, de l'Ariana et de La Sokra.

Les variétés les plus cultivées par les Tunisiens sont : la *chefti*, à écorce jaune; la *tunisienne*, à peau rouge; la

(1) A fin décembre 1910, on comptait déjà 11 526 219 pieds d'oliviers en Tunisie.

djerbi à écorce rouge et jaune ; enfin la *djebelli*, dont les fruits, très gros, sont rouge foncé.

Le prix des grenades varie de 4 à 5 francs le 100 et on évalue à près de 200 francs par hectare le rapport d'une plantation de grenadiers.

L'exportation de ce fruit est encore insignifiante.

5. — L'Abricotier.

C'est presque uniquement dans la presqu'île du Cap Bon, voisine de Tunis, que les indigènes s'adonnent à la culture de cet arbre.

Ses fruits sont généralement vendus frais, sur le marché de cette ville, au prix moyen de 5 francs le cent ; ou au poids à raison de 0 fr. 25 environ, le kilogramme.

La variété *chechi* semble être celle que préfèrent les indigènes.

III. — CULTURE FOURRAGÈRE

La culture fourragère est tout à fait primitive ; elle se borne en effet :

1° A utiliser l'herbe croissant spontanément partout aussitôt les premières pluies d'automne ;

2° A faire manger en vert de l'orge et de l'avoine qu'on coupe au printemps et aussi du maïs et du sorgho, dans les terres fraîches.

L'apathie de l'Arabe lui fait négliger les importants approvisionnements de fourrages qui font la force de nos éleveurs européens.

Distribution de l'eau.

Dans les régions où l'eau est en faible quantité (et elles sont nombreuses dans ce pays) les indigènes se partagent l'eau, d'une façon rationnelle, afin que quelques-uns n'en jouissent pas exclusivement au détriment des autres.

Voici comment procèdent ceux du district de Fériana qui jouissent d'une source d'eau relativement abondante : chacun des indigènes, dont les champs se trouvent sur le passage du ruisseau, a droit pendant un temps déterminé à l'eau, qu'il détourne alors; ce temps écoulé, c'est au voisin situé en aval à jouir de l'eau, à l'aide d'un barrage approprié, et ainsi de suite. Un garde spécial veille constamment à la bonne observation du règlement.

Quant aux troupeaux, il est établi pour eux des abreuvoirs auprès de tous les points d'eau afin qu'à certaines heures ils puissent s'y désaltérer.

IV. — L'ÉLEVAGE.

L'élevage donne lieu, en Tunisie, à des spéculations importantes, et c'est d'ailleurs la principale, sinon la seule ressource de la plupart des Arabes.

Ils élèvent toutes sortes d'animaux : chevaux, mulets, ânes, bœufs, chameaux, moutons et chèvres.

C'est dans les steppes du Centre et de l'Ouest du pays, qu'on trouve les troupeaux les plus nombreux et particulièrement chez les Ouled Ouezzez et les Majeurs, comme on peut en juger d'après les chiffres suivants :

	CHEVAUX	MULETS	ANES	BOEUFS	CHAMEAUX	MOUTONS	CHÈVRES
Steppe des Ouled Ouezzez.....	250	125	2.600	1.100	1.700	40.000	17.000
Steppe des Majeurs..	250	80	1.500	1.000	1.200	18.000	5.750
	500	205	4.100	2.100	2.900	58.000	22.750

Or, cette région a d'importants peuplements d'alfa, d'où on peut déduire que les pays d'alfa sont propices à l'élevage en général, et à l'élevage du mouton en particulier, car le chiffre de ceux-ci est de beaucoup supérieur à celui de tous les autres animaux.

Remarquons, en passant, qu'au contraire, le mouton semble un ennemi irréconciliable de l'olivier dont il dévore les jeunes pousses; aussi voit-on dans une contrée, triompher soit les oliviers, soit les moutons; mais jamais les deux ensemble.

A l'époque de la domination romaine ce furent les oliviers qui dominèrent dans le Centre tunisien; avec les Arabes, ce furent les moutons; il y a tout lieu d'espérer, comme nous l'avons dit, qu'avec la domination française cette partie de la Tunisie redeviendra franchement oléicole.

L'élevage indigène donne lieu à un trafic assez considérable, à l'intérieur de la Tunisie, surtout dans les régions où campent les nomades, car c'est à peu près la seule source de profits qu'ils possèdent.

L'introduction des animaux sur les marchés donne droit à

la perception d'un droit de stationnement suivant le tarif ci-dessous :

DROITS DE STATIONNEMENT SUR LES MARCHÉS :

	Prix
Bœufs, vaches, taureaux, génisses	» 25
Veaux	» 20
Moutons	» 07
Chèvres	» 07
Agneaux et chevreaux	» 07
Porcs	» 20
Chameaux	» 50
Chevaux	» 40
Mulets	» 40
Anes	» 10

D'autre part, un *droit de consommation* frappe la viande abattue :

1° Viande fraîche	*les 100 kil.*	6 fr.
2° Charcuterie fabriquée, viandes salées ou fumées	—	7 »

V. — INDUSTRIE ET COMMERCE INDIGÈNES

Les indigènes tunisiens exercent de nombreux genres d'industries ; mais en cela, comme en agriculture, ils se montrent généralement réfractaires aux lois du progrès : au perfectionnement de l'outillage industriel, aux nouveaux procédés de fabrication ou de traitement des matières premières. Quant au commerce indigène, il est très sommaire et se borne à un trafic de peu d'importance.

Nous allons passer sommairement en revue les différentes industries indigènes.

1. — Les Minoteries.

Les *minoteries* sont naturellement nombreuses ; mais d'une installation tout à fait primitive, consistant en de lourdes meules en pierre, roulant dans des bacs circulaires en pierre également ; ces meules sont mises en mouvement par des ânes, de vieux chevaux ou des chameaux à qui on bande les yeux, à moins qu'ils ne soient aveugles, afin que ces infortunés animaux puissent tourner, sans s'étourdir, autour du pivot de la meule, sans cesse ni répit.

La mouture du grain laisse beaucoup à désirer, comme on doit le penser.

2. — Les Tanneries.

Les *tanneries* constituent une industrie encore importante, mais qui a été autrefois très florissante, car les cuirs teints de Kairouan étaient réputés dans tout l'Orient.

Les matières tannantes sont abondantes dans la région du

Nord de la Régence, en raison des immenses forêts de chênes où se trouvent en grand nombre des pins d'alep, des grenadiers et des sumacs ; d'un autre côté, les peaux sont abondantes aussi ; ce qui explique le développement qu'a pris cette industrie.

Néanmoins, les procédés employés par les tanneurs arabes sont rudimentaires et coûteux : ils n'emploient pas de fosses, les peaux sont traitées par la chaux dans de grandes jarres d'une contenance d'un hectolitre, au moins; puis la chaux étant enlevée, on lave la peau avec de l'eau salée. Alors commence l'opération du tannage proprement dit, dans les mêmes jarres, avec une décoction d'écorce tannante.

On conçoit, qu'avec des procédés aussi primitifs, les tanneries tunisiennes ne puissent rivalier avec la même industrie européenne.

Dans de nombreuses tribus, des tanneries sont installées (ce qui n'est guère compliqué, comme nous venons de voir); mais elle se bornent à préparer le cuir servant aux seuls membres de ces tribus.

Quoi qu'il en soit, les produits des tanneries tunisiennes ne sont consommés que par les indigènes ou par les Arabes d'Algérie, de la Tripolitaine, de l'Égypte ou de l'Orient.

Sfax, Tunis et l'île de Djerba sont, avec Kairouan, les villes où cette industrie est le plus développée.

L'État en avait le monopole jusqu'en 1888, sauf à Kairouan.

En outre du travail de tannerie auquel donnent lieu les peaux d'animaux, elle font également l'objet d'un trafic extérieur assez important, bien que frappées de droits intérieurs et d'un droit d'exportation.

En effet, la Tunisie exporte annuellement :

4000 quintaux métriques de grandes peaux (bœufs, chevaux, chameaux, ânes et mulets) ;

2 à 3000 quintaux de peaux de moutons, brebis et agneaux ;

2 à 2 500 quintaux de peaux de chèvres et de chevreaux.

C'est surtout avec l'Italie qu'a lieu cette exportation, car ce pays en importe 65 p. 100 environ.

3. — La Cordonnerie.

La *cordonnerie* constitue dans les villes principales de la Régence, une industrie très prospère ; mais dont les produits sont presque exclusivement destinés aux besoins locaux.

C'est Kairouan qui arrive en tête de cette industrie, comme réputation, mais non comme importance, malgré ses cinquante-six fabricants, occupant environ 300 ouvriers et une production annuelle de plus de 100000 francs.

Les babouches jaunes et rouges et les articles de maroquinerie y sont principalement fabriqués.

Tunis, Sfax et Nabeul ont aussi de nombreuses cordonneries.

A Tunis, cette industrie est presque entièrement entre les mains des Israélites : plusieurs milliers d'ouvriers y sont employés et occupent un *souk* spécial et de nombreux immeubles environnants.

4. — La Sellerie.

La *sellerie*, considérée par les Arabes comme une *industrie honorable*, jouit encore d'une certaine prospérité, quoique bien déchue de son ancienne splendeur, car le temps n'est plus où, de toutes parts, les riches Tunisiens ornaient leurs

montures de riches caparaçons et de selles brodées d'or et d'argent, rivalisant de luxe en ce genre.

Certes, les vieilles coutumes sont encore fidèlement observées par ce peuple, sur ce point, comme sur tous les autres ; cependant, le goût des multiples chamarures, s'il est encore vivace, par atavisme, tend à décroître, ne trouvant plus sans doute autant d'occasions de s'affirmer qu'autrefois, à l'époque où l'élément européen était quantité négligeable en Tunisie et où les mœurs orientales pouvaient s'y donner libre carrière.

Quoi qu'il en soit, l'industrie de la sellerie occupe à Tunis un souk entier ; beaucoup de selliers aussi à Kairouan et à Sfax.

5. — L'Huilerie.

L'huilerie indigène avait naguère une assez grande prospérité et elle en eut beaucoup plus encore à l'époque romaine où la presque totalité de l'huile consommée par Rome, provenait de Tunisie. Cependant, il est certain que, même à cette époque, la main-d'œuvre romaine a dû intervenir fortement.

Mais l'industrie européenne moderne a ruiné complètement cette industrie indigène dont les procédés, trop primitifs et donnant des produits insuffisamment purs, ne lui permettaient pas de soutenir la concurrence.

6. — La Bijouterie et l'Orfèvrerie.

La *bijouterie et l'orfèvrerie* font l'objet d'une fabrication et d'une vente relativement florissantes, quoique limitées à à la Tunisie et à une minime exportation en Tripolitaine et en Algérie.

C'est à Tunis surtout que prospère cette industrie, qui est

entièrement entre les mains des Israélites ; elle occupe également dans cette ville un *souk* spécial.

A Sfax, à Sousse et dans l'île de Djerba on fabrique aussi de la bijouterie et de l'orfèvrerie.

Ajoutons que les objets et bijoux tunisiens n'ont rien de particulièrement remarquable et affectent des formes anciennes et de style oriental dont l'esthétique et le fini laissent passablement à désirer. En tout cas, ces articles ne peuvent en rien rivaliser avec ceux de l'industrie européenne et surtout avec les bijoux de notre fabrication parisienne dont l'élégance de formes est appréciée du monde entier.

7. — L'Industrie des parfums.

L'*industrie des parfums* donne lieu, en Tunisie, à une production et à un commerce assez considérables des fleurs, particulièrement odorantes sous ce climat chaud.

Celles qui font surtout l'objet d'une culture intensive pour leurs parfums sont : le géranium rosat, la verveine, les roses, le jasmin, auxquelles il convient d'ajouter un arbre : l'oranger.

De toutes ces fleurs, on obtient des essences, par la distillation.

Le géranium rosat est distillé en branche, c'est-à-dire avec sa tige et ses feuilles.

Les distillateurs se servent d'alambics et obtiennent des essences assez pures dont la valeur atteint, dans certains cas, 2 000 francs le kilogramme ; mais pour atteindre ce prix, l'essence doit provenir d'alambics de fabrication européenne et subir diverses manipulations, car ceux de fabrication tunisienne sont trop primitifs et ne donnent que des essences inférieures.

En dehors des professionnels de la distillation, il y a de

nombreuses familles où les femmes distillent elles-mêmes.

La ville de Sfax, avec ses jardins luxuriants, est renommée pour la variété et la qualité de ses fleurs; la culture florale est très développée aussi dans la région de Nabeul. Ce sont les centres de l'industrie des parfums dont l'entrepôt commercial est à Tunis, au fameux souk des parfums, que ne manquent pas de visiter tous les étrangers de passage dans la capitale de la Régence.

En outre des essences, la Tunisie fabrique des eaux parfumées, surtout pour la consommation locale.

Les parfums tunisiens sont généralement très appréciés.

8. — La Savonnerie.

La *savonnerie* fait aussi l'objet, à Tunis, Kairouan, Sfax et dans le Sahel, d'une fabrication assez active bien que peu perfectionnée; mais elle vise seulement à satisfaire les besoins locaux.

Un certain nombre d'autres industries indigènes existent encore en Tunisie; parmi elles, nous citerons :

9. — La Chaudronnerie.

La *chaudronnerie* occupe passablement d'ouvriers.

10. — La Briqueterie.

La *briqueterie* a des ateliers fort nombreux, mais ne produisant que des briques inférieures, en raison, surtout, du peu de soin apporté à leur fabrication et à la préparation de la pâte d'argile, non broyée et impure, n'étant pas homogène. D'autre part, la dessiccation généralement trop rapide de ces briques, après leur préparation, produit des crevasses.

Mais bon nombre d'Arabes emploient les briques, sans

cuisson au four, et simplement cuites à la chaleur solaire, d'ailleurs très intense, pendant 5 ou 6 mois de l'année.

Les briques sont frappées d'un droit assez élevé, de 8 p. 100 *ad valorem*, qui pèse lourdement sur cette industrie.

AUTRES INDUSTRIES

Les *fours à chaux et à plâtre* sont assez nombreux, ces deux matériaux étant de grande utilité.

La chaux blanche est, en particulier, très employée par les indigènes qui ne manquent pas, au moins une fois l'an, de badigeonner au lait de chaux les murs de leurs maisons ou de leurs gourbis, si humbles soient-ils.

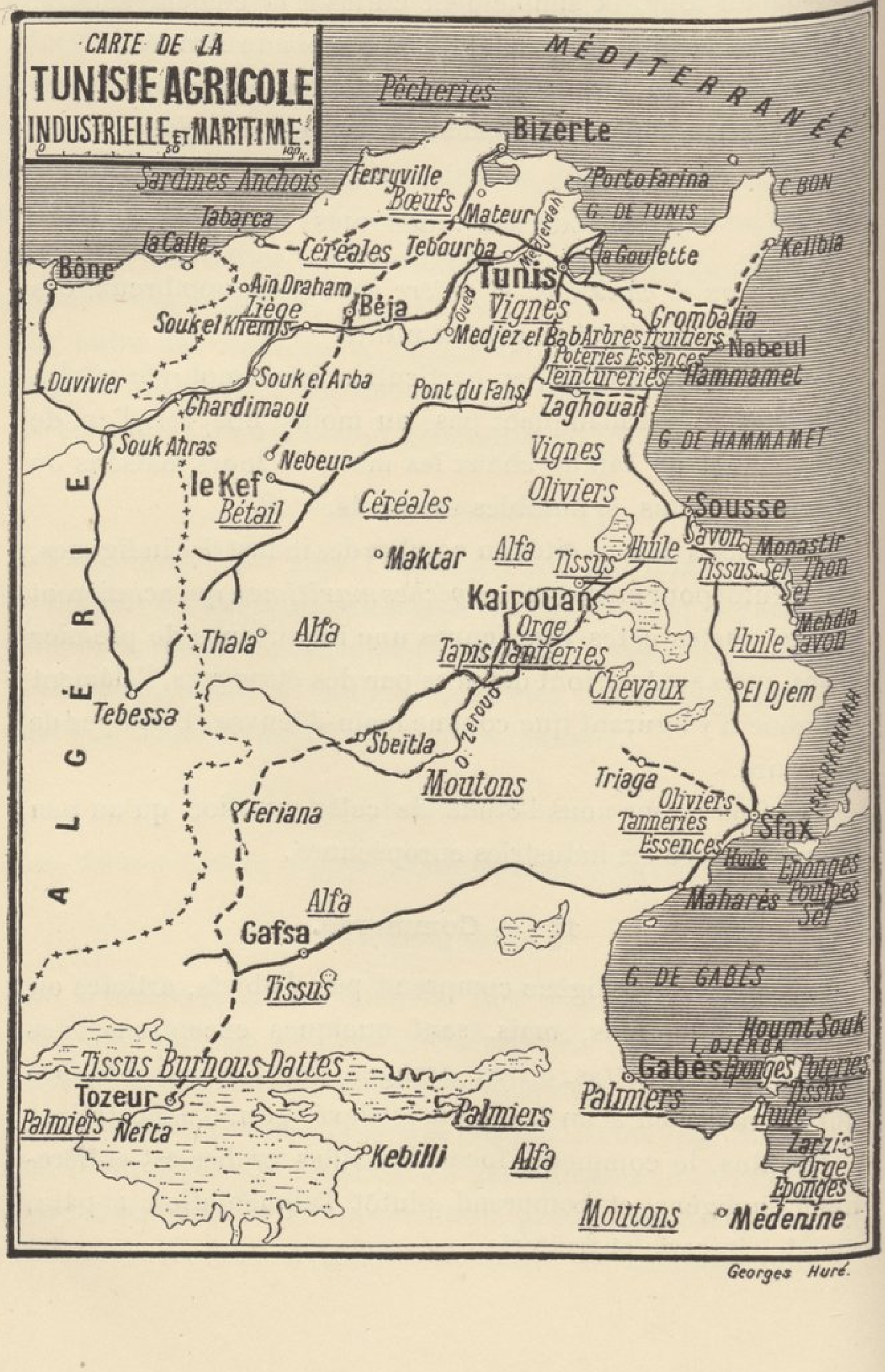
Enfin nous devons citer au nombre des industries indigènes, mais plutôt pour mémoire, les *pêches maritimes*, qui acquièrent sur les vastes côtes tunisiennes une importance de premier ordre, mais sont surtout dirigées par des étrangers, l'élément indigène n'y figurant que comme main-d'œuvre et équipes de pêcheurs.

Aussi ne ferons-nous l'étude de cette question qu'un peu plus loin, avec les industries européennes.

11. — Commerce.

Le *commerce* indigène comprend peu d'objets, articles ou produits industriels, mais, sauf quelques exceptions, des fruits : figues, dattes, olives, oranges, mandarines, caroubes qui donnent lieu à un trafic assez élevé, pour l'exportation.

De plus, le commerce local des villes arabes est entièrement indigène et comprend plutôt l'alimentation : pain, viande, épicerie et fruiterie.


CARTE DE LA
TUNISIE AGRICOLE
INDUSTRIELLE ET MARITIME.
0 50 100 K.
MÉDITERRANÉE
Pêcheries
Bizerte
Sardines Anchois
Ferryville
Bœufs
Porto Farina
C. BON
G. DE TUNIS
Tabarca
Mateur
la Calle
Céréales
Tebourba
la Goulette
Kelibia
Bône
Tunis
Ain Draham
Liège
Béja
Vignes
Souk el Khemis
Medjez el Bab
Arbres fruitiers
Grombalia
Nabeul
Poteries Essences
Teintureries
Hammamet
Duvivier
Souk el Arba
Pont du Fahs
Zaghouan
Ghardimaou
Souk Ahras
Nebeur
G. DE HAMMAMET
Vignes
Oliviers
le Kef
Bétail
Céréales
Sousse
Savon
Monastir
Maktar
Alfa
Huile
Tissus
Tissus
Sel
Thon
Kairouan
Mehdia
Orge
Thala
Alfa
Huile
Savon
Tapis
Tanneries
Chevaux
El Djem
Tebessa
Sbeïtla
Oued Zeroud
Moutons
Triaga
Oliviers
Feriana
Tanneries
Essences
Sfax
Huile
Eponges
Mahares
Poulpes
Sel
Alfa
Gafsa
G. DE GABÈS
Tissus
Houmt Souk
I. DJERBA
Tissus Burnous Dattes
Gabès
Eponges
Poteries
Tozeur
Palmiers
Palmiers
Tissus
Huile
Palmiers
Nefta
Kebilli
Alfa
Larzis
Orge
Eponges
Moutons
Médenine
Georges Huré.

CHAPITRE VI

Agriculture, Industrie et Commerce européens.

I. — AGRICULTURE ET ÉLEVAGE

1. — Agriculture.

Sous cette rubrique « générique » nous parlerons sommairement de toutes les cultures auxquelles se prête le sol tunisien, notamment de la vigne, de la culture maraîchère, de la culture fruitière et de la culture des plantes industrielles.

On peut dire, d'une façon générale, au point de vue géologique et surtout agricole, que la Tunisie semble être une prolongation de notre France méridionale, car de part et d'autre de la Méditerranée on trouve à quelques exceptions près, les mêmes végétaux : la vigne, l'olivier, le figuier, le mûrier, le caroubier, l'oranger, le citronnier et même, sur de nombreux points, le palmier.

Au point de vue climatérique, nous avons déjà dit l'analogie frappante existant entre la Tunisie du Nord et la Provence ;

quant au Centre et au Sud de la Régence ils sont incontestablement plus chauds et plus secs.

Mais il semble bien que le véritable climat Africain ne commence qu'avec la région des chotts et des oasis qui jouit d'un climat franchement saharien.

Cependant, la Tunisie, en raison de sa situation maritime et du voisinage du Sahara, a des périodes de sécheresse se prolongeant parfois pendant plusieurs années consécutives, ce qui ne se produit pas dans le midi de la France.

La sécheresse est d'ailleurs plus grande en Tunisie (Centre et Sud) qu'en Algérie sous la même latitude.

Il résulte de cette situation climatérique que les zones de cultures sont assez bien déterminées en Tunisie, et qu'en réalité, il en est surtout deux, pour les Européens :

1° La *zone septentrionale*, dont le sol, suffisamment imprégné d'humidité, convient aux cultures des céréales de tous genres : froment, orge, avoine, maïs, etc..., à la vigne, à la culture maraîchère, à la culture des plantes à parfum et ornementales.

2° La *zone méridionale*, dont le sol est trop sec pour les céréales, mais dont le sous-sol, généralement humide, est propice aux cultures fruitières et où réussissent à merveille les oliviers, la plupart des arbres à fruits et les palmiers-dattiers qui font la richesse des oasis.

Néammoins, nous devons ajouter qne les arbres fruitiers et notamment l'olivier réussissent très bien aussi dans la zone septentrionale ; cependant, on a remarqué que bon nombre d'entre eux donnaient des fruits plus savoureux dans la deuxième zone où se trouvent les superbes jardins de Sfax, pour servir d'indication sur ce point.

Nous avons vu, d'ailleurs, au chapitre précédent, dans quel état de prospérité étaient les olivettes de cette région ; c'est dire combien son climat et son sol sont propices aux oliviers.

2. — Cultures de la région septentrionale.

Un agriculteur allant s'installer dans cette région, devra, pour avoir toutes les chances de réussite, se livrer, non à la monoculture, mais au plus grand nombre possible de cultures, en faisant une place plus importante à certaines d'entre elles.

La culture des *céréales* sera conduite simultanément avec celle des *fourrages*, pour l'engraissement du bétail et l'*élevage*.

Voici, le rendement en quintaux, par hectare, pour les céréales de 1905 à 1910.

	1905	1906	1907	1908	1909	1910
	—	—	—	—	—	—
Blé.....	5,5	4,8	6	4,8	6,2	4,5
Orge....	3,9	6	6,5	5.5	6,2	3,5
Avoine..	6	11	15	6,6	13,2	9,6

L'*élevage* est nécessaire, tant pour les profits qu'il peut donner que pour le fumier qu'il procure pour l'engrais du sol.

La *vigne*, peut d'ailleurs, dans cette région, être, à elle seule, une source de rémunération importante, puisque, dès la sixième ou la septième année, où elle sera en plein rapport, elle rapportera environ 12 p. 100 de revenu, comme nou allons le voir.

C'est donc, par la pratique simultanée de la culture et de l'élevage et la création d'un vignoble, qu'un immigrant aura les plus grandes chances de succès.

3. — Choix des cultures.

Le colon qui arrive en Tunisie, avec l'idée de pratiquer spécialement l'une des cultures qui viennent d'être énumérées, doit bien se pénétrer, sous peine d'échec, des principes suivants, que la pratique ou des circonstances particulières pourront modifier, mais qui ne devront jamais être oubliés :

L'exploitation rurale formera un tout dont chaque facteur aura son action distincte, mais concourant vers un but commun : le bénéfice à tirer de l'ensemble de l'opération. Certes, tous les efforts doivent tendre à faire solder chaque compte par des bénéfices ; mais il ne faut pas perdre de vue que l'exploitation forme un bloc dont toutes les parties sont indissolublement liées.

De cette vérité, un colon ne peut trop se pénétrer.

La culture des céréales, l'élève du bétail et la production des fourrages, puis les cultures industrielles sont liées entre elles et doivent être conduites ensemble, sous peine de perdre une partie des avantages qu'elles peuvent donner.

Le point principal vers lequel chacun doit naturellement tendre, c'est la culture industrielle qui, dans la plupart des cas, est représentée par la vigne. Cette culture, exigeant des fumiers, oblige le cultivateur à élever du bétail dans une proportion déterminée et, par suite encore, à se livrer à la production des céréales, afin d'utiliser ses attelages, de produire la paille nécessaire à la formation de la litière, de donner des chaumes et parcours, etc. ; mais le bétail ne vit pas que de paille et de grain, il lui faut encore du fourrage dont la production s'impose toutes les fois qu'on n'a pas à sa disposition des pâturages naturels, assez riches pour

fournir l'aliment vert pendant tout le cours de l'année.

Qu'arrivera-t-il si l'on ne s'adonne qu'à une de ces branches de production dont l'ensemble constitue l'exploitation normale de ces régions? Veut-on planter tout son terrain en vignes? Où trouvera-t-on alors le fumier indispensable au maintien du précieux arbuste dans un état de prospérité suffisante pour prolonger longtemps d'abondantes récoltes et lui permettre de résister, par sa vigueur, aux atteintes des maladies contre lesquelles les traitements seuls sont impuissants, si l'état robuste de la plante ne lui permet de se défendre? En France, le vigneron trouve à acquérir les fumiers des grandes villes, ou à suppléer à leur insuffisance par l'emploi de produits divers. Ici, le cultivateur est obligé de ne compter que sur les moyens que lui fournit sa propre exploitation. Il devra donc nécessairement ne faire entrer la vigne que dans une proportion déterminée de l'ensemble de son exploitation.

On n'imaginerait pas davantage une exploitation qui reposerait exclusivement sur la production du bétail et qui ne tirerait aucun parti d'un des revenus de cette production : le fumier.

La culture des céréales elle-même ne peut rester séparée de l'ensemble des autres productions de l'exploitation ; car le meilleur parti que l'on puisse tirer des pailles, c'est de les livrer au bétail, qui en consomme une partie et transforme le reste en fumier.

4. — Jardins d'essais des cultures.

Le Gouvernement du Protectorat, comprenant toute l'importance qu'il convient d'accorder, dans un pays aussi neuf qu'est la Tunisie, aux expériences de toutes sortes, aux obser-

vations rigoureusement suivies qui permettront de fournir aux colons des indications précises sur les détails des opérations culturales et l'ensemble de la conduite de l'exploitation rurale, a créé, près Tunis, un *Jardin d'Essais* et une Ferme d'Expériences.

En même temps que la propagation des plantes et arbustes distribués aux colons était activement poussée, une série de cultures expérimentales ont été faites en vue de déterminer les meilleurs méthodes de cultures horticoles. Tous les ans, au mois de juillet, une liste des plantes mises en distribution par le Jardin d'Essais est gratuitement envoyée aux demandeurs: elle porte indication des prix qui sont toujours des plus minimes. Le Jardin d'Essais fait également des expéditions de greffons, par colis postaux de 3 kilos.

Des graines de sulla, de betteraves et autres ont été, à diverses reprises, distribuées gratuitement aux colons.

Afin d'étendre le champ de ses recherches, la Direction de l'Agriculture a procédé à l'installation d'une station agronomique, où son étudiées les diverses variétés de céréales et les plantes fourragères, tant au point de vue du rendement qu'elles peuvent fournir qu'à celui de l'influence que peuvent exercer sur cette production les engrais et les diverses méthodes culturales. Cette station agronomique, avec ses champs d'expériences et de démonstrations, sert de trait d'union entre la théorie et la pratique.

5. — Pour les colons peu fortunés.

Ils devront agir avec prudence et circonspection, car la culture peut être effectuée par un colon, en Tunisie, suivant divers systèmes ou combinaisons agricoles, d'après les res-

sources financières et en personnel dont il dispose.

M. Wolfrom en préconise quatre dans son remarquable petit ouvrage; nous nous permettons de les résumer ici, tant elles nous paraissent avoir un intérêt pratique, aussi bien pour le propriétaire que pour le colon; elles ont d'ailleurs été expérimentées.

a) Première combinaison.

Un propriétaire possédant une propriété de 50 hectares en exploitation, c'est-à-dire défrichée, avec bâtiments d'exploitation et puits, la donne en métayage.

Le métayer fournit le cheptel, la semence de la première année et fait défoncer 15 hectares pour y planter la vigne.

Revenu possible: 4 p. 100 pendant quatre ans; plus de 7 p. 100 à partir de la cinquième année; enfin plus de 12 p. 100 lorsque la vigne sera en plein rapport.

(Comme exemple: M. Saurin, propriétaire à Saint-Cyprien.)

b) Deuxième combinaison.

Le propriétaire tunisien a affaire à un agriculteur possédant 5 à 6 000 francs.

Il lui fournit un domaine de 50 hectares dont 14 hectares défoncés; il lui loue le tout à raison de 5 p. 100 du capital engagé, soit environ 1000 francs par an.

Le fermier achète le matériel agricole nécessaire à son exploitation, les semences, le cheptel et les fourrages pour ses animaux. Il a entièrement à sa charge, naturellement, sa nourriture personnelle et celle de sa famille ou de ses gens.

Dès la cinquième année, le propriétaire donne, en toute propriété, à son fermier, 4 hectares de vigne (sur les 14 hec-

tares plantés); ce petit vignoble représente une valeur de 9000 francs environ.

Pendant ces cinq années, ce petit cultivateur a vécu dans le domaine et a même pu faire quelques économies, qui, dans certains cas, se sont élévées jusqu'à 3 et 4 000 francs!

A partir de la cinquième année, cet agriculteur continue à travailler, soit comme fermier, soit comme métayer; mais il a, comme profit personnel supplémentaire, le produit de sa vigne, environ 2 000 francs.

Quant au propriétaire, son revenu s'est augmenté du produit des 10 hectares de vigne, soit 4 à 5000 francs environ par an, ce qui est fort joli, comme on voit, et représente un taux élevé.

c) Troisième combinaison.

Un propriétaire a affaire à un petit cultivateur sans avances.

Le propriétaire fournit tout le nécessaire: (bâtiments d'exploitation, matériel agricole, cheptel et fourrages); mais il ne louera que 30 hectares pour la somme de 850 francs par an, à charge par le fermier de complanter en vigne 8 hectares.

Au bout de cinq ans, le fermier devient propriétaire de 2 hectares de vigne, pouvant rapporter désormais de 800 à 1000 francs; il a vécu cinq années dans cette propriété et a pu mettre 2000 à 3000 francs de côté.

Comme dans la précédente combinaison, le cultivateur continue, à partir de la cinquième année, comme fermier ou métayer, tout en jouissant du revenu de sa vigne.

Le revenu du propiétaire peut passer de 5 à 20 p. 100.

d) Quatrième combinaison.

Un petit cultivateur, possédant 3000 francs, les remet à un propiétaire.

Celui-ci fournit au cultivateur une maison avec écurie, un cheptel, un matériel agricole et 10 hectares de terres, dont 5 hectares défoncés.

Il lui donne pendant 40 mois, 50 francs par mois, soit les deux tiers de son apport ($50 \times 40 = 2000$).

Le cultivateur plante 5 hectares de vigne et vit sur le produit des 5 autres hectares.

A l'expiration de la cinquième année il devient *propriétaire enzeliste* (1) de toute la propriété moyennant un enzel de 442 francs par an. Le propriétaire se contente, dans cette combinaison, de 6 à 7 p. 100 du capital engagé.

Mais le propriétaire peut, s'il a des ressources suffisantes, établir une sorte de damier sur une vaste surface, vendre à enzel comme nous venons de dire, les carrés, de deux en deux, et se réserver des lots intermédiaires qui acquièrent immédiatement une importante plus-value.

Certains lotissement tunisiens effectués dans ces conditions, ont ainsi fait monter la valeur du sol de 100 francs l'hectare à 500 francs.

e) Dépenses du propriétaire pour réaliser la première combinaison agricole.

Voici, à titre documentaire, le détail des débours que doit effectuer un propriétaire, dans la première combinaison :

(1) Nous avons expliqué ce qu'était *l'enzel* à propos de la propriété tunisienne, voir page 85.

Achat du sol : 50 hect. à 200 fr.....	10.000 fr.
Maison de 3 pièces, écurie 20 m. × 7 m., puits.	7.000 »
Cheptel (4 bœufs de labour, 10 vaches, 5 taurillons)..	2.000 »
Semences, paille et fourrages pour la première année, et divers.....	1.500 »
TOTAL.....	20.500 fr.

Voici, d'autre part, le *Rendement probable des céréales*:

17 h. a. 1/2 à 80 francs l'hectare (prix moyen), déduction faite des semences, frais de moisson et de battage; — [Soit 6 quintaux de blé à 20 francs ou 10 quintaux d'avoine à 12 francs.]

Donc 17 h. a. 1/2 à 80 fr.....	1.400 fr.
Fourrages et bétail : 17 h. a. 1/2 permettant 20 bêtes à corne produisant annuellement 20 fr. l'une.....	400 »
TOTAL.....	1.800 fr.

La propriété étant en métayage, c'est-à-dire à moitié fruit, le revenu de 1800 francs sera partagé; soit 900 francs pour le propriétaire et 900 francs pour le métayer.

Mais au bout de quatre ans, la vigne commencera à rapporter.

Voyons quelles sont les dépense que nécessite la plantation d'un vignoble.

Dépenses de plantation de la vigne.

Extirpation du chiendent, défoncement à la vapeur à 0 m. 50 centimètres de profondeur; entretien du vignoble pendant trois ans, installation des caves, celliers et cuves en maçonnerie.

Dépense supplémentaire, environ 2.000 fr. à l'hectare ; soit pour 15 hectares.....	30.000 fr.
Cette somme s'ajoute à celle précédente de.....	20.500 »
TOTAL.....	50.500 fr.

Rendement du vignoble:

Par hectare (4e et 5e année) :

25 hectol. de vin, vendu 15 fr. = 375 fr. Soit pour 15 hect. (375 × 15) =.....	5.625 fr.
Dont moitié pour le propriétaire, soit.....	2.812 50
Qui, ajoutés aux 900 fr. du produit des céréales, ci..	900 »
Font un TOTAL de.....	3.712 50

Ce qui constitue un revenu d'environ 7 p. 100.

Quand le vignoble sera en plein rapport ; c'est-à-dire à la 6e ou 7e année, le rendement sera beaucoup plus élevé :

Par hectare, 50 hectol. de vin à 15 fr. = 750 fr. Soit pour 15 ha. (750 × 15) = ...	11.250 fr.
Dont moitié pour le propriétaire, soit.....	5.625 »
Plus le rapport des céréales, ci.....	900 »
ENSEMBLE.....	6.525 fr.

Soit un revenu de 12 p. 100 environ.

6. — La vigne.

Le vignoble tunisien occupe une surface considérable: plus de 16.000 hectares en 1912 !

La zone septentrionale est surtout propice à la culture de la vigne; mais on la cultive aussi dans les oasis.

Lorsque fut créé ce vignoble, le phylloxera sévissait en France et certains viticulteurs avisés cherchèrent une compensation de ce côté. Leurs espérances, d'ailleurs, ne furent pas déçues et la vigne poussa vigoureusement sur le sol de la Régence.

Les cépages choisis furent ceux du Midi de la France, comme convenant le mieux au terrain et au climat de la Tunisie : *Carignan*, *Morastel*, *Ugni blanc*, *Grenache*, *Mourvèdre*, *Cinsault*, *Clairette*, etc.

Néanmoins on y planta d'autres plants et notamment le *Cabernet* du Bordelais, le *Pinot* de la Bourgogne, les *muscats* de Malaga et de Frontignan, qui, avec des soins particuliers et une exposition spéciale, donnèrent des résultats assez satisfaisants.

Le but initial avait été uniquement la production du vin : mais la reconstitution du vignoble français amena les viticulteurs tunisiens à rechercher la production des raisins de table *hâtifs* (Chasselas, Madeleines, etc..) et des raisins *tardifs* (Valenzy, Ohanez, etc.), ainsi qu'à fabriquer des vins spéciaux, grâce à des cépages importés d'Italie, d'Espagne, de Portugal, de Grèce et correspondant aux vins liquoreux de *Marsala*, *Porto*, *Madère*, *Xérès*, *Malvoisies* et *Muscats*.

Ils produisirent aussi des vins spécialement destinés aux coupages (Corbières, Milazzo, Barletta, Priorato, etc.)

La production viticole.

Ce n'est qu'au bout de la quatrième année de plantation que la vigne fructifie rapidement en Tunisie. Elle prend alors en 2 ou 3 autres années tout son développement et est en plein rapport.

Son rendement s'élève alors à environ une trentaine d'hectolitres par hectare, mais atteint en certains points des chiffres sensiblement plus élevés.

On cite, en effet, quelques vignobles récoltant jusqu'à 100 hectolitres à l'hectare.

Les frais d'entretien et de culture de la vigne s'élèvent, en moyenne, à 350 francs par hectare.

Les prix des vins rouges de bonne qualité oscillent entre 12 et 25 francs l'hectolitre, pris au cellier ; — ces vins rouges constituent environ les neuf dixièmes de la production totale.

Ces vins sont très colorés et très capiteux ; leur teneur alcoolique atteint 14 et 15 degrés, pour ceux de coupage, et 10 à 12 degrés, pour ceux destinés à la consommation courante.

Les vins blancs secs tunisiens sont généralement bons et parfois excellents, surtout lorsqu'ils vieillissent ; ils se prêtent à la champagnisation et à la gazéification. Leur titre alcoolique varie de 10 à 15 degrés et leur prix est généralement supérieur de 5 à 10 francs à celui du vin rouge.

Outre ces deux sortes de vins, il existe encore des *vins rosés* dont les qualités sont intermédiaires entre celles des rouges et des blancs.

Les *Mistelles* et les *Muscats* occupent la première place des produits spéciaux: on en fabrique annuellement plus de 20.000 hectolitres en Tunisie.

Les vins muscats jouissent d'une grande faveur, due surtout à leur finesse et à leur parfum.

Les premiers essais de production des vins de Marsala, Porto, Malaga et Madère ont donné des résultats satisfai-

sants et permettent le meilleur espoir pour l'avenir (1).

7. — Raisins frais.

Il existe, dans la région de Bizerte notamment, d'importantes plantations de raisin muscat, si recherché sur les marchés européens.

Ce raisin arrive à maturité vers la fin août et septembre, c'est-à-dire postérieurement au chasselas ; il acquiert donc, de ce fait, une valeur marchande considérable et il pourrait en être exporté de grandes quantités.

Et cependant l'exportation du raisin muscat est très minime, presque insignifiante, alors que celle du chasselas atteint 150 000 kilogrammes valant environ 35 000 francs.

Il y a donc beaucoup à faire dans cette voie pour nos viticulteurs fixés en Tunisie.

8. — Raisins secs.

Jusqu'alors le séchage des raisins n'a été pratiqué que dans quelques localités et surtout à Bou-Ficha, Reyville, Bou-Arkoub et Kelibia.

La variété choisie pour le séchage est celle de muscat.

Le raisin sec se vend de 50 à 150 francs les 100 kilogrammes, pris à Tunis.

Mais le chiffre des exportations est encore bien insignifiant. Il y a certainement, de ce côté encore, une source de profits commerciaux qui n'est pas négligeable.

(1) Au 31 décembre 1910 la superficie du vignoble tunisien était de 15 761 hectares. La récolte de 1910 a été de 250 000 hectol. d'une valeur en douane de 7 500 000 francs.

9. — Culture maraîchère.

A côté de la grande culture, qui peut être pratiquée dans toute la zone septentrionale, les colons fixés à proximité des villes ou centres importants et possesseurs de terrains irrigués pourront se livrer avec profit à la culture maraîchère.

Mais empressons-nous d'ajouter que les terrains propres à cette culture sont d'un prix élevé. Voici d'ailleurs, quelques renseignements officiels :

Dans le voisinage de Tunis, comme à la Sokra et au Mornag, les terrains renfermant des arbres à fruits valent, *en moyenne*, de 1 000 à 1 500 francs l'hectare.

Dans la région de Nabeul et d'Hammamet, qui présente des conditions particulièrement favorables à la culture maraîchère et fruitière, le prix des terres de jardin, facilement irrigables, peut varier, d'une façon générale, de 1 200 à 2 000 francs l'hectare. Il atteint et dépasse même, parfois, le chiffre de 3 000 francs.

Dans les oasis, la valeur de la terre varie de 10 à 15 000 francs l'hectare, suivant l'importance de la part d'eau qui lui revient !

Un agriculteur ne peut donc, sans un capital déjà assez élevé, se livrer à la culture maraîchère.

Cette culture comprendra la plupart de nos légumes du Midi de la France ; le talent du maraîcher consistera surtout à bien donner à chaque plante le sol et les soins particuliers qui lui sont nécessaires et aussi à produire des primeurs et des légumes fins.

Parmi les légumes réussissant le mieux dans cette région de la Tunisie, il faut en citer quelques-uns.

D'abord la *Pomme de terre*, que l'on doit réserver en Tunisie pour les terres irriguées et par conséquent pour la culture maraîchère.

Rappelons que la pomme de terre *de Hollande* donne de 4000 à 6000 kilogrammes à l'hectare et que la variété dite Early rose peut donner jusqu'à 12000 kilogrammes.

La pomme de terre se vend très bien sur les marchés des grands centres et notamment à Tunis, où la colonie européenne est importante.

Le profit le plus élevé est naturellement obtenu par le maraîcher qui sait produire les primeurs d'hiver et du printemps.

En hiver, les pommes de terre, prises sur place, valent 20 à 30 francs les 100 kilogrammes (un tubercule planté en produit quatre).

Au printemps, les prix ne sont plus que de 8 à 10 francs les 100 kilogrammes ; mais le rendement est au moins le double, une pomme de terre plantée en produit huit ou dix).

Jusqu'à présent l'exportation est très minime.

On recommande surtout la culture des variétés suivantes : la *brandale, la saucisse, l'early rose.*

La *patate* donne d'excellents résultats ; mais elle n'a encore fait l'objet d'aucune culture importante.

Grâce à la douceur du climat tunisien, on peut, sans grande difficulté, obtenir des primeurs en plein air dès le mois de décembre, dans la région du Cap Bon et de Porto-Farina : *pommes de terre*, *petits pois*, *artichauts*, *tomates*, *oignons*, etc...

Mais actuellement le commerce d'exportation de ces denrées est gêné par les droits de douane qui les frappent à leur entrée en France ; puis le transport n'est pas effectué avec une suf-

fisante célérité. On espère que ces entraves disparaîtront bientôt. Mais le débouché des primeurs et autres productions maraîchères est assuré sur les marchés locaux.

L'*artichaut* exige un terrain frais et de consistance moyenne (argilo-calcaire de préférence, ou formé d'alluvions riches, comme celles de la vallée de la Medjerdah) ; cette plante est sensible au froid.

L'*asperge* et l'*aubergine* réussissent très bien.

Le *câprier*, plante autrefois très commune aux environs d'Alger, est encore très commune aux environs de Bougie.

C'est une plante rustique qui aime les sols rocailleux ; aussi la cultive-t-on sur terrasses et sur gradins.

Le *chou-fleur*, qui donne lieu dans le Midi de la France à un commerce considérable, se prête dans le Nord africain à une culture intensive, mais il présente l'inconvénient de ne pouvoir être transporté à grandes distances et notamment sur mer (le séjour dans la cale des navires lui étant funeste) ; c'est donc dans la région même qu'il devra être consommé.

Le *fraisier* tend à prendre de plus en plus d'importance dans le Nord de l'Afrique où il réussit bien ; il offre, comme fruit crû et surtout cuit, une ressource précieuse pour l'alimentation des habitants européens.

Le *haricot vert* peut, comme primeur tunisienne, produire d'assez jolis bénéfices, ainsi que cela a lieu en Algérie où cette plante est très cultivée, notamment sur le littoral, à l'Ouest et l'Est d'Alger, dans des terres basses, voisines de la mer, abritées naturellement, afin d'être moins exposée aux abaissements de la température.

Dans cette région, la récolte atteint 2 500 à 3 000 kilogrammes par hectare, et le bénéfice net : *1 200 francs par hectare*, car

les haricots verts, vendus comme primeurs, se paient, en France, de 150 à 250 francs le quintal métrique. Le *melon* et la *pastèque* (ou *melon d'eau*), réussissent admirablement dans la Tunisie septentrionale; ils y acquièrent même une saveur particulièrement appréciée des gourmets.

Les *pois* se prêtent aussi à la culture maraîchère intensive et à l'exportation, comme primeurs ou en conserve.

Dans la région d'Alger leur rendement a atteint le chiffre de 1390 kilogrammes à l'hectare, comme moyenne de cinq années. Le prix moyen de vente étant de 0 fr. 38 le kilogramme, le rapport à l'hectare ressort à 528 francs.

La *tomate* réussit parfaitement en Tunisie, où elle est l'objet d'un commerce considérable.

Même observation pour la *pomme de terre*, considérée surtout comme primeur de grande culture.

10. — Culture des plantes industrielles.

a) Plantes textiles.

Plusieurs plantes sont surtout susceptibles d'une utilisation industrielle, comme *plantes textiles* :

L'*alfa*, l'*agave américana* ou *faux-aloès*, la *ramie* et le *jute*.

Elles poussent à peu près partout en Tunisie ; mais affectionnent plus particulièrement la zone centrale.

L'*alfa* surtout se recommande particulièrement.

Cette plante est en effet, pour une nombreuse population d'Arabes, une source de richesses inépuisables ; car ils l'emploient aux usages les plus variés : cordages, nattes, couffins, paniers, etc...

Mais c'est surtout depuis l'utilisation de l'alfa dans la fabri-

cation du papier (c'est-à-dire, depuis cinquante ans environ) que cette plante est devenue précieuse pour notre commerce national, car l'Algérie seule en exporte annuellement 100 000 tonnes, représentant une valeur de 6 000 000 de francs.

C'est surtout en Angleterre qu'est vendu l'alfa ; les papeteries françaises semblent s'être trop peu intéressées à cette plante qui donne cependant un papier de première qualité, très recherché pour les éditions de luxe, car il est souple, soyeux, résistant et très pur

Les feuilles seules de l'alfa sont utilisées en sparterie et en papeterie : elles fournissent des fibres régulières et soyeuses ayant 1 mil. 5 de longueur sur 0 mil. 12 à 0 mil. 13 de diamètre et terminées en pointes arrondies.

Voici la composition chimique des feuilles d'alfa (composition variable suivant les régions et le sol) :

COMPOSITION DES FEUILLES D'ALFA.

	TENEURS MOYENNES	
	ALFA D'ESPAGNE	ALFA D'AFRIQUE
Cellulose	48.25	45.80
Graisse et cire	2.07	2.62
Extrait aqueux	10.19	9.81
Matières pectiques	26.36	29.30
Eaux	9.38	8.80
Cendres	3.75	3.67
	100.00	100.00

Au point de vue du rendement en pâte à papier, *l'alfa* est bien supérieur à la *paille* :

L'alfa rend en effet 43 à 50 p. 100 ;

La paille brute, seulement 27 à 38 p. 100.

D'autre part, si on compare les pâtes à papier, on voit que celle du chiffon se vend 50 à 100 francs les 100 kilogrammes, alors que celle d'alfa ne vaut que 40 à 45 francs.

L'*alfa* est une plante avantageuse au point de vue agricole, car elle croît et se renouvelle spontanément par touffes, dans les régions les plus arides et les plus sèches et à des altitudes élevées (1500 et 1800 mètres).

En Tunisie, les zones de l'alfa sont :

1° Entre El Kef, Sbeïtla et Fériana ;

2° Près de Gafsa (environs de Metlaouï) ;

3° Près du littoral, sur les plateaux méridionaux de Matmata et des Haouïa

Culture et rendement de l'alfa.

Suivant un calcul fait par M. Trabut, l'Algérie pourrait fournir annuellement plus de 500000 tonnes d'alfa sans crainte d'épuisement de ses nappes alfatières ; car ce pays possède 5000000 d'hectares de terres plantées d'alfa (soit une zone immense de 400 kilomètres de longueur, sur 170 kilomètres de largeur).

Les *peuplements d'alfa* tunisiens s'étendent sur une moins vaste surface, bien qu'elle soit d'environ 1500000 hectares pouvant produire 300000 tonnes, car un hectare d'alfa rapporte, en moyenne, 500 à 2000 kilos de feuilles par an, suivant le terrain.

Néanmoins, la Tunisie n'exporte que 30000 tonnes d'alfa,

chiffre évidemment trop minime et hors de proportion avec sa production. Mais il est juste d'ajouter que de nombreux articles fabriqués en alfa font aussi l'objet de l'exportation qui s'élève annuellement à 500000 francs environ.

Le commerce d'exportation est presque exclusivement effectué avec l'Angleterre ; ce commerce est, d'ailleurs, prospère, comme on peut en juger par les chiffres suivants :

Importation anglaise de l'alfa.

	1900	1901	1902	1903	1905	1907
Alfa d'Algérie.....	68.979	90.869	67.940	63.663	63.974	99.179
— de Tunisie.....	11.660	19.568	33.639	30.900	32.456	60.275

b) L'Agave américana.

L'*agave américana* ou *faux-aloès*, autre plante textile, est également assez commun en Tunisie ; il est très vivace et résiste aux plus fortes insolations.

Mais on n'en a tiré jusqu'alors, qu'un maigre parti, bien que ses feuilles rendent 5 à 7 p. 100 de fibres qui se vendent en Angleterre 250 à 300 francs la tonne.

Un planteur tunisien aurait obtenu récemment des fibres cotées 500 à 600 francs la tonne par un industriel lyonnais, grâce à un nouveau procédé de décortication.

c) La Ramie et le Jute.

La *ramie* est une plante très vivace, du même groupe que l'ortie ; elle est originaire d'Asie et exige une irrigation abondante qui ne se concilie guère avec le sol et le climat tuni-

siens, si ce n'est toutefois dans certaines régions septentrionales.

Autrement cette plante textile est une des plus recommandables qui existent.

Voici d'ailleurs l'opinion de M. Maxime Cornu à son sujet :

« La ramie est un textile remarquable que l'industrie peut mélanger au lin ou à la laine; traitée industriellement d'une manière analogue, la fibre, solide et résistante, possède une ténacité extrême et peut, par un traitement convenable, devenir blanche et soyeuse. Elle ressemble alors, d'une façon merveilleuse, à la soie elle-même. »

La ramie est surtout précieuse pour le linge de table et pour le linge de corps.

Il est donc à souhaiter que la culture de cette intéressante plante soit faite en Tunisie.

On pourrait faire presque les mêmes remarques pour le *jute*, plante dont le produit est très employé aujourd'hui dans l'industrie et notamment pour la fabrication du *linoléum* et du *lincrusta*, d'un usage fréquent dans nos habitations modernes.

d) Le Cotonnier.

Le cotonnier fut, au dire des auteurs arabes, cultivé autrefois dans l'ancienne Algérie. Des essais nouveaux y furent tentés en 1873 sur 2 052 hectares; mais cette culture fut peu à peu négligée et disparut en 1870. Cependant le coton récolté était excellent, surtout celui de la variété *longue soie* (sea Island) qui peut rivaliser avec le coton américain. Ce coton valait 9 francs le kilogramme et pouvait laisser un bénéfice de 1400 francs par hectare.

Mais le coton exige un sol profond, perméable et substan-

tiel, argilo-calcaire. On le cultive un peu déjà dans la région de Bizerte.

Peut-être cette culture est-elle appelée à un certain succès dans l'avenir.

A ces plantes textiles il convient d'ajouter un arbre : le *palmier nain*, qui donne d'assez bons résultats : il produit une matière fibreuse qui, après avoir subi diverses manipulations, devient le *crin végétal*.

e) Le Crin végétal.

Le *crin végétal* est, comme on sait, très employé dans la carrosserie (banquettes), la tapisserie et la matelasserie, en raison de son bon marché, comparé au crin animal.

Il est d'ailleurs plus résistant que ce dernier et plus hygiénique.

Le crin végétal donne lieu, en Algérie, à un trafic assez considérable; mais les *peuplements de palmiers nains* y sont beaucoup plus importants qu'en Tunisie, où ils ne sont abondants qu'auprès de Bizerte et dans la presqu'île du Cap Bon.

f) Autres plantes industrielles : Le Tabac.

La culture du tabac fait, en Tunisie, l'objet d'un monopole et n'est utilisée que dans certaines régions du Nord.

La réglementation concernant cette culture ne diffère pas notablement de celle de la France; il n'y a donc que des prescriptions très simples n'exigeant que des calculs élémentaires et ne pouvant nuire, en rien, aux intérêts des planteurs scrupuleux et honnêtes, mais n'atteignant que les fraudeurs. La base de cette réglementation est, en effet, d'empêcher la fraude.

En somme, la culture du tabac ne peut être entreprise en

Tunisie que pour l'approvisionnement de l'administration des monopoles ou pour l'exportation. Une autorisation spéciale est absolument nécessaire pour se livrer à cette culture, qui exige un sol de consistance moyenne, argilo-siliceux autant que possible, et contenant du calcaire en faible proportion (15 p. 100 au maximum).

Le tabac affectionne une terre profonde, saine, substantielle, perméable et meuble. Les terres d'origine alluvionnaire lui conviennent bien.

Le tabac fut autrefois cultivé avec succès dans des terres silico-argileuses, riches en potasse et les produits obtenus étaient renommés dans tout l'Orient.

Cette culture pourrait être très rémunératrice pour les planteurs; malheureusement elle est entravée par l'administration.

Un Résident général, M. Rouvier, a bien promis naguère, aux colons, de mettre prochainement cette question à l'étude; mais ils attendent encore une amélioration au régime de cette culture.

g) Le Lin.

La culture du lin a déjà atteint un chiffre de production élevé, puisque l'exportation de cette graine en France pour la fabrication de l'huile, atteint, en moyenne, 500 000 kilogrammes annuellement.

Ce chiffre doit augmenter encore, sans doute.

La paille du lin pourrait, de plus, être utilisée à la fabrication du papier.

D'autre part, on constate l'importation par la Tunisie (en 1909) de 198 972 kilogrammes d'huile de lin, représentant une valeur de 119 117 francs.

Il y aurait donc place pour des huileries de lin, dans la Régence.

h) Plantes a parfum et médicinales.

Les plantes à parfum sont naturellement nombreuses et réussissent très bien en Tunisie; mais on pourrait, avec avantage sans doute, en développer la culture.

Citons entre autres : le *thym*; la *menthe*; la *tubéreuse* pouvant rapporter au moins 5000 francs par hectare (à raison de 1000 pieds environ par are, produisant 25 kilogrammes de fleurs à 2 francs le kilogramme au moins; le *jasmin*; la *violette*; le *géranium rosat*, que l'on trouve partout et dans de nombreuses haies, mais ce dernier a l'inconvénient de ne rendre qu'environ 20 kilogrammes d'essence par hectare, valant à peine 30 à 35 francs le kilogramme.

La *cassie* réussirait en Tunisie aussi bien qu'en Algérie où la maison Chiris (aux environs de Boufarik) récolte par an 40000 kilos environ de fleurs de *cassie* pour fabriquer ses pommades et huiles parfumées.

La culture du *cassillier* est très rémunératrice; en effet, on peut récolter par hectare, de 500 à 1000 kilogrammes de fleurs vendues 4 francs le kilogramme.

Mais cette culture exige beaucoup de soins.

L'*absinthe*, dont l'essence est si recherchée pour la célèbre liqueur et pour parfumer et assainir les eaux avariées, dans les pays tropicaux; le câprier, la bourrache, la mauve, le pavot à opium, le ricin vert, la verveine-citronnelle, la réglisse, l'eucalyptus, pour son essence recherchée en pharmacie et pour son bois, méritent également une mention spéciale; car on estime, notamment, que la distillation des feuilles d'euca-

lyptus pourrait rapporter environ 100 francs par hectare et par an, sans nuire aux autres cultures.

i) Lentisque.

Les feuilles du lentisque renferment des proportions notables de tanin, et la Tunisie en exporte depuis quelques années des quantités importantes.

Les peuplements de lentisque sont particulièrement nombreux dans la presqu'île du Cap Bon et sur tout le littoral Est de la Régence, jusqu'à Chebba.

La récolte des feuilles est une opération des plus simples. Dès le mois de mai, on recèpe les tiges au niveau du sol, au moyen d'un instrument tranchant, et on les réunit en tas, pour que les feuilles conservent, en séchant, leur couleur verte. Celles qui sont exposées directement au soleil prennent une teinte rouge qui leur enlève toute valeur.

La dessiccation demande une huitaine de jours ; un simple battage au moyen d'une gaule suffit pour détacher les feuilles des rameaux ; on les obtient exemptes d'impuretés en opérant ce battage sur une bâche. Les feuilles rouges sont éliminées et la récolte est mise en sacs pour l'exportation.

Le prix de vente moyen, pour les producteurs de la feuille de lentisque simplement desséchée, est de 3 fr. 25 à 3 fr. 50 les 100 kilogrammes.

Une importante usine, pour la trituration des feuilles de lentisque, fonctionne depuis 1900 à Sidi-Fathallah, près de Tunis.

11. — Culture fruitière.

Ainsi que nous avons eu déjà l'occasion de le dire plus haut et notamment à propos de la culture des oliviers, le

terrain tunisien se prête à la culture fruitière, parce que la partie souterraine du sol conserve généralement toujours une certaine humidité, bien que la partie supérieure soit très sèche.

C'est pourquoi, même à Sfax, dans une zone pourtant très chaude, les arbres à fruits réussissent admirablement et pourquoi aussi, tout autour de cette ville et même loin déjà, on est en voie de reconstituer l'ancienne forêt d'oliviers qui fit jadis, au temps de l'occupation romaine, la richesse de ce pays.

Nous n'ajouterons rien à ce que nous avons dit sur les plantations d'oliviers (voir page 101); mais nous dirons quelques mots des autres arbres fruitiers susceptibles d'un bon rapport.

a) Les Palmiers-dattiers. — Les Figuiers.

Les *palmiers-dattiers* méritent une place d'honneur, et, bien qu'ils soient exclusivement plantés dans les oasis du Sud tunisien, ils donnent lieu à un commerce d'exportation déjà important (3 à 6 000 000 de kilogrammes de fruits), mais qui est susceptible d'augmentation, eu égard à la production totale qui est de 20 000 000 de kilogrammes de dattes.

Nous renvoyons le lecteur à l'article que nous avons consacré à cet arbre, dans les cultures indigènes (page 97).

Ajoutons que des essais de création d'oasis ont été faits par des Européens sans donner des résultats bien concluants.

Même remarque quant aux *figuiers* (voir page 100).

Ces derniers arbres seraient sans doute susceptibles d'une production beaucoup plus grande.

b) Les Orangers.

Les *orangers* donnent d'excellents fruits, mais qui sont presque tous consommés sur place et vendus à raison de 3 fr. 50 à 5 francs le cent. On en exporte une très faible quantité et presque uniquement par colis postaux.

Les orangers sont pourtant des arbres précieux à divers titres, par leurs fleurs et par leurs fruits succulents. Ils peuvent rapporter de beaux revenus, comme quelques chiffres vont le prouver ; en effet voici la dépense à faire pour planter un hectare de terrain d'orangers :

Frais :

Défoncement et labour.....	150 fr.
300 trous pour plantations.....	150 »
300 orangers.....	1.200 »
Frais de plantation, d'arrosage et de labour pendant 4 ans.....	1.000 »
Total.....	2.500 fr.

Rendement :

Le rendement étant excessivement variable suivant le terrain, l'exposition, les conditions climatériques et l'âge de l'arbre, il est assez difficile de donner des chiffres. Contentons-nous de dire, qu'un bon oranger de trente ans produit jusqu'à 1 000 fruits, qu'on peut vendre de 3 fr. 50 à 5 francs le cent ; soit, dans ce cas, un revenu par arbre approximatif moyen de 28 francs (en admettant 800 fruits vendus 3 fr. 50 le cent).

Ce qui ferait par hectare en admettant 200 arbres en plein rapport : $200 \times 28 = 5\,600$ francs, et laisserait, comme on voit, un très gros bénéfice.

Certes, les résultats moyens ordinaires sont peut-être assez éloignés de ce chiffre ; mais cette culture paraît néanmoins très rémunératrice (au moins 600 à 800 francs par hectare).

Inspirons-nous de l'exemple des États-Unis et de la Californie, où la récolte est passée de 13 000 000 de francs en 1889 à 36 000 000 en 1898 et a progressé depuis considérablement.

c) Les Mandariniers.

Les *mandariniers* réussissent aussi très bien sur le sol tunisien. Ils sont d'ailleurs plus robustes et plus résistants que les orangers aux variations brusques de la température.

La mandarine est un fruit presque aussi agréable que l'orange, qui pourrait être, sans doute, l'objet d'une exportation importante si ce fruit était abondant sur le marché.

d) Les Citronniers.

Mêmes remarques sur les *citronniers*, trop peu cultivés dans la Régence. La variété dite *limonier* est réputée comme étant la meilleure.

Un hectare planté de citronniers peut aisément rapporter 300 à 500 francs; un arbre de cinq ans rapporte déjà 100 à 150 fruits et un citronnier adulte en peut rapporter jusqu'à 3000 par an.

Jusqu'alors, les plantations d'orangers, de mandariniers et de citronniers les plus importantes se trouvent dans les environs de Tunis : au Bardo, à la Manouba, à Mornag ; dans les régions de Nabeul et du Cap Bon.

Il est à noter que la fabrication de l'acide citrique prend, chaque jour, une plus grande importance, ainsi que celle de l'essence de citron, pour la parfumerie et aussi pour la con-

sommation, car le sirop de citron est universellement consommé aujourd'hui dans les cafés.

La vente de ces fruits, telle qu'on l'effectue actuellement pour l'exportation tunisienne, n'est guère rémunératrice, en raison des frais énormes de transport par petits colis ; alors qu'en grosses caisses, avec le prix de 83 à 85 francs par tonne de Tunis à Paris, via Marseille, un millier d'oranges ou de citrons pesant environ 130 kilos ne coûterait que 10 à 12 francs, soit un peu plus d'un franc le cent, ou 0 fr. 01 de transport par orange ou citron.

é) Le Caroubier.

Une autre plantation qu'on ne saurait trop recommander aux colons tunisiens, c'est celle du *caroubier* ou *figuier d'Égypte*, car elle peut leur donner de beaux résultats.

Cet arbre pousse sur le sol le plus ingrat et acquiert néanmoins des proportions assez considérables ; parfois jusqu'à 12 mètres de hauteur et 2 mètres de circonférence; il vit longtemps et résiste bien au froid.

Ses fruits longs et aplatis ont une pulpe sucrée d'un goût assez agréable. Ils sont très nutritifs, comme on peut en juger par les chiffres suivants :

Analyse d'une caroube fraîche :

Eau (pour 100).....	13,00
Matières azotées.....	2,30
Azote correspondant.....	0,35
Saccharose.....	16,69
Glucose.....	14,94
Amidon.....	8,43
Cellulose,.....	20,58
Matières grasses.....	0,44
Matières extractives indéterminées.....	23,74

Les caroubes sont plus particulièrement intéressantes au point de vue de l'alimentation des animaux, car leur coefficient digestif est très élevé et leur valeur nutritive est un peu supérieure à celle de l'avoine.

A cet égard : 140 kilogrammes de caroubes = 100 kilogrammes de blé ou 74 kilogrammes de fèves.

On a intérêt à associer les caroubes aux matières azotées : fourrages et grains.

Le rendement moyen d'une plantation de caroubiers (après la onzième année) varie de 100 à 500 et même à 800 kilogrammes par hectare et le cours entre 3 fr. 50 et 7 fr. 50 les 100 kilogrammes.

Il est donc difficile de fixer un chiffre de bénéfice; mais il est évident que cette culture est rémunératrice.

Elle peut être précieuse pour les éleveurs ; mais les caroubes ne doivent être données aux animaux que lorsqu'elles sont parvenues à une maturité complète. L'homme les mange crues ou séchées au four.

Outre les fruits, le bois du caroubier est également utilisé en ébénisterie : c'est un bois très dur et d'une couleur rouge bien nuancée.

Les feuilles de cet arbre servent à la préparation des cuirs, à cause du tanin qu'elles contiennent en assez grande quantité.

Les plantations du caroubier, en Tunisie, sont récentes et le chiffre d'exportation des caroubes est à peine de 1 200 quintaux.

f) L'Amandier.

C'est un des arbres qui résistent le mieux à la sécheresse lorsqu'il est greffé ; il est encore peu cultivé dans la Régence,

car on ne le trouve guère que sur le littoral de l'Est, et c'est par le port de Sfax, surtout, que se fait l'exportation des amandes.

Néanmoins, les plantations de l'amandier, dans la région de Tunis, tendent à s'accroître.

La production annuelle des amandes atteint 300 000 kilogrammes et l'exportation environ 200.000 kilogrammes. Ces chiffres pourraient être de beaucoup dépassés.

On cite parmi les meilleures variétés d'amandes de table : l'*amande de table* à coque tendre valant, sèche, 70 à 80 francs les 100 kilogrammes; l'*amande à la dame* à coque demi-tendre qui se consomme en vert et se paie 30 francs les 100 kilogrammes.

Une *amanderaie* rapporte 250 à 300 francs par hectare vers sa huitième année de plantation.

Les belles variétés d'*amandiers* de Provence réussiraient bien en Tunisie.

g) Le Bananier.

Cet arbre est, comme on sait, un des plus merveilleux végétaux terrestres; par ses feuilles et par ses fruits il constitue une ressource des plus précieuses.

Mais les essais d'acclimatation sur le sol tunisien n'ont encore qu'imparfaitement réussi, de même qu'en Algérie d'ailleurs; et cela parce que le terrain est trop sec dans la région centrale et surtout dans la région méridionale et que les hivers ont des journées trop froides pour lui dans la région septentrionale; car il craint les variations brusques de température et ne supporte pas le froid. C'est l'arbre par excellence, des pays tropicaux.

C'est profondément regrettable, car nos colons auraient eu, dans le bananier, une très grande ressource ; « *une livre de bananes*, dit Humboldt, *contient autant de matière nutritive que 44 livres de pommes de terre* ». Ces fruits sont d'ailleurs succulents et appréciés des gourmets.

Avec la banane on fait, en outre, de la boisson rafraîchissante et de l'eau-de-vie, on fait de la farine, des gâteaux, des bonbons, du sucre excellent, etc...

Avec les feuilles, longues de 6 pieds et larges d'un, on fait une excellente toiture ; de la tige on tire de la filasse.

Il y a une multitude de variétés de *bananiers* ou *musas*.

Trois variétés sont surtout cultivées en Tunisie : le *musa paradisiaca*, le *musa sapientum* et le *musa camburi* ; mais les deux premières sont les plus méritantes.

Le *musa paradisiaca*, ou *bananier du paradis*, est appelé aussi *figuier d'Adam* ; il produit des fruits longs ;

Le *musa sapientum*, au contraire, porte des fruits courts.

Il n'est pas rare de voir un bananier de la première de ces variétés produire 160 à 180 bananes pesant de 30 à 40 kilogrammes.

Or, un homme de travail, ayant bon appétit et n'ayant aucun autre aliment pourrait vivre avec 12 bananes par jour !

Dans l'île de Cuba, on plante ordinairement les musas à 1 m. 72, l'un de l'autre, et même parfois un peu moins. Chaque touffe comprend 4 à 5 pieds qui se renouvellent d'eux-mêmes, par les racines.

Aucune autre plante n'est plus vivace et ne saurait, dans un espace aussi restreint, atteindre un chiffre de production aussi intensive.

En effet, il est admis qu'un arpent planté de bananiers peut

nourrir facilement 50 individus, alors qu'en Europe, cette même surface, produisant du froment, nourrirait à peine 2 habitants !

Nous donnons ces chiffres éloquents pour bien montrer l'intérêt énorme qu'auraient les colons tunisiens à acclimater un tel arbre, surnommé à juste titre, par Dampier, *le Roi des végétaux*.

Il pourrait être d'un puissant secours à l'alimentation, en même temps qu'il pourrait donner lieu à un commerce d'exportation important.

Actuellement, les oasis du Sud tunisien renferment une certaine quantité de bananiers. Les régimes de bananes sont vendus en gros de 10 à 25 francs suivant leur beauté et la qualité de leurs fruits. L'exportation de ce fruit est limitée aux colis postaux.

Il semble bien, cependant que la zone méridionale de la Régence doive convenir au musa et que la terre, bien que sèche à sa partie supérieure, mais offrant un sous-sol généralement humide à peu de profondeur (ainsi que nous l'avons déjà dit), doit pouvoir alimenter les racines de cet arbre, comme elle nourrit les divers autres arbres fruitiers et notamment l'olivier.

Espérons que des recherches seront activement faites dans cette voie.

h) L'Abricotier.

Parmi les autres arbres fruitiers susceptibles de production en Tunisie, signalons l'*abricotier* dont la variété indigène est nommée *chechi* et considérée comme la meilleure ; elle est très cultivée dans la région du Cap Bon.

Les Européens ont cependant, dans ces dernières années, introduit dans la Régence d'autres variétés d'abricotiers et surtout : l'*Angoumois*, le *Luizet* et le *Jacques*.

i) Le Grenadier.

Le *grenadier* réussit très bien en Tunisie : il est cultivé par les Arabes (voir plus haut, cultures indigènes) et peut rapporter 200 francs par hectare ; sa culture est donc intéressante pour les colons.

j) Le Kaki.

Le *kaki*, ou *néflier du Japon*, réussit bien aussi dans la Régence : ses fruits sont excellents.

Sa culture y est commencée et tend à s'y développer.

12. — Culture fourragère.

Cette culture est le complément indispensable de toute bonne exploitation agricole, puisque sans elle l'élevage du bétail devient impossible et que sans bétail il n'est pas de fumier et par conséquent pas d'engrais naturel.

Il y a, comme on sait, deux sortes de fourrages : ceux dits *naturels*, qui poussents pontanément sur le sol, à la suite des pluies automnales et hivernales, et les fourrages dits *artificiels*, résultant d'une culture spéciale.

Dans un pays comme la Tunisie, où les prairies naturelles font à peu près complètement défaut, sauf dans la région la plus septentrionale, la culture fourragère acquiert une importance de premier ordre.

Dans cette région, on peut, il est vrai, avoir des fourrages naturels à peu près toute l'année ; mais la plupart des pro-

priétés ne sont pas aussi privilégiées et sont plutôt constituées par des terrains plus ou moins secs.

Lorsqu'on disposera de terres irriguées, on pourra utiliser diverses espèces de fourrages et notamment le *sulla*, ou sainfoin d'Espagne, qui réussit bien et qui donnera de nombreuses coupes.

Noter cependant que la luzerne, le sainfoin et le trèfle réussissent généralement mal.

On pourra aussi s'inspirer des coutumes indigènes qui consistent à couper en vert, au printemps, les récoltes *d'orge* et *d'avoine*, ce qui n'empêchera pas une récolte normale ensuite ; on sèmera également avec les céréales des *vesces*, du sulla ; et enfin du *fenugrec*, du *maïs*, du sorgho dans les terres suffisamment fraîches.

Le fenugrec, ou holba, est une légumineuse que l'on rencontre en Tunisie à l'état subspontané et qui fait également l'objet d'importantes cultures trouvant place dans l'assolement du Nord de la Tunisie.

C'est une plante à tiges droites, à fleurs jaunâtres, à grains irréguliers, à odeur aromatique très accentuée et caractéristique.

Les indigènes et un certain nombre de colons la cultivent en vue de l'obtention de la graine, qui vaut de 30 à 35 francs les 100 kilogrammes.

Cette plante est également cultivée comme fourrage. On l'emploie généralement en mélange avec d'autres produits et en petite quantité, pour stimuler l'appétit des bœufs de travail et des bêtes à l'engrais.

La holba est utilisée souvent comme engrais vert, semée à l'automne, enfouie au printemps. Sa graine, réduite en

farine, entre dans la composition de différents mets arabes.

Dans les terres fraîches on pourra également essayer les betteraves et carottes et diverses autres plantes, de façon à ne plus faire ensuite que celle dont le rendement est reconnu le meilleur.

On peut, comme en Europe, pratiquer *l'ensilage*, en Tunisie.

13. — L'Élevage agricole.

La Régence de Tunis n'est pas et ne sera jamais un pays de grand élevage et cela, simplement, parce qu'il manque de prairies naturelles.

Tout au plus peut-on, dans certaines régions, y pratiquer avec un certain succès, mais non sans grandes difficultés, l'élevage des moutons et des chèvres.

Néanmoins, la question de l'élevage ne saurait être indifférente au colon, du moins en ce qui a trait aux animaux de son cheptel.

On trouve en Tunisie *le bœuf*, *le cheval*, *l'âne* et le *mulet ;* on y trouve en outre le *chameau* à une bosse ou dromadaire, employé partout, dans le pays, comme bête de somme et qui rend les plus grands services, surtout étant donnée sa sobriété remarquable, si précieuse pour les indigènes.

L'âne sert surtout d'animal de bât ; la race tunisienne est petite, mais très résistante.

Le *cheval*, généralement de race *barbe*, est sobre et très endurant ; croisé avec le pur sang arabe, il donne un excellent produit, très recherché déjà par les amateurs et les éleveurs étrangers.

Le *bœuf* indigène est généralement petit, mais très

rustique et résistant ; la vache est mauvaise laitière.

Cette race demande a être améliorée par sélection.

Dans certaines régions de la Tunisie, d'ailleurs, (Béja, El Kef, Cap Bon) il y a une race un peu différente et qui a plus de finesse et aussi se prête mieux à l'engraissement.

Le bœuf tunisien a des qualités d'endurance remarquables : il est doux, fort et docile ; sa taille ne dépasse guère 1 m. 20 au garrot.

Le *mouton* tunisien est peu recommandable, c'est la race à grosse queue dont la chair est peu délicate.

Les efforts des colons se sont groupés pour lui substituer le mouton algérien à queue fine et le mouton mérinos de la Crau, au moyen de races pures, ou de croisements avec la race du pays.

La *chèvre* est très abondante en Tunisie, elle semble appartenir à la race dite de Nubie.

Mais les Européens lui préfèrent la *chèvre maltaise*, excellente laitière, et dont le lait, chose remarquable, n'a aucunement le mauvais goût qu'a d'ordinaire le lait de ces animaux, au point que l'on croirait consommer du lait de vache. Ajoutons que dans les villes importantes, et notamment à Tunis, ce dernier lait est peu abondant et par conséquent très cher et que la plupart des Européens sont contraints de consommer du lait de chèvre.

Peu de *porcs*, dans la Régence, si ce n'est dans la partie la plus septentrionale (Khroumirie et Mogod) où ces animaux peuvent trouver à s'alimenter de glands, dans les vastes forêts de cette région.

Mais ces forêts appartenant à l'État, une autorisation de pâture est nécessaire et, dans ce cas, le bénéficiaire est assu-

jetti au paiement d'une redevance fixée, suivant le pays, à 0 fr. 20 ou 0 fr. 30 par hectare.

Les *animaux de basse-cour* sont les mêmes qu'en France ; leur élevage réussit très bien et en particulier celui des oies, des canards, des dindes et des pintades.

L'apiculture, ou élevage des abeilles, doit retenir l'attention du colon, car elle peut être pour lui, dans certains cas, une source de profits intéressants.

Les indigènes s'adonnent avec soins à cet élevage, bien que d'une façon toute primitive.

Les plantes mellifères : thym, romarin, lavande, cistes, genêt, etc., étant abondantes dans le pays, il s'ensuit que le miel doit être et est d'excellente qualité ; ce qui le fait rechercher des gourmets.

Aussi, en fait-on une énorme consommation, surtout chez les indigènes qui en sont très friands et il se maintient à des prix élevés.

D'ailleurs, presque tout le miel tunisien est consommé sur place, puisque 10 000 kilogrammes, seulement, sont exportés.

Le miel brut en rayons vaut (en gros) 85 francs les 100 kilogrammes, et le miel épuré 60 à 70 francs.

Au détail, on paye le kilogramme de miel ordinaire 1 fr. 25 à 1 fr. 50 ; mais le miel fin, épuré, atteint 2 fr. 50.

Quant au sous-produit, la *cire*, elle est une des plus recherchées, car sa densité et sa composition sont différentes de celles des cires européennes.

La cire tunisienne se vend, en moyenne 3 fr. 50 le kilogramme, prise à Tunis.

L'exportation de ce produit atteint annuellement 150 000 kilogrammes.

14. — Sériciculture ou élevage des Vers à soie.

Elle réussit admirablement dans la Régence, où le mûrier pousse vigoureusement.

Aussi est-ce là une industrie à encourager, car les premiers essais ont parfaitement réussi : la soie obtenue est de très bonne qualité.

L'élevage des vers à soie étant différent dans chaque pays, on conçoit que de nouveaux essais nécessitent certains tâtonnement ; cependant la question semble maintenant suffisamment à point pour que les colons puissent, sans crainte, ajouter la sériciculture aux autres sources de profit : ce sera une corde de plus à leur arc, sans grande dépense supplémentaire.

15. — Élevage de l'Autruche.

Au risque de faire sourire les sceptiques, qui sont légion en matière d'entreprises coloniales, nous croyons devoir signaler cet élevage (qui a ses fervents, d'ailleurs), comme susceptible d'offrir des chances de succès aux colons assez entreprenants pour le tenter dans la région méridionale de la Tunisie, la seule qui puisse plaire et convenir aux autruches.

L'acclimatation de ce gros oiseau s'est faite avec un plein succès en Californie, à Madagascar et au Cap et a donné dans ce dernier pays des résultats stupéfiants, puisque de 80 autruches seulement y vivant en domesticité en 1865, le chiffre s'est élevé à 32 247 en 1875! La valeur des autruches de cette colonie s'élevait à plus de 2 000 000 en 1889!...

Or *l'autruche barbaresque* réussirait, paraît-il, aussi bien dans le Sud de l'Algérie et de la Tunisie, que l'espèce du Cap

a réussi dans ce pays, avec cet avantage que les plumes de l'Autruche barbaresque sont de qualité supérieure à celles de l'autre.

D'ailleurs, la chair de cet oiseau est utilisable aussi et ressemble, dit-on, à celle du bœuf et du cheval.

Un œuf d'autruche renferme 250 grammes de jaune et 1000 à 1 100 grammes d'albumine liquide : 20 de ces œufs équivalent donc à 600 œufs de poule ! Or l'autruche pond de 25 à 30 œufs par an.

La coquille elle-même de ces œufs se vend cher.

Un explorateur, M. Forest, a, il est vrai, fait en Algérie des essais d'élevage de l'autruche sans grand succès ; mais celui-ci explique lui-même que son échec provient de ce qu'il n'a pu s'en occuper personnellement et a été très mal secondé ; il donne les conseils suivants que nous condensons le plus possible :

Point capital : être soi-même sur place.

Posséder les vastes espaces nécessaires, de préférence dans les oasis et sur les hauts plateaux.

Disposer d'une vingtaine de mille francs pour achat des couples reproducteurs, transport, installation, nourriture des bêtes, au début ; cette nourriture comprendra : orge, luzerne, maïs, coloquinte, dattes et généralement tous végétaux comestibles pour le chameau, animal peu difficile ; mais il est nécessaire d'avoir de l'eau à discrétion pour l'alimentation ; l'autruche se baigne volontiers, mais ne nage pas.

C'est d'ailleurs un animal très rustique, pouvant supporter des jeûnes prolongés.

Pour clôture des champs d'élevage : un fossé avec une murette en terre planté de *cactus* ou de *guestkaf*,

plantes servant en même temps à la nourriture de ces animaux.

Couples faciles à se procurer par les jardins d'acclimatations ; ensuite pratiquer d'abord l'élevage par les parents, puis par la couveuse Douglass ou autre appropriée à la dimension des œufs à couver et à la température nécessaire à l'incubation (40 degrés en moyenne).

L'incubation artificielle assure un meilleur rendement en plumes, car celles des autruches couveuses sont inférieures.

Notons qu'il n'existe pas d'épizootie particulière à l'autruche qui est un oiseau très robuste et très vigoureux, comme tous les produits du désert.

En résumé, conclut M. Forest, l'entreprise d'élevage des autruches est moins aléatoire que la culture de la vigne et des céréales.

Ajoutons qu'en terrain saharien, on pourrait ajouter à cet élevage, la culture de l'arbre à gomme *l'acacia arabica* qui pousse spontanément dans le désert et dont nous avons parlé précédemment avec les cultures indigènes.

Il n'est donc pas téméraire d'affirmer avec différents auteurs, que, *a priori*, toutes les probabilités sont en faveur de la possibilité de réussite de ce mode d'élevage et de cette culture pratiqués simultanément dans le Sud tunisien.

L'élevage des autruches est actuellement pratiqué, avec succès, dans une ferme située à peu de distance de Nice, où le climat, plus doux qu'en Afrique, est évidemment moins favorable, l'autruche devant mieux réussir dans son habitat qu'ailleurs.

II. — INDUSTRIES DIVERSES.

1. — Richesses minérales (1).

Tout l'ancien *Maghreb* arabe, c'est-à-dire : le Maroc, l'Algérie et la Tunisie, jouit de la réputation mondiale de posséder de grands et riches dépôts métallifères et minéraux. Cette réputation est méritée. La Tunisie en particulier, recèle d'immenses richesses minérales qu'il appartient à la science des ingénieurs de bien déterminer et aux capitaux français d'en tirer un parti avantageux.

Le développement d'une colonie est beaucoup mieux assuré par l'industrie minière que par l'agriculture ou le commerce, parce que cette industrie a nécessairement besoin pour prospérer de gros capitaux et qu'il lui faut des routes, des voies ferrées et des ports. Elle favorise la création rapide des centres de population et par le commerce qui en résulte fait éclore d'autres industries. Ce sont des éléments de richesse considérable pour le pays tout entier, qui contribuent dans une large mesure au bien-être général.

Ce que nous venons de dire peut s'appliquer exactement à la Tunisie, dont le réseau de routes et de voies ferrées a pris surtout de l'accroissement le jour où a commencé la première exploitation minière en ce pays.

Il y a une dizaine d'années, on ne prévoyait pas que le trafic intérieur pût dépasser annuellement 400 000 tonnes ; or, il atteint actuellement 2 000 000 de tonnes.

Ce résultat est dû en partie à l'accroissement agricole qui

(1) Voir page 175 la carte de la Tunisie minière.

est manifestement considérable, mais surtout à l'importance et au développement exceptionnels de l'industrie minière.

L'Algérie, de son côté, progresse rapidement aussi, mais un peu moins vite cependant que sa sœur voisine.

Et le jour semble proche où la France africaine deviendra l'un des plus grands producteurs miniers du monde.

Nous dirons quelques mots des principaux gisements :

a) Minerais de Fer.

Ces minerais se présentent dans les mêmes conditions géologiques et minéralogiques que ceux d'Algérie. Ils sont abondants. Actuellement 11 mines sont concédées.

Certaines d'entre elles ne sont pas encore exploitées, à cause des difficultés de transport du minerai jusqu'à la mer.

Mais trois régions peuvent, à elles seules, exploiter de grosses quantités de minerai :

1° Les mines de Nebeur près du Kef ;

2° Les mines du djebel Slata et du dj. Hameïna (à 40 kilomètres du Kef) ;

3° Les mines du dj. Zrissa, entre le Kef et Thala.

Très prochainement, la Tunisie produira aisément 750 000 tonnes de minerai de fer, grâce à la mise en exploitation de la ligne de Mateur à Nefza.

b) Minerais de Cuivre.

Le cuivre se trouve, en Tunisie, à l'état de carbonates et d'oxydes. Jusqu'alors, les recherches faites ne sont pas très importantes ; mais tout fait penser que le cuivre s'y trouve aussi abondant qu'en Algérie, notamment à Chouichia, actuellement en exploitation.

c) Minerais de Zinc et de Plomb.

Le zinc se présente sous la forme de *carbonates* qui sont nommés *calamines* par les commerçants, contrairement d'ailleurs aux minéralogistes qui nomment ainsi les *silicates hydratés de zinc* contenus dans les premiers.

En somme, ces deux minerais sont semblables, mais de densité différente. Il y a de nombreux gisements de « calamine », en exploitation depuis le 6 mai 1876.

Il existe actuellement quatre groupements principaux :

1° Au nord de la voie ferrée de Tunis à Souk-Ahras ;

2° Au sud de cette ligne ;

3° Dans la région de Tunis ;

4° Dans la région de Thala-Tébessa.

Quant au plomb, il se présente à l'état de sulfure naturel, ou *galène* ; c'est-à-dire sous la forme la plus commune.

Statistique du plomb et du zinc.

PRODUITS	EXPORTATION EN 1903	EXPORTATION	
		1904	1905
	Tonnes	Tonnes	Tonnes
Galène (plomb).....	15.000 (dont 6.980 en France)	27.800	23.000
Calamine calcinée.....	25.000 (en Italie, Belgique et Allemagne).....	33.500	

En 1907 la Tunisie a exporté :

231.580 quintaux de minerai de plomb (d'une valeur de 1.852.640 fr.)
et 324.869 — — zinc (— 3.248.690 fr.)

Enfin l'exportation a atteint :

	1908	1909	1910
Minerai de plomb.....	28.110 t.	37.349 t.	28.626 t.
— de zinc.....	27.707 t.	—	36.385 t.

d) Phosphates de Chaux.

Mais la plus grande richesse minérale que possède la Tunisie réside principalement dans ses dépôts immenses de phosphates tribasiques de chaux sédimentaires.

Tous les gisements de phosphates, actuellement exploités, se rencontrent à la base de l'éocène inférieur.

Trois sociétés assurent l'exploitation dc ces phosphates :

1° La Compagnie des phosphates et du chemin de fer de Gafsa.

2° La Société des phosphates tunisiens (gisements de Kalaa-Djerda).

3° La Compagnie des phosphates du Dyr (gisements de Kalaa-es-Senam).

La consommation mondiale des phosphates de chaux augmentant sans cesse dans des proportions énormes, les gisements tunisiens acquièrent une importance de premier ordre.

Voici à quels chiffres s'est élevée cette consommation depuis 1870 :

ANNÉES	CONSOMMATION
1870.....	200.000 tonnes.
1880.....	600.000 —
1890.....	1.400.000 —
1903.....	3.600.000 —
	(La consommation européenne seule a été en 1903, de 2.500.000 tonnes).

EXPORTATION

En 1909, il a été exporté 1.241.492 tonnes de phosphates tunisiens ; en 1910, 1.293.193 tonnes.



Georges Huré.

Et l'augmentation ne fera certainement que progresser encore beaucoup, car plusieurs pays vont désormais s'alimenter de phosphates, en raison du développement de leur agriculture, tandis que jusqu'alors ils restaient en dehors du marché : le Japon, l'Australie et la République Argentine, entre autres.

Production minérale totale.

En résumé, la Régence de Tunis exporte chaque année pour 40 000 000 de francs de minerais de toutes sortes.

Il est à noter qu'aucune usine pour le traitement des phosphates n'existe à Tunis; cette lacune est vivement déplorée par les cultivateurs qui voudraient que cela fût imposé aux concessionnaires, afin que la culture indigène profitât un peu des immenses gisements de phosphates que renferme le sol tunisien. Ce *desideratum* semble très justifié.

e) Régime des Mines.

L'exploitation des mines et des carrières, par les particuliers, est régie par une législation spéciale.

Tout d'abord les *prospections* sont subordonnées à une autorisation administrative qui se manifeste par la délivrance d'un *permis de recherches*, lorsque le service des mines estime, après enquête, que le gisement envisagé, mérite d'être étudié.

L'exploitation proprement dite d'un gîte ne peut être entreprise qu'en vertu d'une *concession*, délivrée par le service des mines, après que les titulaires des permis de recherches ont fait la preuve que le but de leurs recherches a été atteint et que le gîte étudié contient le produit cherché en quantité suffisante et exploitable par des procédés industriels. Mal-

heureusement, aucune législation n'existe encore pour réglementer l'attribution des *concessions*.

Voici le décret du 10 mai 1893 qui régit les *permis de recherches* :

Décret du 23 Chaoual 1310.

Réglementant les travaux de recherches de mines en Tunisie.

V. R. 10 Mai 1893.

Nous, Ali Pacha Bey, possesseur du royaume de Tunis;

Considérant qu'il y a lieu, dans l'intérêt du développement de la richesse minérale en Tunisie, de réglementer les travaux de recherches de mines. Sur le rapport et la proposition de notre Directeur général des Travaux Publics, avons pris le décret suivant :

Article premier. — Les mines étant propriétés domaniales, nul ne pourra faire des recherches de mines, sans une autorisation spéciale du Gouvernement Tunisien, donnée par arrêté de notre Directeur général des Travaux Publics.

Cette interdiction ne porte aucune atteinte au droit de tout propriétaire de pratiquer des fouilles ou sondages sur son propre terrain. Mais ces travaux ne pourront être considérés comme ayant pour objet des recherches de mines, qu'autant que celui qui les effectue sera muni de l'autorisation administrative.

Art. 2. — Sont considérés comme *mines* :

§ 1. — *Les gîtes de :*

1° Houilles, lignites et tous autres combustibles fossiles (la tourbe exceptée), graphite, bitume, pétrole et autres huiles minérales;

2° Les substances métallifères, telles que : minerais d'or, argent, platine, mercure, plomb, fer, cuivre, étain, zinc, bismuth, cobalt, nickel, manganèse, titane, antimoine, molybdène, tungstène, chrome;

3° Soufre et arsenic, soit seuls, soit combinés avec les métaux, aluns et sels solubles à base des métaux indiqués au 2°;

4° Sels gemmes et autres sels associés dans le même gisement.

§ 2. — *Les sources salées.*

Art. 3. — Sont considérés comme *carrières* appartenant aux propriétaires du sol les gîtes non classés comme mines tels que : ardoises, grès, marbres, granits, basaltes, laves, les pierres à bâtir de toute nature, les pierres à chaux, à plâtre, les pouzzolanes, sables, argiles, pierres à fusil, kaolin, terre à foulon et à poteries, les substances terreuses et cailloux de toute nature, les amendements ou engrais.

Art. 4. — En cas de contestation sur la classification légale d'un gîte de substance minérale ou fossile, il est statué par un décret de S. A. le Bey.

Art. 5. — Toute demande de permis de recherches doit être adressée en triple expédition au Directeur Général des Travaux Publics qui en donne récépissé.

Elle est inscrite sous son numéro d'ordre, aux date et heure de son dépôt, sur un registre spécial tenu à la disposition du public.

A la demande, doivent être annexés :

1° Un plan des lieux, à l'échelle de un dix-millième donnant, avec un aperçu général de la configuration du terrain, l'emplacement des affleurements, le tracé exact du périmètre demandé.

Ce périmètre devra se rapporter à des points fixes, tels que : points géodésiques, sources, marabouts, etc.

Le périmètre demandé ne devra pas excéder 300 hectares, et deux de ses points ne pourront être distants de plus de 3000 mètres.

2° Des échantillons de minerais numérotés, les numéros se rapportant aux affleurements indiqués sur le plan.

Art. 6. — Dans la quinzaine du dépôt de la demande en permis de recherches, le pétitionnaire devra, sous peine de perdre son droit de priorité, justifier qu'il a fait élection de domicile en Tunisie.

Art. 7. — Le Directeur général des Travaux Publics délivre, suivant l'ordre de priorité, le permis de recherches pour les terrains reconnus libres dans le périmètre demandé.

Ce permis de recherches ne peut être cédé à un tiers sans autorisation donnée par arrêté du Directeur Général des Travaux Publics.

Il donne droit exclusif à son titulaire de rechercher sur les ter-

rains pour lesquels il a été délivré les mines dont la nature a été déterminée par le permis de recherches.

Il est accordé pour deux années.

Il peut être prorogé sur la demande de l'explorateur.

Si, dans un périmètre déjà accordé par l'Administration pour une mine déterminée, il vient à se produire une demande en permis de recherches pour une mine de nature toute différente, l'Administration arrête dans le nouveau permis de recherches toutes les dispositions qu'elle croira utiles pour éviter, autant que possible, que les deux permissionnaires ne se gênent mutuellement dans leurs recherches.

Art. 8. — Si dans la première année l'explorateur n'a pas commencé des travaux réguliers de recherches, s'il a suspendu ses travaux sans aucune cause reconnue légitime, ou s'il a contrevenu aux dispositions imposées par le présent décret ou par l'arrêté d'autorisation de recherches, il pourra être déchu de son droit de recherches. Dans ce cas, il ne pourra lui être accordé, pour les mêmes terrains et pour les mêmes gisements, un nouveau permis de recherches dans les trois années qui suivront la date de l'arrêté de déchéance.

Art. 9. — Les travaux de recherches sont soumis à la surveillance de l'Administration qui peut, dans tous les cas, ordonner ou supprimer tels travaux dans un but de sécurité pour les personnes ou de conservation pour la mine, les voies publiques, les sources, canaux, villages, etc.

Art. 10. — Tout permis de recherches est annulé de plein droit si les terrains pour lesquels il a été délivré viennent à être englobés dans le périmètre d'une concession de mine de même nature.

Art. 11. — L'explorateur ne pourra disposer des produits de ses recherches qu'après une autorisation spéciale du Directeur général des Travaux Publics.

Art. 12. — Les frais d'enquête et de visite de mine et les frais d'analyses seront à la charge du pétitionnaire. Un arrêté du Directeur général des Travaux Publics fixera le mode de règlement de ces frais. (Arrêté du Directeur des Travaux Publics du 20 juillet 1893.)

Art. 13. — Lorsque les travaux de recherches ou d'exploitation nécessiteront l'occupation temporaine d'un terrain, cette occupation sera autorisée, à défaut d'entente avec le propriétaire superficiaire, par un arrêté du Directeur Général des Travaux Publics.

L'arrêté indiquera les limites des terrains à occuper, leur contenance, le nom et le domicile du ou des propriétaires ou présumés tels.

Ne pourront être occupés temporairement les cours, vergers et jardins attenants aux habitations et entourés de clôtures fixes.

Art. 14. — Le Directeur général des Travaux Publics envoie ampliation de son arrêté à l'Ingénieur des Mines de la Régence et au Caïd du territoire ou au Président de la Municipalité.

L'Ingénieur des Mines en remet une copie certifiée à l'explorateur ou au concessionnaire.

Le Caïd ou le Président de la Municipalité, suivant le cas, notifie l'arrêté au propriétaire ou à son représentant.

Art. 15. — En cas d'arrangement à l'amiable entre le propriétaire et l'explorateur ou le concessionnaire, ce dernier est tenu de présenter à l'Ingénieur des Mines, toutes les fois qu'il en est requis, le consentement écrit du propriétaire ou le traité qu'il a passé avec lui.

Art. 16. — A défaut de convention amiable, l'Ingénieur des Mines, préalablement à toute occupation du terrain désigné, fait connaître par écrit au Caïd du territoire ou au Président de la Municipalité, suivant le cas, le jour auquel l'explorateur ou le concessionnaire se rendra sur les lieux ou s'y fera représenter. Dans les trois jours qui suivent la réception de cet avis, le Caïd ou le Président de la Municipalité en accuse réception à l'Administration des Mines et notifie cette convocation au propriétaire ou, s'il n'habite pas sur le territoire ou dans la commune, à son fermier, locataire ou gérant.

Il l'invite en même temps à désigner un expert pour procéder, contradictoirement avec celui qui aura été choisi par l'explorateur ou le concessionnaire, à la constatation de l'état des lieux.

Aux deux experts ci-dessus indiqués est adjoint l'Ingénieur des Mines ou son délégué.

Entre la notification faite de la convocation et la visite des lieux, il doit y avoir, dans tous les cas, un délai de dix jours au moins.

Art. 17. — Au jour fixé, les trois experts procèdent à leurs opérations. Ils évaluent pour la première année le produit net probable des terrains à occuper. Ils font mention de cette évaluation sur le procès-verbal de constat des lieux. L'indemnité préalable est fixée au double de cette somme. Elle est réglée annuellement.

Art. 18. — Les explorateurs ou concessionnaires ne pourront commencer leurs travaux qu'après avoir justifié du paiement aux propriétaires du sol de l'indemnité préalable.

Si les propriétaires refusent de recevoir cette somme, les explorateurs ou concessionnaires les assigneront en référé pour voir ordonner la consignation de ladite somme. Dans ce cas, l'occupation ne pourra être autorisée qu'après la consignation.

Les explorateurs seront tenus, en outre, de fournir caution au propriétaire du sol, si ce dernier l'exige, en vue de la réparation de tous autres dommages pouvant résulter de l'exécution des travaux de recherches. Cette caution sera fixée par le Tribunal Civil.

Art. 19. — Lorsque l'occupation temporaire, ainsi faite, privera le propriétaire de la jouissance du sol pendant plus de trois ans, ou lorsque, après l'exécution des travaux, les terrains occupés ne seront plus propres à la culture, les propriétaires pourront exiger l'acquisition du sol.

Le terrain à acquérir ainsi sera toujours estimé au double de la valeur qu'il avait avant l'occupation.

Les contestations qui pourraient s'élever entre les intéressés, tant pour la surface à acquérir que pour le prix d'acquisition, seront soumises aux Tribunaux Civils.

Art. 20. — Les contraventions au présent décret pour recherches ou exploitations illicites, entraves aux travaux régulièrement autorisés, seront constatées et dénoncées par les agents de l'Administration des Mines.

Leurs procès-verbaux seront affirmés dans le délai de trois jours devant le Juge de Paix ou le Contrôleur Civil le plus proche.

Les Tribunaux prononceront contre les délinquants une amende de 50 francs au moins et de 500 francs au plus.

En cas de récidive dans les douze mois de la condamnation, les amendes seront doublées et une détention pourra être prononcée

contre les délinquants sans que la durée de cette peine puisse être inférieure à huit jours ni supérieure à trois mois.

Dans tous les cas, les Tribunaux pourront prononcer la fermeture des travaux ou exploitations illicites.

Art. 21. — Notre Directeur général des Travaux Publics est chargé de l'exécution du présent décret.

2. — Les Salines.

Les salines constituent un monopole de l'État tunisien, aussi bien comme exploitation que comme vente du sel.

L'exploitation des salines est assurée soit directement par l'État, soit sous forme de concessions, par des particuliers; mais celles-ci sont subordonnées à la condition expresse que tout le sel extrait sera exporté.

Il y avait, en 1907, 19 salines concédées, en Tunisie; 8 autres sont exploitées par l'État.

Un député français, M. Leboucq, vient tout récemment de déposer une proposition de loi ayant pour objet de faire admettre en franchise, en France, le sel tunisien, par assimilation avec les produits énumérés dans la loi du 19 juillet 1890.

Cette idée est très intéressante pour la Tunisie, à qui elle donnerait un bien plus grand débouché, en même temps qu'elle faciliterait l'approvisionnement en charbon de Bizerte, en assurant un fret de retour aux navires.

Enfin, ce serait aussi une excellente mesure pour la France, qui paie actuellement le sel, produit de première nécessité, un prix relativement exorbitant, grâce surtout à la protection d'un droit de douane prohibitif de 24 francs par tonne; à peu près 5 fois la valeur de la marchandise!

3. — Sources thermales.

La Tunisie possède de nombreuses sources thermo-minérales qui offrent, par l'uniformité de leur composition chimique et leur thermalité, un intérêt particulier, au point de vue hydrologique. Ces sources constituent pour le pays une précieuse ressource et un élément de prospérité.

Ce sont des eaux *chlorurées sodiques fortes hyperthermales*. Leur thermalité s'élève parfois jusqu'à 70 degrés. Actuellement 17 stations sont connues; mais la réputation de ces eaux reste encore localisée, faute d'installation suffisante, sauf cependant pour celles de Korbous et d'Hammam-Lif.

Korbous, ou *Kourbès*, ou *Hammam-Korbous*, est une petite localité arabe située sur la côte orientale du golfe de Tunis, en face de Carthage, protégée des vents du Nord et du Nord-Ouest par la masse du djebel *Korbous*, montagne élevée de 419 mètres et qui se termine en falaise du côté de la mer.

C'est une ancienne station thermale romaine; c'est dire que sa réputation remonte déjà à une haute antiquité. Les indigènes considèrent ses eaux comme miraculeuses.

Elle comprend sept sources d'une limpidité parfaite, sans odeur, d'un goût salé et offrant les caractères suivants : minéralisation, 10 gr. 960 par litre; température de 18 à 60 degrés; débit, 180 000 litres à l'heure.

L'Établissement est confortablement installé, dans un ancien palais beylical, le Dar-el-Bey, auquel a été conservé son caractère arabe. Il commence à être fréquenté par les étrangers. *Korbous* possède d'ailleurs un fort bel hôtel. Les autres stations thermales sont moins fréquentées, parce que plus éloignées de la capitale, exception faite cependant, pour la sta-

tion pleine d'avenir d'*Hammam-Lif*, près Tunis, villégiature d'été et station thermale où l'on trouve le confort européen ; ce n'était, il y a une quinzaine d'années qu'une plaine, déserte et marécageuse, aujourd'hui transformée en un coquet village.

Citons encore : *El Hamma* près Gabès, au Sud-Est de la Tunisie ; *Hammam-Biadha* à Souk-el-Arba.

En général, la plupart des sources thermales tunisiennes jouissent d'une réputation méritée parmi les indigènes et sont très fréquentées par eux.

Il convient d'ajouter que la minéralisation de toutes ces sources et notamment de celle de Korbous l'emporte sur les sources thermales analogues si cotées en Europe : Balaruc, Bourbonne, Kissinguen, Wiesbaden, La Motte, etc... et détient le record de la haute teneur d'acide phosphorique (parfois, jusqu'à 40 centilitres par litre).

4. — Pêches maritimes.

En 1890, M. Bouchon-Brandely, inspecteur général des pêches maritimes, écrivait :

« Nos côtes africaines ont été dotées par la nature avec la plus rare largesse, elles sont peuplées des espèces les plus diverses qui y trouvent des conditions d'habitat assez exceptionnellement favorables pour que les familles prospèrent avec quiétude et se multiplient dans de prodigieuses proportions. »

Tout cela est exact.

La faune marine tunisienne est presque identique, d'ailleurs, à celle du littoral méditerranéen français ; mais beaucoup plus riche.

Les côtes de Tunisie devraient donc être, pour les pêcheurs,

un véritable pays de Cocagne, et le seraient, en effet, s'ils avaient des débouchés suffisants pour leurs pêches et si, par surcroît, ils n'étaient pas la proie des intermédiaires qui triplent et quadruplent souvent les prix infimes qu'ils ont payés.

On fit bien, il y a quelques années, un timide essai de petite colonisation maritime : huit pêcheurs bretons allèrent se fixer à Tabarca; mais, sans ressources et mal organisés, ils devaient inévitablement échouer dans leur tentative, ce qui arriva.

Tout autres ont été la moyenne et la grande colonisation, c'est-à-dire celles des intelligences et des capitaux qui ont permis l'installation sur les côtes tunisiennes des appareils de pêche les plus perfectionnés et les plus modernes; aussi les résultats sont-ils des plus satisfaisants et font-ils bien augurer de l'avenir.

Il semble même que nous soyons à l'aurore d'une rénovation complète en matière de pêches maritimes, et l'on peut prévoir le temps prochain où la pêche des *éponges* sera, à elle seule, *une source de richesses incalculables pour la Tunisie et pour la France*.

La Tunisie jouit, au point de vue de la pêche maritime d'une législation particulière.

En effet, le *droit international* fixe que les nationaux des puissances ayant, avec la Tunisie, le régime de « nation la plus favorisée », *peuvent exercer librement l'industrie de la pêche maritime dans les eaux tunisiennes*, le gouvernement tunisien conservant naturellement ses pouvoirs de souveraineté et de police.

Mais la *pêche des lacs* dépend exclusivement du gouverne-

ment tunisien ; en un mot la pêche n'y est pas libre et fait l'objet de concessions spéciales, sauf quelques légères exceptions.

L'importance de la pêche de ces lacs est d'ailleurs considérable, comme on peut en juger par les chiffres suivants :

Production annuelle des lacs (en kilogrammes).

(Moyenne de 8 années — 1900-1908).

DÉSIGNATION	ANGUILLES	DAURADES	DIVERS	LOUPS	MULETS	MAIGRES	PATACLETS ET SPARS	SOLES	SQUALES	TOTAL
										Kilogr.
Lac de Bizerte.....	452	171.767	70.833	12.408	82.905	10.551	18.191	1.326	»	368.433
— de Porto-Farina.	4.987	21.038	3.849	13.340	38.076	153	4.073	1.504	2.631	89.651
— de Tunis.....	13.124	203.000	6.192	46.658	227.614	24	»	8.126	»	504.738
— de Bibans.....	4	2.490	44 474	9.862	24.424	»	35.164	3.013	8.236	127.633
									ENSEMBLE.....	1.090.455

a) Une Pêche dans le lac de Bizerte.

La pêche du lac de Bizerte est particulièrement productive et attrayante ; on en jugera par le récit suivant fait par un témoin oculaire :

... « Bien que depuis des siècles on n'ait cessé de les exploiter, les fonds du lac n'ont jamais été épuisés, même n'ont jamais paru donner trace de fatigue. Toujours on y trouve, et en grande abondance, les daurades, les bars, les mulets et loups de diverses variétés, des congres, des merlans, des rougets, des murènes et nombre d'autres espèces. Les pêcheries sont permanentes, établies à cinq kilomètres en avant de Bizerte, à l'entrée du goulet s'ouvrant de l'anse de Sebra dans le lac proprement dit.

« Là, sur une longueur de douze cents mètres et le parcours que suivent les poissons pour émigrer du lac vers la haute mer, sont tendus des filets de fer zingués, à mailles de moyenne ouverture. En même temps que ces filets, sont disposés des bordigues et des réservoirs dans lesquels, avant d'être recueillis, séjournent les poissons capturés. Par ce nom de bordigues, on désigne des clayonnages en roseaux ou en rameaux de palmiers, disposés pour former des chambres communiquant entre elles, la première s'ouvrant vers l'entrée du chenal. Ces engins sont établis suivant les derniers perfectionnements de l'industrie des pêches, et dans le but de ne nuire en rien à la reproduction du poisson. L'unique filet employé aux pêcheries de Bizerte est le trémail, qui reste suspendu, mais ne traîne pas au fond des eaux : il arrête le poisson qui passe, profite, par conséquent, des ressources du présent, sans nuire à celles de l'avenir.

« Les poissons, allant du lac vers la mer, se dirigent vers le goulet et rencontrent sur leur route l'obstacle que leur opposent les filets. Ils ne s'entêtent pas à vouloir le surmonter, mais suivent la ligne de cet obstacle pour trouver quelque ouverture. Peut-être, s'ils étaient isolés ou peu nombreux, pourraient-ils rebrousser chemin, mais ils sont suivis par des bancs de leurs confrères, gros, moyens et petits, qui les poussent, les pressent, les emprisonnent entre eux et la muraille flexible.

« Le gros de l'armée a déjà poussé et désorganisé les têtes des colonnes, l'affluence des derniers bancs détermine la pression, le désordre, l'affolement, et quand on relève les filets, il n'y a plus qu'à saisir les victimes prises dans ses mailles ; si, par des trous faits dans le réseau, quelques fuyards ont eu l'heur de passer, ils ne sont pas sauvés pour cela, car ils rencontrent alors les bordigues, dans lesquelles, sans défiance, ils s'engagent, s'accumulent, vivent jusqu'au moment où, les jugeant assez nombreux, on les capturera. »

Mais voici le moment de la levée des filets :

...« Ceux-ci, halés par des Malais et des Arabes, montent lentement, et quand ils arrivent à fleur d'eau, des zigzags d'argent, des éclairs fugaces d'or, nous annoncent déjà que la capture est importante. Peu à peu le filet sort de l'eau, le nombre des éclairs d'argent et d'or s'augmente, ils deviennent de plus en plus vifs, ils pullulent, et c'est aux acclamations des spectateurs qu'apparaît une masse grouillante de mulets, de bars, de rougets, la plupart de fort belle taille, se débattant au milieu de la purée d'aspect métallique que constitue la quantité énorme des poissons de plus petite taille. Ramassés à la pelle, ces malheureux animaux sont jetés dans

le fond d'une forte péniche qui, sous le poids, s'enfonce de plus en plus dans l'eau, et, pleine, est remplacée par une autre; car les hommes puisent encore, puisent toujours, et il semble que jamais ils n'arriveront à recueillir tout ce poisson amassé dans le filet.

« C'est vraiment la pêche miraculeuse, celle que peignit Raphaël pour Saint-Pierre de Rome. Et cette pêche miraculeuse, n'allez pas croire qu'elle a été préparée d'avance pour étonner les visiteurs, qu'elle soit le résultat d'un *truquage*. Telle, elle est ainsi journalière et, d'après les statistiques, la production annuelle atteint parfois 500 000 et 530 000 kilos de poisson. Dans cette masse énorme, les mulets sont particulièrement nombreux : mulets d'été et mulets d'hiver. Les premiers, quand ils sont de grande espèce, sont appelés *bouri* par les Arabes, et *bigeran* quand c'est la petite espèce. Les mulets qui se font prendre en hiver sont les *bittoum*.

Les quatre cinquièmes de cette quantité se vendent sur les marchés tunisiens; le reste, (soit plus de 100 000 kilos) conservé dans la glace, est envoyé en Algérie et en France, ou bien transformé, à Bizerte même, en conserves, à destination d'Europe. »

b) Pêcheries de Thon.

Ces pêcheries de thon sont particulièrement importantes et prospères, notamment sur la côte orientale du golfe de Tunis et près de Monastir.

Voici, d'ailleurs, quelques chiffres suffisamment édifiants :

Pêche du thon.

ANNÉES	BATEAUX	KILOGRAMMES
1898.....	26	1.573.000
1902.....	47	398.000
1906.....	68	1.933.000
1911.....	92	1 985.217

Le produit de cette pêche est exempté des droits d'exportation ; il est mis sous sel immédiatement et expédié à Malte et en Italie.

D'ailleurs les pêcheries de *thon*, ou « thonnaires », sont entre les mains des Italiens ; les bateaux et les hommes qui se livrent à cette pêche proviennent de la Sicile.

Les *sardines*, les *anchois* et les *allaches* font aussi l'objet d'une pêche importante :

c) Pêche des Sardines, Anchois et Allaches.

ANNÉES	SARDINES	ANCHOIS	ALLACHES
1892. ...	155.000 kil.	317.000 kil.	243.000 kil.
1900.....	139.000 —	29.000 —	514.000 —
1906.....	136.000 —	173.800 —	939.000 —
1911.....	84.000 —	1.100 —	161.347 —

Mais l'une des pêches les plus productives est bien celle des éponges et des poulpes, très abondants dans les eaux tunisiennes.

d) Éponges et Poulpes.

ANNÉES	BATEAUX	ÉPONGES	POULPES
1892.....	1429	91.000 kil.	207.000 kil.
1896.....	1089	100.000 —	286.000 —
1900.....	1272	96.000 —	280.000 —
1906.....	1482	151.000 —	164.000 —
1911.....	(?)	85.180 —	(?)

Voici, au surplus, le tableau récapitulatif de toutes les pêches marititimes tunisiennes, de 1906 (année prospère) :

e) Tableau des pêches maritimes de 1906.

NATURE DES PÊCHES	POIDS EN KILOGR.	VALEUR EN FRANCS
Sardines, anchois, allaches.....	1.249.126	392.006
Pêche en mer et dans les lacs.....	3.837.085	2.081 876
Éponges et poulpes.....	314.575	2.763.024
Thonnaires	1.932.753	709.238
Totaux.....	7.333.539k.	5.946.144 fr.

En cette même année 1906, le *Trésor tunisien* a retiré de

ces diverses pêches les revenus suivants (en chiffre ronds) :

Redevances sur les concessions et les amodiations..	84.000 fr.
Produit des patentes sur la pêche des éponges et poulpes.....	174.000 »
Droit d'exportation sur les éponges et les poulpes...	53.000 »
Droit d'exportation sur le poisson.....	10.000 »
Droits de marché sur le poisson.....	134.000 »
TOTAL.....	455.000 fr.

En 1911 les pêches maritimes ont produit au total, 6610516 kilos d'une valeur de 4 250 637 francs.

Les mois où la pêche est la plus productives ont :

Avril, Mai, Juin et Juillet.

Cependant, les éponges et les poulpes abondent surtout de septembre à décembre (inclus).

5. — Main-d'œuvre et salaires.

La main-d'œuvre indigène est abondante en Tunisie, quoique en général pas très habile ni très prompte.

Elle est encore bon marché et elle fait concurrence à celle fournie par les Italiens, très nombreux.

Le salaire quotidien des ouvriers agricoles indigènes est de 1 fr. 20 à 1 fr. 50, par jour, sans nourriture ; alors que le salaire ordinaire d'un ouvrier européen est de 2 fr. à 2 fr. 50.

Les tailleurs de vigne, cependant, gagnent davantage, 4 fr. à 4 fr. 50 par jour, sans nourriture.

En dehors des indigènes arabes ou berbères, il y a encore les nègres, venus du Soudan, qui constituent d'excellents ouvriers agricoles et aussi, d'ailleurs, des ouvriers divers et, en particulier, des domestiques généralement laborieux,

fidèles et dévoués, lorsqu'ils sont bien dirigés et commandés.

Les ouvriers arabes ou nègres ne rendent réellement service que lorsqu'ils sont encadrés par des ouvriers européens ou travaillent côte à côte avec le propriétaire agriculteur.

Malheureusement, il est à craindre, au point de vue agricole, que les industries extractives qui seront de plus en plus nombreuses, dans l'avenir, n'accaparent un très grand nombre d'hommes et ne fassent subir au prix de la main-d'œuvre une augmentation sensible.

CHAPITRE VII

La Colonisation.

I. — RENSEIGNEMENTS UTILES A UN ÉMIGRANT FRANÇAIS

Lorsqu'une personne est désireuse d'émigrer en Tunisie, elle doit, avant toute chose, se renseigner le plus possible, sur ce pays, car de tous les renseignements qu'elle puisera à bonne source peut résulter pour elle, soit un changement d'idée, soit une confirmation de ses précédents desseins ; mais cette fois, en connaissance de cause.

Les moyens de se documenter sur tout ce qui a trait à la Tunisie sont nombreux; mais le principal et le meilleur, (parce qu'il est officiel) est encore de s'adresser à l'*Office du gouvernement tunisien*, galerie d'Orléans, au Palais-Royal, à Paris. Il est spécialement chargé de fournir, aux futurs colons, et aux autres personnes qu'intéresse la Tunisie, tous les renseignements utiles et il répond à toutes les questions, soit écrites, soit verbales, qui concernent la colonisation tunisienne.

En outre de cet *Office tunisien* fixé à Paris, il existe à *Tunis*

même, au siège de la *Direction de l'Agriculture et de la Colonisation*, un service spécial de renseignements, auquel les futurs colons pourront s'adresser s'ils préfèrent; mais *l'Office tunisien* dépend de cette Direction et peut fournir les mêmes renseignements et documents.

D'autre part, la lecture des livres spéciaux sur la Tunisie et une visite au musée colonial, (également galerie d'Orléans, au Palais-Royal) achèveront de former leur opinion.

Renseignements généraux.

Voici, néanmoins, quelques renseignements généraux, susceptibles de guider un émigrant:

a) Transport a prix réduits.

Le gouvernement tunisien assure le transport à prix réduit de tous les émigrants français entrant dans une des catégories suivantes:

1° Les personnes ayant acheté, ou loué, ou pris en métayage des terres dans la Régence et disposant du capital nécessaire;

2° Ouvriers et employés engagés en Tunisie et produisant les pièces justificatives;

3° Toutes autres personnes disposant d'un capitale net et liquide d'au moins mille francs, leur permettant de vivre en attendant d'avoir trouvé une situation, et celles qui vont rejoindre des parents déjà installés en Tunisie dans le but d'habiter avec eux.

Réductions accordées à ces émigrants:

1° 50 p. 100 en 3e classe, sur les lignes d'intérêt général;

2° tarifs spéciaux (ci-après) sur les paquebots des Compagnies Transatlantique et de Navigation mixte, en 3e et 4e classe.

Pour obtenir ces réductions :

Les intéressés devront adresser une demande motivée, soit à l'Office du gouvernement tunisien, galerie d'Orléans, au Palais-Royal (Paris), soit à la Direction de l'Agriculture, du Commerce et de la Colonisation, à Tunis.

Le *tarif réduit* ne peut être accordé qu'une seule fois à la même personne, et doit être utilisé dans le délai de trois mois ; sans quoi, il faudrait adresser une nouvelle demande.

Lorsqu'une demande de *tarif réduit* est agréée par l'administration tunisienne, l'émigrant reçoit une lettre lui donnant des instructions relatives au voyage en chemin de fer et contenant une *réquisition de passage*, qui lui permet de prendre le bateau, à tarif réduit, à Marseille.

L'émigrant doit alors se procurer à la gare de départ le *bon de réduction* qui lui est destiné. Il bénéficie en outre du transport gratuit de 100 kilogrammes de bagages, à condition que ceux-ci partent en même temps que lui.

Pour son mobilier, l'émigrant devra réclamer à la gare de départ (petite vitesse) le *tarif d'exportation* qui sera pour lui le plus avantageux.

Les enfants de 3 à 12 ans ne paient que *moitié du tarif réduit* et ont droit au transport gratuit de 50 kilogrammes de bagages.

b) Traversée de France en Tunisie.

Dès son arrivée à Marseille, l'émigrant devra se présenter

soit dans les bureaux de la Compagnie Transatlantique (quai de la Joliette), soit dans ceux de la Compagnie Touache (54, rue Cannebière), — suivant qu'il aura fait choix de l'une ou l'autre compagnie —; là il présentera son bon de *réquisition* qui lui donne droit à son passage, à prix réduit, sur les paquebots de ces compagnies de navigation.

Au vu de cette *réquisition* sur laquelle l'émigrant aura mentionné la classe (3e ou 4e) qu'il a choisi, il lui sera délivré un billet de passage, établi sur les bases du tableau suivant :

DÉSIGNATION DES PARCOURS	COMPAGNIE FAISANT LE SERVICE	JOURS DE DÉPART DE MARSEILLE	TARIFS DE PASSAGE AVEC VIVRES		OBSERVATIONS
			3e classe	4e classe	
Marseille à Bizerte.....	Transatlantique	Vendredi	17 75	15 95	Les tarifs de ce tableau comprennent les frais de port et de débarquement.
— Tunis direct.....	—	Lundi	19 25	17 45	
— —	Touache	Mercredi	20 75	18 95	
— — par Bizerte.	Transatlantique	Vendredi	19 55	17 75	
Tunis à Tabarka.....	—	Jeudi	7 65	6 45	
Marseille à Sousse.....	Touache	Mercredi	28 15	24 55	
— Monastir.....	—	—	30 05	25 85	
— Mehdia.....	—	—	31 »	26 80	
— Sfax.....	Transatlantique	Lundi	31 05	28 05	
— —	Touache	Mercredi	35 »	30 80	
— Gabès.....	—	—	39 95	34 55	
— Djerba.....	—	—	41 20	37 60	

NOTA. — Les enfants âgés de moins de 5 ans sont transportés et nourris gratuitement; ceux de 5 à 15 ans ne paient que la moitié des prix de ce tableau.

Bagages. — Les émigrants ont droit au transport gratuit de 80 kilogrammes de bagages en 3e classe et de 40 kilogrammes en 4e classe (à condition que ces bagages partent en même temps qu'eux).

Les enfants de 5 à 15 ans ont droit à la moitié des franchises de bagages ci-dessus.

Le supplément de poids des bagages sera compté à raison de *3 francs par 100 kilogrammes*.

c) Prix de la nourriture en tunisie.

Que n'a-t-on pas dit et même parfois écrit sur les dépenses de bouche en Tunisie!

Suivant les uns, on y trouvait tout à vil prix; suivant les autres, c'était absolument le contraire et la nourriture y était hors de prix.

Je me souviens que, lors du premier voyage que je fis dans ce pays, je fus, à l'avance, fort alarmé par un donneur de renseignements qui m'avait assuré que je ne pourrais vivre à moins de 10 francs par jour.

Heureusement je constatai bientôt que la réalité des choses était bien différente : en effet, non seulement je trouvai à Tunis un excellent restaurant français à 2 francs par repas, mais encore ce prix fut réduit à 1 fr. 50, par abonnement au mois. J'avais droit, pour ce prix, à un hors-d'œuvre, à un plat de poisson, un plat de viande, un plat de gibier, légumes et dessert!... Il faut dire que le poisson et le gibier étaient très abondants (et le sont encore d'ailleurs) : quant au dessert, on avait littéralement l'embarras du choix.

Ces prix sont restés sensiblement les mêmes, ce qui est dû un peu sans doute à la concurrence que se font

aujourd'hui les restaurants européens, assez nombreux là-bas.

Les aliments et les denrées, d'ailleurs, sont bon marché à Tunis, qui est un grand centre de ravitaillement et où tout afflue en abondance ; voici les prix des principaux :

Le pain se paie 0 fr. 30 à 0 fr. 40 le kilogramme; la viande de bœuf ordinaire de 1 fr. 30 à 2 fr. 20 le kilogramme; celle du mouton 1 fr. 40 ; le vin ordinaire 0 fr. 15 à 0 fr. 30 le litre; le sucre 0 fr. 50 à 0 fr. 60 le kilogramme; le beurre 3 fr. 20 à 4 fr. 80 ; le pétrole 0 fr. 17 à 0 fr. 20 le litre ; le macaroni et autres pâtes 0 fr. 40 à 0 fr. 50 le kilogramme ; les pommes de terre 0 fr. 15 à 0 fr. 30 ; les œufs 0 fr. 70 à 1 fr. 20 la douzaine ; l'eau-de-vie 1 fr. 30 le litre; le lait 0 fr. 40 à 0 fr. 50 ; les volailles 1 fr. à 1 fr. 75. Le poisson est très bon marché; les légumes également.

d) Prix des vêtements et des meubles.

On trouve à Tunis et dans la plupart des grands centres de la Régence des tailleurs et des marchands de nouveautés et de confections qui vendent des vêtements à des prix sensiblement les mêmes que ceux de France. Parfois même ces prix sont plus bas.

Même remarque pour la chapellerie et les ustensiles de ménage. Pour ces derniers, il existe à Tunis un grand Bazar aussi bien approvisionné que les principaux établissements français de ce genre.

e) Prix des instruments agricoles, harnais, etc.

Tous ces objets, de même que les grandes machines agricoles : faucheuses, moissonneuses, batteuses, etc.,se trouvent

en dépôt à Tunis où on peut les acheter aux mêmes conditions qu'en France.

Mais il est à noter que, d'une façon générale, l'outillage étant le même dans ces deux pays, les colons auront intérêt à emporter leurs outils principaux.

Prix du bétail.

Pour l'achat du bétail, on devra tenir grand compte de l'époque de l'année, qui joue en Tunisie, plus qu'ailleurs sans doute, un grand rôle, en raison de la sécheresse qui, pendant six mois au moins, règne sur le pays. Or, les Arabes ne savent pas faire de provisions fourragères suffisantes pour l'alimentation de leurs bestiaux ; ils les vendent donc dès que la saison chaude et sèche ne leur permet plus de les alimenter dans les champs ; aussi les prix s'abaissent-ils énormément à cette époque.

Au surplus, il faut considérer la valeur propre relative des bêtes vendues. Voici quelques chiffres pour Tunis (période du 20 mars au 16 avril 1911).

PRIX DES ANIMAUX A TUNIS.

ANIMAUX	PRIX	
	MINIMUM	MAXIMUM
Bœufs	45 fr.	280 fr.
Vaches	40 »	150 »
Taurillons	25 »	95 »
Veaux	15 »	60 »
Moutons	10 »	22 »
Chèvres	6 »	15 »
Chevaux	70 »	130 »
Volailles	1, 85	3, 50

f) PRIX DES CONSTRUCTIONS.

Il est naturellement impossible de fixer, à l'avance, des prix de constructions, sans avoir en mains des projets bien déterminés.

D'autre part, les prix de revient des matériaux de construction sont très variables dans un pays comme la Tunisie, suivant l'éloignement du lieu à bâtir, d'une gare de chemin de fer ou de la carrière, s'il s'agit des pierres ou des moellons.

Mais on peut dire, d'une façon générale, que le prix d'un mètre cube de maçonnerie varie de 9 à 12 francs.

Un maçon européen se paie 5 à 8 fr. par jour; un maçon indigène 2 fr. 50 à 3 francs.

Ces prix permettent de bâtir dans des conditions assez bonnes ; mais le chiffre minimum ne sera guère inférieur à

5.000 francs, pour une maison destinée à une famille de quatre personnes, et n'ayant qu'un rez-de-chaussée, avec une surface de 100 mètres carrés environ.

Les habitations tunisiennes se construisent habituellement avec terrasse, ce qui économise la charpente et la toiture, et ce qui correspond bien au climat, surtout chaud et sec, de ce pays.

Quant aux petit bâtiments annexes : buanderie, écuries, hangars, on les fait d'une façon plus rustique que la maison, et en laissant même, souvent, à claire-voie ou sans clôture une des quatre faces des murs, la terrasse n'étant soutenue, de ce côté, que par un simple poteau.

Époque préférable pour aller se fixer en Tunisie.

Les immigrants ont généralement intérêt à se rendre en Tunisie, entre la fin de septembre et le début de mai. Cette période est, en effet, celle qui se prête le mieux à la reconnaissance du pays et aux allées et venues des personnes désireuses d'y faire choix d'une propriété. D'autre part, la campagne agricole s'ouvre en octobre; c'est donc le moment où les ouvriers agricoles trouvent le plus facilement à s'embaucher; les tailleurs de vignes peuvent, toutefois, retarder leur venue jusqu'à la fin de novembre.

II. — CE QU'ON PEUT FAIRE EN TUNISIE

La Tunisie est un pays essentiellement agricole et doit être une colonie de peuplement. Il lui manque seulement des bras et des capitaux.

Nos colons français, provenant du Languedoc et de la Provence, s'aperçoivent à peine du changement de climat. Les méridionaux peuvent donc sans crainte aller dans ce pays.

Mais ce que demande la Tunisie, ce sont surtout des *agriculteurs*, non pas des *ouvriers agricoles*, mais des *petits propriétaires*, cultivant eux-mêmes leurs terres.

C'est précisément le contraire qui s'est produit jusqu'à présent : des territoires immenses ont été achetés par de puissantes sociétés financières qui ont pratiqué la grande culture et surtout la viticulture.

Cependant, nous devons reconnaître que, depuis une dizaine d'années, le nombre des petites propriétés a beaucoup augmenté. Nous verrons, dans l'article suivant, comment le colon peut se les procurer.

Néanmoins la profession d'agriculteur, bien qu'offrant le plus de ressources et de chances de réussite, n'est pas la seule qu'un Français puisse exercer en Tunisie, dans de bonnes conditions ; il en est beaucoup d'autres qui sollicitent son activité.

Nous citerons les principales :

Maréchal-ferrant, *charron-forgeron* ou *forgeron* (cette profession assure généralement à l'homme qui l'exerce dans un centre agricole une situation très convenable) ; *maçon*, *menuisier*, *serrurier*, *peintre*, *charpentier* et presque tous les métiers de la construction ; *boulanger*, *boucher-charcutier*,

cordonnier ; parfois aussi, mais plus rarement : *tailleur-confections*, *chapelier* et hôtelier.

Ce sont uniquement des professions manuelles ou ayant trait à l'alimentation.

Comme profession féminine, nous ne citerons que celle de *couturière-modes* et *confections* comme offrant quelques chances de réussite et seulement dans des centres déjà importants où les Européens sont nombreux.

D'une manière générale, d'ailleurs, il n'y a aucunement à compter, quant aux affaires, sur les indigènes : ils vivent de leur vie propre, avec leurs usages, leurs coutumes et ne prennent aucune part à notre existence européenne.

Au point de vue *commercial*, les maisons de gros, demi-gros et détail sont innombrables et il serait peu prudent, sinon téméraire, de la part d'un nouveau-venu européen, d'espérer pouvoir les concurrencer : il sera plus sage de sa part d'acheter un fonds de commerce déjà existant, en s'entourant bien entendu, de toutes les garanties nécessaires.

Quant à *l'industrie*, elle n'est encore qu'à son enfance en Tunisie et elle offrira par la suite et offre déjà, d'ailleurs, aux capitalistes et aux sociétés financières, des perspectives d'affaires brillantes; mais ces sortes d'affaires ne peuvent guère intéresser les immigrants munis d'un faible avoir, si ce n'est les ouvriers, contremaîtres ou chefs d'équipe, constituant le personnel européen de toute exploitation industrielle.

Ce sont donc les gros capitaux seuls qu'intéressent les richesses naturelles du sous-sol tunisien.

III. — TERRES DE COLONISATION

(*Renseignements officiels extraits de la Notice sur la Tunisie*).

La Direction de l'Agriculture, du Commerce et de la Colonisation, 78, boulevard Bab-Benat, à laquelle les immigrants feront bien de s'adresser dès leur arrivée à Tunis, surtout s'ils sont désireux d'acquérir une propriété, tient à leur disposition des terrains appartenant à l'État ou que celui-ci se procure en vue de leur rétrocession aux particuliers.

a) Création des centres.

Ces terrains sont divisés en lots de contenance variable, suivant la région où ils se trouvent, leur situation et leur qualité. Chacun des centres de colonisation formés par le groupement de ces différents lots comprend, en outre, des terrains domaniaux de parcours et, d'autre part, l'emplacement nécessaire à la création et au développement d'un village; cet emplacement est alloti en un certain nombre de parcelles, sur lesquelles s'élèveront les constructions destinées aux habitants du village, commerçants, ouvriers, etc., et les bâtiments publics (école, bureau de poste, etc.) dont l'établissement est à la charge de l'État.

Les terrains que leur situation ne permet pas de rattacher directement à un centre de colonisation sont vendus comme lots de fermes isolées.

b) Comité de colonisation.

Les diverses questions que soulève la réalisation continue du programme qui vient d'être exposé — détermination des

régions à coloniser, création de centres, achat, lotissement et aliénation de terrains, etc. — sont étudiées avec le plus grand soin par un Comité de colonisation composé, sous la présidence du Directeur de l'Agriculture, du Commerce et de la Colonisation, des représentants des divers services publics intéressés (Administration générale, Travaux publics, Domaines, etc.) et de quatre agriculteurs français, désignés par la Chambre d'Agriculture du Nord et les Chambres mixtes du Centre et du Sud.

Toute création de centre de colonisation est précédée d'une enquête sur la valeur agricole et le prix des terrains envisagés, l'état sanitaire de la région, le mode de lotissement à adopter, les travaux de viabilité, d'adduction d'eau, etc., auxquels il sera nécessaire de procéder, etc., etc. Cette enquête est menée sur les lieux mêmes par une Commission, dite de « centres », composée du Contrôleur civil de la circonscription, d'un ou plusieurs agents de la Direction de l'Agriculture, d'un agent de la Direction générale des Travaux publics, d'un médecin et d'un colon désigné par le Comité de Colonisation dont il a été question plus haut.

La répartition, la superficie et le prix des lots ainsi constitués, les conditions particulières à imposer à leurs acquéreurs, etc., sont soumis au Comité de colonisation et font ensuite l'objet d'un arrêté du Directeur de l'Agriculture. En même temps, l'Administration fait établir un plan-notice contenant, en outre du texte de l'arrêté précité, les indications susceptibles de renseigner les futurs acquéreurs sur la situation du nouveau lotissement, les voies de communication qui le desservent ou dont il doit être doté ; les services scolaire, postal, sanitaire, de transport, etc., que les colons intéressés

pourront utiliser soit immédiatement, soit par la suite ; les marchés, le siège du Contrôle civil et de la Justice de Paix de la région, etc.

L'arrêté susvisé est porté à la connaissance du public par voie d'affichage et d'insertion dans les journaux. Les demandes d'achat concernant les lots auxquels il a trait ne peuvent être présentées que trente jours après sa publication au *Journal Officiel Tunisien. Les demandes reçues avant cette date sont considérées comme non avenues.*

Les plans-notices concernant les nouvelles propriétés mises en vente par l'État sont, dès leur établissement, adressées aux personnes qui en expriment le désir à la Direction de l'Agriculture, du Commerce et de la Colonisation. *Les ventes ont lieu d'ordinaire soit au printemps, soit en août-septembre.*

Conditions de vente des terres de colonisation.

Les règles qui président à la mise en vente de ces lots sont, d'autre part, déterminées ainsi qu'il suit par le décret du 16 décembre 1903, et un arrêté organique du Directeur de l'Agriculture, en date du 21 août 1907 :

c) Décret du 16 décembre 1903

Art. 5. — ..... les demandes d'achat (de lots de colonisation) sont servies dans l'ordre de leur réception, sauf ce qui est dit à l'article 7 ci-dessous. Le classement entre les demandes parvenues le même jour est déterminé par le sort.

Toute demande d'achat que son auteur n'a pas, dans les quarante-cinq jours de sa date, mis l'administration en demeure de transformer en un engagement définitif, est réputée non avenue ; le demandeur peut, avant l'expiration de ce délai, demander et obtenir, sur justification de motifs sérieux, une prorogation du délai pour une période maxima d'un mois, mais une deuxième prorogation n'est,

en aucun cas, acceptable. Les demandeurs classés ne sont mis en possession, par le Service des Domaines, qu'après paiement du premier terme du prix.

Art. 6. — Toute personne ayant déjà acquis de l'État, ou par son intermédiaire, une propriété rurale, ne peut prétendre à l'acquisition d'un nouveau terrain auprès de la Direction de l'Agriculture, du Commerce et de la Colonisation qu'autant que la première propriété acquise est libérée entièrement, au point de vue des obligations de construction et d'habitation et qu'une moitié du prix, au moins, en a été payée.

Art. 7. — Sont privilégiés dans l'ordre suivant, pour obtention d'un lot, par rapport aux autres demandeurs, même antérieurs en date :

1° le demandeur justifiant du diplôme de l'École d'Agriculture de Tunis, obtenu depuis moins de cinq ans ;

2° le père de famille, cultivateur de profession, ayant au moins quatre enfants habitant avec lui.

En cas de réclamation en matière d'attribution de lots, il est statué par le Directeur de l'Agriculture, du Commerce et de la Colonisation, après avis du Comité consultatif de colonisation.

Art. 8. — Le même Comité peut exceptionnellement proposer des dispositions de faveur :

1° pour les immigrants cultivateurs chargés de très nombreux enfants ;

2° pour des sous-officiers et soldats de Tunisie et d'Algérie quittant l'armée avec une retraite pour se consacrer à la culture ;

3° pour des fonctionnaires cessant leur carrière, après avoir rendu à la Régence des services exceptionnels et dûment constatés ;

4° pour des groupes de familles de même origine ou pour des sociétés philanthropiques, à charge par celles-ci de se substituer des acquéreurs particuliers dans les délais et aux conditions à prévoir par l'Administration.

Art. 9. — Les propositions du Comité relatives aux cas exceptionnels énumérés à l'article précédent sont soumises par le Directeur de l'Agriculture, du Commerce et de la Colonisation au Conseil des Ministres et Chefs de Services.

d) Arrêté du 21 aout 1907

§ Ier. — *Dispositions générales.*

Article premier. — Tout acquéreur d'un lot rural de colonisation a la faculté, soit d'effectuer le paiement de son prix d'achat au comptant, soit de stipuler la division de ce prix en autant de termes annuels, successifs et égaux qu'il le désire, sans toute fois que le nombre de ces termes puisse dépasser dix. Les termes différés sont garantis par la réserve dans l'acte d'une hypothèque de premier rang sur le terrain vendu.

Si l'immeuble est immatriculé, inscription de la créance du Trésor sera prise sur le titre établi à la Conservation de la Propriété Foncière.

Si l'immeuble n'est pas immatriculé, tous les originaux du contrat seront retenus et déposés à la Direction de l'Agriculture, du Commerce et de la Colonisation, ainsi que le titre constitutif de la propriété.

Mainlevée ne pourra être donnée et, en ce qui concerne les immeubles non immatriculés, remise à l'acquéreur des titres et contrat ne pourra être consentie qu'après versement du prix total convenu et exécution de toutes les clauses mentionnées à l'acte.

Art. 2. — Le premier versement est toujours payable avant la signature du contrat, laquelle précède obligatoirement l'entrée en jouissance. Si ce premier versement est de la totalité du prix d'achat, il est accordé à l'acquéreur une remise de 10 p. 100 sur ce prix.

Art. 3. — Le mode de paiement choisi est indiqué par le demandeur avant la rédaction du contrat de vente; il ne peut être modifié postérieurement au contrat.

Toutefois, tout acquéreur peut, à une date quelconque, se libérer de la totalité du capital non échu. Cette anticipation ne donne droit à aucun escompte au profit de la partie versante.

Art. 4. — Toutes les dispositions du présent arrêté sont applicables aux acquisitions de lots urbains ou industriels compris dans les périmètres des centres de colonisation sous la réserve : 1° que le premier versement ne peut être inférieur à 100 fr. ou au prix net total

du terrain lorsqu'il est inférieur à cette somme, et 2° qu'aucune annuité, sauf la dernière, ne peut être inférieure à 20 francs.

§ 2. — *Dispositions particulières aux ventes à terme.*

Art. 5. — En cas d'acquisition à terme d'un lot rural, de colonisation, l'échéance des annuités différées est fixée uniformément au 1er septembre de chaque année à compter du 1er septembre de l'année suivant immédiatement celle au cours de laquelle a été conclue la vente.

Art. 6. — L'acquéreur qui aura satisfait aux obligations d'installation, de construction et de mise en valeur prévues au contrat de vente pourra demander à être dispensé de tout versement au cours de la deuxième année de jouissance.

Sa demande sera adressée au Directeur de l'Agriculture, du Commerce et de la Colonisation. Elle devra lui parvenir un mois, au moins, avant l'époque fixée pour le paiement de la deuxième annuité et être appuyée de la justification de l'accomplissement des conditions précitées.

Si elle est accueillie, l'échéance de chacune des annuités différées sera retardée d'un an.

Art. 7. — Les quatre premiers termes différés ne comportent paiement, à leur échéance, d'aucune majoration.

Les cinquième et sixième termes différés subissent au profit de l'État une majoration de 2 p. 100.

Pour les septième, huitième et neuvième termes, cette majoration est de 4 p. 100.

Le montant de ces majorations est ajouté d'office au principal exigible. Il doit être acquitté, en sus de ce principal, et en même temps que lui.

Art. 8. — Les termes non payés à l'échéance sont passibles, à partir du jour de cette échéance, d'un intérêt moratoire à calculer à raison de 5 p. 100 par an. Cet intérêt porte, le cas échéant, sur le principal exigible augmenté du montant de la majoration de 2 p. 100 ou de 4 p. 100 prévue à l'article précédent.

Pour le calcul de ces intérêts, l'année sera comptée pour 360 jours, tous les mois uniformément pour 30 jours et chaque jour pour 1/360e de l'année.

Toutefois, un délai fixé à un mois est imparti aux débiteurs pour verser l'annuité arrivée à échéance. Si le paiement intervient au cours de ce délai, aucun intérêt ne sera exigé.

Art. 9. — A défaut soit du paiement du prix à une échéance, soit d'exécution des autres charges et conditions de la vente, l'État aura la faculté de poursuivre par toutes les voies légales l'exécution du contrat ou de prononcer la déchéance de l'acquéreur sans indemnité, par simple arrêté, notifié par lettre recommandée à l'intéressé.

Dans ce dernier cas, l'État reprendra, un mois après la notification de cet arrêté, et sauf paiement au cours de ce délai de toutes les sommes exigibles, possession de l'immeuble avec toutes ses améliorations.

Il restituera les sommes versées en acompte sur le prix d'achat, sous déduction de 5 p. 100 par an du prix total de la vente, qui restera acquis au Trésor comme représentant la location du sol.

Art. 10. — *Dispositions transitoires.* — Les dispositions des art. 5 et 6 sont rendues applicables au paiement des termes encore dus sur les ventes de l'espèce, réalisées antérieurement au présent arrêté.

Les intéressés pourront, en conséquence, demander au Directeur de l'Agriculture, du Commerce et de la Colonisation, dans un délai maximum de trois mois à compter de ce jour :

1° De reporter uniformément le paiement de chaque terme, non encore échu, de leur prix d'acquisition au 1er septembre venant après la date de l'échéance de ce terme, fixée par le contrat d'achat. En ce qui concerne les termes actuellement échus et non encore payés, le paiement pourra être reporté au 1er septembre 1907, les intérêts de retard courus au jour de la demande demeurant d'ailleurs exigibles ;

2° De retarder d'un an l'échéance des annuités différées, s'ils se trouvent dans les conditions déterminées par l'art. 6 ci-dessus. Le point de départ du délai d'un an sera la date de l'échéance fixée par le contrat d'acquisition, pour les acquéreurs ne bénéficiant pas de la disposition faisant l'objet du premier paragraphe du présent article ; il sera la date du 1er septembre déterminée par application de cette disposition pour les acquéreurs admis à en bénéficier.

Les droits de vente (2 p. 100 environ) et, en cas d'immatriculation, ceux du titre foncier, sont payés comptant.

Les acquéreurs des lots de colonisation sont tenus d'y construire et

d'y habiter d'une façon permanente ou d'y installer à leur place une famille française, le tout dans le délai d'un an à partir de la prise de possession, faute de quoi la vente peut être résiliée par l'Administration.

En attendant leur vente, ces lots sont, généralement, loués par l'Administration, à l'année agricole, à des cultivateurs indigènes; l'acquéreur entre alors en possession au 1er octobre, à moins d'arrangement de sa part avec le locataire. S'il signe un contrat et effectue son premier versement avant cette date, il bénéficie du prorata de la location restant à courir.

Pour faciliter, autant que possible, cette prise de possession, même en cours d'année agricole, l'État stipule le plus souvent avec ses locataires la possibilité pour l'acheteur d'occuper gratuitement 1 000 mètres carrés de terrain *nu* (non ensemencé, planté ou bâti) dès la signature du contrat de vente : l'acquéreur a à demander, dans chaque cas particulier, si cette clause est applicable au terrain qui lui est dévolu.

e) Terres de la région Sud.

En dehors des terres mises à la disposition de la petite et moyenne colonisation et propres à la culture des céréales, de la vigne, ainsi qu'à l'élevage du bétail, il existe dans le Sud de la Régence des terres domaniales dont la vente, régie par les décrets du 8 février 1892 et du 30 avril 1905, est subordonnée à la condition que la moitié de chacun des lots entre lesquels ces terres sont fractionnées soit complantée en vignes, oliviers ou autres arbres fruitiers, conformément aux usages du pays, et dans un délai de quatre ans à dater de l'homologation de la demande d'achat formée par les intéressés. Ceux-ci peuvent, toutefois, suppléer partiellement à cette obligation en procédant, dans le même laps de temps, à la plantation d'essences forestières ou de cactus, et à des travaux exclusivement destinés à la recherche et à l'aménage-

ment des eaux ou à la création d'abris durables pour le bétail. Ces peuplements et ces ouvrages sont d'ailleurs limités, dans l'un et l'autre cas, au cinquième de la surface occupée par les plantations fruitières; la dépense afférente aux seconds (aménagements hydrauliques, constructions d'abris) ne doit pas être inférieure, en moyenne, à 20 francs par hectare.

Le prix desdits terrains, basé sur la même unité de superficie, est uniformément fixé à 10 francs, payables moitié au moment où la demande d'achat est agréée par l'Administration, moitié lors de la conclusion définitive de la vente, laquelle n'a lieu qu'à l'expiration du délai précité de quatre ans et après qu'une commission d'expertise — où le requérant est représenté — a constaté la réalisation des conditions ci-dessus énumérées. Si celles-ci n'ont pas été remplies, la vente est annulée et le montant du premier versement effectué par les intéressés demeure acquis à l'Administration.

f) Propriétés diverses.

La Direction de l'Agriculture, du Commerce et de la Colonisation dresse une liste des propriétés particulières qui lui sont signalées comme étant à vendre ou à louer; cette liste est mise à la disposition des immigrants.

Signalons aussi la *Société française des fermes de Tunisie*, dont le siège social est à Tunis.

Cette Société a pour objet l'achat de grands domaines qu'elle morcelle en exploitations de 50 à 100 hectares, confiées à des métayers français. Ces fermes sont groupées autour d'un endroit bien choisi, destiné à devenir le centre de la région.

La ferme est donnée en métayage à un cultivateur de pro-

fession, possédant les avances nécessaires pour vivre pendant un an et pour acheter son matériel agricole.

Le métayer a droit à la moitié de tous les produits et à la totalité des petits produits nécessaires à l'alimentation de la famille (jardin, basse-cour, etc.).

Sur les fermes où l'on crée un vignoble, la Société défonce le terrain à la vapeur et paye au métayer des indemnités de culture jusqu'au jour où la vigne a atteint sa troisième feuille.

Certains métayers deviennent propriétaires de lots dont l'étendue varie de 30 à 70 hectares.

Le gérant de cette Société s'est appliqué à recruter de bons métayers, ayant fait leurs preuves en France, dans d'autres exploitations agricoles.

Saint-Cyprien est un centre créé par la *Société des fermes de Tunisie* ; il comprend un territoire d'une superficie de 1000 hectares sur la grande route du Kef, dont 900 hectares de terres labourables, 10 fermes en exploitation et 94 hectares de vignes.

Munchar (près Béjà) est un autre centre de 1100 hectares de terre noire, très riche. La Société possède, en outre, les domaines de :

Guermanez (600 hectares) ; de Dupleix à La Manouba, près Tunis (200 hectares, 2 fermes).

Mais, pour le moment, la Société ne vend plus de biens ruraux.

g) Centres de colonisation.

Indépendamment de la construction des bâtiments publics (écoles, bureaux de poste, etc.) affectés aux centres de coloni-

sation créés par l'État et dont l'établissement incombe à ce dernier, comme on l'a vu plus haut, l'Administration pourvoit également, dans la mesure du possible, à l'alimentation en eau potable de ces divers centres : elle procède dans ce but au forage et à l'aménagement de puits publics, au captage de sources, à l'établissement de canalisations, d'abreuvoirs, etc.

Elle se préoccupe, d'autre part, d'assurer à ces agglomérations les voies de communication nécessaires à la collectivité de leurs habitants : tout un réseau de routes et de pistes secondaires, dites « chemins de colonisation », a ainsi pris naissance et se développe, d'une façon continue, à côté des grandes voies d'intérêt général.

Les différents travaux dont il vient d'être question sont exécutés par la Direction générale des Travaux publics, à l'aide de crédits annuels spécialement affectés à cet usage et d'après un programme établi, chaque année, par la Direction de l'Agriculture, qui s'inspire, à cet effet, dans la plus large mesure possible, des vœux et des demandes des colons.

La Direction de l'Agriculture, subvient aussi, en partie, aux plantations publiques dont s'agrémentent les rues et les places des centres précités. Elle contribue enfin, au moins au début de leur création, à la desserte postale de ceux de ces centres que leur faible importance ne permet pas de doter immédiatement d'un service de dépêches assuré dans les conditions ordinaires, c'est-à-dire à l'aide des crédits dont dispose l'Office des Postes et des Télégraphes.

IV. — STAGES AGRICOLES ET OFFICE DE PLACEMENT

1. — Stages agricoles.

Depuis longtemps a été reconnu tout l'intérêt qu'il y a, pour les jeunes gens qui désirent s'établir en Tunisie sans s'astreindre à suivre les cours à l'Ecole spéciale, à accomplir tout d'abord un stage dans une exploitation de la Régence.

Ce stage leur permet de faire connaissance avec le pays; de s'initier à la langue et aux habitudes des indigènes; d'acquérir les connaissances pratiques indispensables et enfin de faire choix, en toute connaissance de cause, d'une propriété à leur convenance.

Malheureusement, le nombre des exploitations agricoles qui acceptent des stagiaires est très restreint, et, d'ordinaire, les colons ne reçoivent guère, en cette qualité, que des jeunes gens dont ils connaissent les familles ou qui leur sont recommandés personnellement. Les stages accomplis dans ces conditions associent presque toujours complètement leurs bénéficiaires aux travaux de l'exploitation, et, par suite, ne peuvent manquer d'être fructueux.

Dans le but de remédier aux difficultés qu'éprouvent trop souvent les jeunes gens désireux d'accomplir un stage en Tunisie et qui n'ont pas de relations dans le pays, la Direction de l'Agriculture a passé avec la Société Franco-Africaine un contrat qui lui permet de placer des stagiaires sur les importants domaines de Sidi-Tabet et de l'Enfida. Durant leur séjour sur ces domaines, les stagiaires peuvent visiter les

principales régions agricoles de la Régence, se mettre en rapport avec des propriétaires où ils poursuivent parfois leur apprentissage, en tout cas se créer des relations de nature à faciliter puissamment leur installation ultérieure.

Sur ces deux domaines, les stagiaires sont nourris et logés moyennant une indemnité calculée sur la base de 500 francs par an. Les demandes doivent être adressées au Directeur de l'Agriculture, du Commerce et de la Colonisation, à Tunis.

2. — Office central de placement.

En ce qui concerne plus particulièrement les ouvriers, et, d'une façon générale, toute personne venant en Tunisie pour y louer ses services, *l'Office central du Placement français*, autre dépendance de la Direction de l'Agriculture, du Commerce et de la Colonisation, a pour mission de centraliser et de porter à la connaissance des intéressés toutes les offres et demandes d'emploi intéressant les immigrants français; de faciliter le placement rapide de ces derniers et, dans ce but, de mettre son concours à la disposition permanente et commune de toutes les associations françaises s'occupant de mutualité et tendant à procurer du travail à nos compatriotes.

Cet Office est également chargé de l'instruction des demandes de transport à prix réduit, adressées à la Direction de l'Agriculture, du Commerce et de la Colonisation.

Son siège est à Tunis, à la Direction précitée, 78, boulevard Bab-Benat.

CHAPITRE VIII

I. — LE TOURISME EN TUNISIE

En dehors des ressources considérables que la Tunisie offre, comme nous venons de le voir, à toutes les branches de l'activité humaine : agriculture, commerce et industrie, elle offre encore d'incomparables jouissances aux touristes et aux artistes, à tous les amateurs d'imprévu, à tous ceux qui sont épris de l'Orient, à tous les fervents des splendides effets de lumière et d'ombre sur les primitives demeures d'un peuple n'ayant pas encore subi les atteintes de notre civilisation moderne.

Car la Tunisie, c'est l'Orient déjà avec son ciel d'un bleu profond, son soleil éclatant et brûlant, sa flore merveilleuse et aussi ses déserts et leurs riantes oasis. Aux érudits qu'enthousiasment les souvenirs historiques et les ruines des cités disparues, témoins d'une époque de civilisation lointaine, la Régence de Tunis offre un champ immense de recherches et d'études ; car jamais pays ne connut plus de fluctuations politiques et n'eut une renommée plus grande que celle de l'antique Carthage, rivale de Rome.

Une poésie intense se dégage de tous les coins du pays tunisien et on croit y vivre à une époque ancienne, très

reculée de nous, tant sont différents des nôtres les mœurs, les coutumes, les costumes et le langage de ce peuple étrange et fanatique.

On peut donc, sans crainte, affirmer que, quel qu'il soit, le voyageur qui visitera ce pays, profondément curieux à voir, y éprouvera une satisfaction profonde, y vivra des heures inoubliables et en rapportera des souvenirs pleins de charmes et de poésie orientale.

I. — VOIES ET MOYENS DE COMMUNICATION

1. — Pistes indigènes et routes.

Lorsque fut institué en Tunisie le régime du protectorat, une seule route existait, celle allant de Tunis au palais du Bardo où habitait le bey d'alors.

Actuellement le réseau des routes est de plus de 3 000 kilomètres, mettant en communication la capitale avec les villes principales du pays, d'une part; et ces villes principales entre elles, d'autre part.

Les routes françaises de la Tunisie sont fort belles et absolument semblables à nos meilleures routes nationales.

D'ailleurs, c'est aussi l'opinion des étrangers.

Le *New-York Herald* a publié les intéressantes notes d'un Américain, le capitaine James Archibald, de Washington, sur une tournée de deux mois faite en automobile en Algérie et en Tunisie.

Le capitaine est revenu enchanté de son voyage et « particulièrement enthousiaste des routes, qui, dit-il, sont les meilleures du monde, supérieures même aux routes nationales de France ».

M. Archibald est allé de Tunis au Kef, à Bône, Biskra et Alger. Il s'exprime ainsi : « Il y a des milliers de kilomètres de routes en Algérie et en Tunisie, marquées à chaque kilomètre d'une borne et à chaque croisement par un poteau indicateur, même au seuil du désert.

« Toutes ces routes sont magnifiquement établies, droites et planes comme un billard. Non seulement les principales villes sont reliées par de larges voies, merveilleusement tracées et drainées, avec des tunnels quand il est nécessaire et des abris dans les défilés montagneux, qui rendraient des points au meilleur réseau ferré d'Amérique ; mais encore, les massifs isolés sont sillonnés de chemins muletiers réunissant les routes principales. J'ai parcouru des centaines de kilomètres de ces chemins. Peut-être les neuf dixièmes d'entre eux étaient meilleurs que la Pensylvania avenue, à Washington, où que l'avenue de l'Opéra, à Paris. »

Pour l'auteur, l'Amérique, « où les routes sont une honte pour la nation », devrait prendre leçon dans l'Afrique du Nord. Il conseille à son gouvernement d'envoyer une mission d'études en Algérie et en Tunisie, pour voir comment les Français ont résolu le problème. Et il ajoute : « L'Afrique du Nord, est le paradis de l'automobiliste. »

Inutile d'ajouter qu'en effet les routes tunisiennes offrent aux cycles et aux automobiles un champ de tourisme magnifique qu'ils peuvent difficilement trouver en un autre pays, fut-il européen.

Au surplus, les routes tunisiennes présentent l'avantage incontestable d'être fort peu encombrées et de permettre avec moins de danger et d'inconvénients des vitesses plus grandes qu'en Europe.

On peut donc dire, sans crainte, que la Tunisie actuelle est le pays par excellence du *grand tourisme*.

Il existe, en outre, de nombreuses pistes qui relient les villes secondaires entre elles ou avec certaines ville importantes.

Ces pistes sont habituellement parcourues non seulement par les caravanes et les troupeaux, mais aussi par les voitures primitives du pays, dites *arabas*, qui parviennent quand même à se frayer un passage dans la brousse, à travers monts et vallées.

2. — Voies ferrées.

Au moment de l'arrivée des Français dans la Régence, la seule ligne de chemin de fer y existant était celle de Tunis à la Goulette et à La Marsa, ayant 35 kilomètres.

Aujourd'hui 1536 kilomètres de voies ferrées sont en exploitation, dont 336 kilomètres à voie normale et 1200 kilomètres à voie de 1 mètre.

D'autres sont en construction ou à l'étude.

Mais déjà presque toutes les villes importantes sont desservies et reliés entre elles, ce qui rend désormais faciles et rapides les voyages et les excursions à l'intérieur du pays tunisien.

3. — Tramways et messageries.

Le transport des voyageurs et de leurs bagages est, en outre, assuré par des services de messageries qui transportent les les dépêches postales.

De plus, Tunis et ses environs (La Manouba, L'Ariana, Hammam-Lif et Radès) sont dotés de plusieurs lignes de tramways électriques qui facilitent beaucoup les communications.

4. — Distance de Tunis aux villes principales :

	Kilom.		Kilom.
Béja (station)	107	Mateur	64
Béja (ville)	119	Monastier	196
Belvédère (près Tunis)	3	Nebeul ou Nabeul	80
Carthage	16	Porto-Farina	50
Ile Djerba	501	Radès	13
Fériana	437	Sfax	292
Gabès	427	Sousse { par la côte	174
Gafsa	382	Sousse { par Kairouan	225
Ghardimaou	189	Souk-el-Arba	156
Hadjeb-el-Aïoun	234	Souk-el-Khémis	133
Hammamet	69	Tabarka	235
Kairouan	167	Teboursouk	34
Kasserine	407	Testour	86
Le Kef	197	Thala	548
Korbous ou Kourbès	57	Tozeur	467
La Goulette	14	Zaghouan	56
La Marsa	16		

5. — Voies maritimes.

La Tunisie est en communication constante avec la France, par deux grandes compagnies de navigation : la Compagnie générale Transatlantique et la Compagnie de Navigation mixte (dite Compagnie Touache).

D'autre part, cette dernière compagnie a une ligne qui relie Tunis à l'Italie, par Palerme.

La Tunisie est, de plus, reliée à l'Algérie et à l'île de Malte ; ses ports principaux sont reliés également entre eux par les services réguliers des paquebots de ces deux compagnies.

Enfin, la *Compagnie des Bateaux à vapeur du Nord* a deux services hebdomadaires intéressant la Tunisie et la reliant avec le Nord de la France et de l'Europe ; d'autres compagnies françaises et étrangères ont aussi des services réguliers mettant en communication la Tunisie avec les principaux ports de la Méditerranée.

Tunis n'est plus maintenant qu'à une trentaine d'heures de Marseille (de 31 à 40 heures, suivant l'état de la mer), ce qui facilite singulièrement les relations avec la France.

Voici d'ailleurs, les renseignements les prix et les horaires officiels concernant ces diverses lignes de navigation :

COMPAGNIE GÉNÉRALE TRANSATLANTIQUE

Ligne de Marseille en Tunisie ou *vice versa.*

Départ de *Marseille* :

Pour *Bizerte*.....	Vendredi à midi (direct).	
— *Tabarka*....	Vendredi à midi (transbordement à Bizerte).	
— *Tunis*.....	Lundi à midi (rapide).	
	Jeudi à midi.	
	Vendredi à midi (viâ Bizerte).	
Départ de *Tunis* pour *Malte*.....	Mercredi à 3 heures soir.	
— — *Sfax*.....	Dimanche à 2 heures soir.	
— — *Marseille*.....	Mercredi à midi 30.	
	Vendredi à 1 heure soir (rapide).	
	Samedi à 8 heures soir.	

TARIF DES PASSAGES *(Nourriture comprise)*	1re cl.	2e cl.	3e cl.	4e classe A. N.	4e classe S. N.
De Marseille à Tunis (rapide) (*ou vice versa*).	100 »	72 »	36 »	22 »	15 »
— — (direct) —	81 »	59 »	33 »	22 »	14 »
— — (viâ Bizerte) —	81	59 »	33 »	22 »	14 »
— à Bizerte..... —	81 »	59 »	33 »	22 »	14 »
— à Sfax..... —	136 »	99 »	56 »	40 »	28 »
— à Sousse (*sans réciprocité*).	136 »	99 »	56 »	40 »	28 »
— à Malte (*ou vice versa*).	151 »	109 »	61 »	40 »	30 »
De Malte à Tunis..... —	55 »	40 »	25 »	17 »	15 »
De Bizerte à Tunis..... —	15 »	12 »	9 »	5 »	4 »
De Tunis à Sfax..... (*sans réciprocité*).	50 »	35 »	20 »	15 »	12 »
— à Sousse..... —	60 »	40 »	25 »	20 »	15 »
De Sfax à Sousse..... —	35 »	25 »	18 »	10 »	8 »
— à Tunis..... —	55 »	40 »	23 »	18 »	14 »
De Sousse à Tunis..... —	20 »	15 »	11 »	10 »	8 »
De Sousse à Marseille (*viâ Tunis*).	101 »	74 »	44 »	32 »	22 »

Dans les prix ci-dessus, ne sont pas compris les droits d'embarquement et de débarquement à Tunis, Bizerte, Sfax, Sousse et Tabarka.

SERVICES RAPIDES
MARSEILLE-TUNIS ou vice versa

SUPPLÉMENTS EN 1re CLASSE

pour les Paquebots ordinaires :

Cabines de priorité... **30** fr. par place (2 passagers dans la cabine).
— — ... **70** fr. un passager seul.
Cabines de famille... **70** fr. la cabine occupée par 1 ou 2 passagers.
Cabines de luxe..... **100** fr. — — —

pour le Paquebot " VILLE D'ALGER " :

Cabines de priorité..... **30** fr. par place, 2 passagers dans la cabine.
— — ..... **70** fr. pour un passager seul.
Cabines de Pont-Promenade.. **40** fr. par place, 2 passagers dans la cabine.
— — .. **80** fr. pour un passager seul.

pour les Paquebots " CHARLES-ROUX " et " CARTHAGE "
(muni de télégraphie sans fil)
Mêmes suppléments que pour Alger.

LIGNE DE TUNIS A ALGER

	Arrivées		*Départs*	
Tunis.....			Samedi	1 h. » soir
Bizerte.....	Samedi	6 h. » soir	Samedi	11 h. » —
Tabarka.....	Dim.	5 h. 30 m.	Dim.	8 h. » m.
La Calle.....	Dim.	9 h. 30 m.	Dim.	midi
Bône.....	Dim.	3 h. » soir	Dim.	11 h. » soir
Philippeville.....	Lundi	4 h. 30 m.	Lundi	10 h. » m.
Collo.....	Lundi	Midi	Lundi	4 h. » soir
Djidjelli.....	Lundi	8 h. 30 soir	Mardi	6 h. » m.
Bougie.....	Mardi	9 h. » m.	Mardi	7 h. 30 soir
Alger.....	Mercred	6 h. » m.		

Itinéraire de retour { *Dép.* d'Alger : Mercredi 8 h. soir.
Arr. à Tunis : Dimanche 5 h. 30 soir

TARIF DES PASSAGES

NOURRITURE COMPRISE	1re classe	2e classe	3e classe	4e classe A. N.	4e classe S. N.
	fr.	fr.	fr.	fr.	fr.
D'Alger à Bougie.....	25	18	12	6	5
— Djidjelli.....	40	25	15	10	8
— Collo.....	50	35	20	12	10
— Philippeville.....	60	40	25	15	12
— Bône.....	70	50	30	18	12
— La Calle.....	85	60	40	25	20
— Tabarka.....	90	65	45	25	20
— Bizerte.....	100	75	50	30	25
— Tunis.....	100	80	55	30	25
De Tunis à Bizerte.....	15	12	9	5	4
— Tabarka.....	35	25	17	12	10
De Bizerte à Tabarka.....	25	18	12	10	8

Abréviations : 4e cl. *A. N.* (avec nourriture); *S. N.* (sans nourriture).

Observations. — Sans prétendre faire ici rien qui ressemble à de la réclame, il nous sera permis de dire cependant que les paquebots de la Compagnie Transatlantique se recommandent spécialement aux touristes pour leur confortable.

Le dernier navire mis en service, le *Carthage*, muni de télégraphie sans fil, a une longueur de 125 mètres, une largeur de 15m60 et un creux sur quille de 9m20; son tonnage est de 5.100 tonneaux; sa vitesse de 19 nœuds à l'heure.

Il est doté d'une installation tout à fait moderne qui atténue, dans la plus large mesure du possible, les petits inconvénients des voyages maritimes.

Le paquebot *Charles-Roux* est également muni de la T. S. F.

Toutefois la traversée sur ces grands paquebots est d'un prix plus élevé.

COMPAGNIE DE NAVIGATION MIXTE (Cie TOUACHE)

Départ de *Marseille*

pour *Tunis* { Mercredi à 1 h. soir (Service postal).
Samedi à 7 heures soir (viâ Bizerte. — Service commercial).

1er *Voyage* (Service postal) : de Marseille à Tunis, Sousse, Monastir, Mehdia, Sfax, Gabès, Djerba, Tripoli et retour par les mêmes points.

2e *Voyage* (Service commercial) : de Marseille à Bizerte, Tunis, Palerme et retour par Tunis.

PRIX DES PASSAGES

(Ne comprenant la nourriture qu'en 1re, 2e et 3e classes).

			1re Cl.	2e Cl.	3e Cl.	4e Cl.
De Marseille à Tunis et vice versa.		S. P.	75 »	50 »	25 »	12 »
—	—	S. C.	60 »	40 »	22 »	10 »
—	à Sousse	....	100 »	70 »	35 »	18 »
—	à Monastir	....	105 »	75 »	40 »	20 »
—	à Mehdia	....	120 »	85 »	45 »	21 »
—	à Sfax	....	125 »	90 »	50 »	23 »
—	à Gabès	....	150 »	100 »	55 »	28 »
—	à Djerba	....	160 »	110 »	65 »	30 »

Service côtier :

Les paquebots de la Compagnie de Navigation mixte (Cie Touache) exécutent le service côtier suivant :

Arrivées		*Départs*	
Arrivée à Sfax, mercredi.	4 h. s.	Départ de Tunis, mardi.	midi.
— à Djerba, jeudi..	5 h. m.	— de Sfax, mercredi	minuit
— à Zarzis, jeudi..	1 h. s.	— de Djerba, jeudi.	8 h. m.
— aux Bibans, jeudi	6 h. s.	— de Zarzis, jeudi..	3 h. s.
— à Zarzis, vend..	10 h. m.	— des Bibans, vend.	7 h. m.
— à Djerba, vendr.	7 h. s.	— de Zarzis, vend..	2 h. s.
— à Sfax, samedi..	3 h. m.	— de Djerba, vend.	10 h. s.
— à Tunis, dim....	2 h. s.	— de Sfax, samedi.	10 h. m.

6. — Service des Postes et des Télégraphes.

Les correspondances postales échangées à l'intérieur de la Régence et celles échangées entre la Tunisie et la France, l'Algérie et les autres colonies françaises, sont soumises à une taxe unique, soit 0 fr.10 par 20 grammes; lettres non affranchies : 0 fr. 20.

Il existe en outre (décret du 17 juillet 1905), des *lettres-exprès* qui, moyennant un affranchissement de 0 fr. 30 bénéficient du mode de distribution adopté pour les télégrammes ordinaires; mais ces dernières lettres ne peuvent être ni recommandées, ni chargées.

Les cartes postales sont affranchies à 0 fr. 05 centimes, pour l'intérieur de la Tunisie et à 0 fr. 10, pour l'extérieur.

Les télégrammes échangés entre bureaux tunisiens, d'une part; entre la Tunisie, la France et l'Algérie d'autre part, sont uniformément taxés à raison de 0 fr. 05 le mot (avec prix minimum de 0 fr. 50 par dépêche).

Colis-postaux.

De même qu'en France, il y a dans la Régence un service de colis-postaux de 3, 5 et 10 kilogrammes; ce service est assuré dans la plupart des localités par l'*Office postal* lui-même, ce qui procure, en général, plus de rapidité et d'exactitude qu'avec le concours des compagnies de transport

Voici le *tarif des colis-postaux* qui comprend quatre catégories : 1° la Tunisie; 2° l'Algérie; 3° les ports les plus voisins de France, Algérie et Corse; 4° les autres localités de France, d'Algérie (par voie maritime) et de Corse :

Tarif des colis postaux

PAYS DESSERVIS	3 kilos		5 kilos		10 kilos	
	Bureau restant	Domicile	Bureau restant	Domicile	Bureau restant	Domicile
	fr.	fr.	fr.	fr.	fr.	fr.
Tunisie.....	» 50	» 75	» 70	» 95	1 25	1 50
Algérie.....	» 75	1 »	» 85	1 10	1 50	1 75
Marseille, Cette, Port-Vendres, les ports de Corse et d'Algérie desservis par les Compagnies maritimes subventionnées.....	» 50	» 75	» 70	» 95	1 40	1 65
Les autres localités de France et d'Algérie (par voie de mer) et de Corse.....	1 »	1 25	1 20	1 45	2 20	2 45
En plus, pour avis d'expédition : 10 centimes.						

Il y a, en Tunisie, 106 Recettes des Postes et des Télégraphes et 12 Postes de facteurs-receveurs.

En outre, 19 agences postales et 5 bureaux d'intérêt privé contribuent au service postal.

Tout le pays, jusqu'à ses confins les plus éloignés, est ainsi desservi assez rapidement.

A partir des stations de chemins de fer ce sont des courriers en voiture ou à cheval qui assurent le service.

Télégraphe aérien et téléphone.

Les principaux centres de la Tunisie sont reliés à Tunis par la télégraphie sans fil ou aérienne, ce qui, dans ce pays, peut

rendre les plus grands services, au cas de rupture des fils ordinaires, par malveillance ou autrement, sur un point très éloigné d'un centre; il s'ensuit qu'à tout moment, la capitale a ses communications assurées avec le reste du pays.

Le *réseau téléphonique* s'étend chaque jour davantage; il embrasse déjà un nombre considérable de centres et toutes les villes d'une certaine importance.

Des cabines téléphoniques reliées exclusivement entre elles existent dans un certain nombre de centres.

Ajoutons qu'un réseau de télégraphie sans fil (T. S. F.) est en ce moment à l'étude.

II. — LA CHASSE EN TUNISIE

La Tunisie est restée un *pays de chasse*; mais elle fut autrefois beaucoup plus giboyeuse, car depuis l'occupation française, la destruction du gibier sédentaire a été trop radicale, parce que la chasse est restée absolument libre dans ce pays.

Mais il suffirait d'une année ou deux d'interruption ou d'un frein quelconque apporté au régime actuel pour que le repeuplement s'effectuât.

C'est naturellement dans les grandes forêts de la région septentrionale et aussi dans les massifs montagneux du Centre que le gibier est le plus abondant et le plus varié.

Nous savons déjà, d'ailleurs, qu'il embrasse une quantité considérable d'espèces (voir page 80 et suivante).

Une seule chasse est prohibée, dans la Régence, pendant l'époque de la reproduction : celle de la perdrix et du lièvre.

Nous allons passer rapidement en revue les diverses opérations cynégétiques qui s'offrent au chasseur tunisien.

Du 1er septembre jusqu'au 31 janvier s'écoule cette période d'enchantement réel qu'est la chasse à la perdrix rouge, (l'unique variété que possède la Tunisie); c'est un triomphe pour le chien d'arrêt, en même temps que la joie du chasseur.

Songez, en effet, à l'immensité des territoires de chasse de ce pays 500 à 2000 ou 3000 hectares... et même davantage, alors qu'il s'agit des grands domaines coloniaux; mais l'espace, sans bornes, ni limites, s'il s'agit des propriétés indigènes. Et cela, sans haies désagréables, sans murs gênants, sans fossés vaseux!

Le rêve pour un chasseur français, habitué aux multiples

obstacles de nos campagnes, où la propriété est divisée, parfois, en lopins insignifiants, et où, à chaque instant, l'inscription *chasse gardée*, ou la venue intempestive d'un garde, tempère le plaisir.

Donc la chasse est facile et s'exerce sur une étendue immense.

Le gibier est abondant, étant relativement très peu chassé.

Il l'est cependant beaucoup plus qu'avant la conquête française, car depuis cette époque, les Arabes qui ne tiraient qu'au *posé*, sont aujourd'hui d'excellents tireurs au vol.

En octobre, trois ou quatre variétés d'*alouettes* s'installent dans les champs; ce sont elles qui, bien grasses, fourniront dès les premiers froids de superbes coups de fusils avec tir au miroir.

En novembre, c'est la *grive* qui arrive dans les forêts d'oliviers où elle se complaît; un peu plus tard elle va sur les montagnes se nourrir de baies de lentisque, d'olives sauvages et de vers jusqu'en janvier; à cette époque, l'olive cultivée est suffisamment mûre pour l'alimenter, aussi retourne-t-elle dans les olivettes.

De janvier jusqu'au 15 mars on la trouve dans ces dernières en abondance : un bon tireur peut en tirer quotidiennement une centaine, sans difficulté.

L'*étourneau* arrive aussi à cette époque, puis le *sansonnet*, les pluviers gris ou dorés, la bécasse, la bécassine, le vanneau, diverses variétés de canards, etc., etc., enfin la caille qui arrive vers la mi-mars et fait la joie du chien d'arrêt jusqu'à fin avril, au milieu de l'exubérance de la verdure et des fleurs qui recouvrent les plaines immenses.

Dans les olivettes, on rencontre également la gracieuse

tourterelle qui se cantonne de préférence à proximité du littoral, jusqu'à ce que, pourchassée, elle fuie vers les parties boisées, à l'intérieur des terres, où elle trouve un refuge et la sécurité.

Quant au *lièvre*, il existe un peu partout en Tunisie.

Les chasseurs qui préfèrent des émotions plus fortes ont la chasse à courre et à l'affût qui leur offre de très appréciables ressources, avec le sanglier, abondant dans certaines régions (Mateur et Aïn-Draham), et que l'on trouve un peu partout ; le renard, très commun ; la genette ; la mangouste, qui n'est pas encore rare ; le *chacal*, qui pullule et qu'on force à la course avec quelques bons *sloughis* ou lévriers arabes, lesquels finissent par lui briser la colonne vertébrale par quelques bons coups de crocs.

Enfin, aux bêtes de grande chasse, il faut ajouter la gracieuse *gazelle*, qui bondit dans la montagne ; l'*antilope* au pied agile, que l'on rencontre surtout dans le Sud ; le *cerf*, magnifique, dont l'habitat semble être dans la région occidentale de la Tunisie.

Mais à ces nombreuses espèces d'animaux susceptibles d'alimenter votre garde-manger, préférez-vous les fauves ou les rapaces dont la chasse procure parfois de si vives émotions? Alors la Régence vous satisfera encore largement, car elle nourrit passablement d'animaux de cette catégorie :

Le *mouflon* vit dans les massifs montagneux, notamment près de Gafsa, au djebel Selloum, au djebel Tfel, au djebel Chambi.

On trouve des *buffles* au djebel Ichkeul ; mais la chasse des mouflons et des buffles est interdite sans autorisation

spéciale, ces animaux ayant été l'objet d'une véritable destruction.

Dans les forêts de la Khroumirie et dans les grands fourrés du Nord-Ouest, on rencontre assez souvent le *chat-tigre* (ou *serval*) et le *lynx*.

L'*hyène rayée* elle-même se trouve un peu partout, mais, ne sortant que la nuit de sa retraite, elle exige une chasse spéciale.

Enfin, parmi les grands carnassiers tunisiens, il faut citer la redoutable *panthère*, bien qu'en réalité elle soit devenue assez rare ; mais on la trouvait assez fréquemment, il y a dix ans à peine, dans les régions d'Aïn-Draham, de Béjà, de Fériana et d'El-Fedja.

Quant aux oiseaux *rapaces*, le chasseur aura, de ce côté encore, de bons coups de fusil assurés : *gypaètes*, *grands-vautours*, *faucons*, *buses*, *grands-aigles* ne manquent pas.

Les oiseaux de mer non plus : *goélands*, *mouettes* et *hirondelles de mer* abondent sur les côtes tunisiennes.

Nous allions oublier de dire un mot des *flamants roses* si abondants sur les lacs tunisiens.

Il y a là vraiment de quoi tenter les chasseurs.

Mais il se présente un inconvénient : bien que la chasse soit autorisée sur les bords des lacs, elle est défendue sur les eaux de ces lacs où la navigation n'est pas libre ; cela équivaut presque à l'interdiction de chasser le flamant qui se tient rarement sur les bords. Il faudra donc se munir d'une autorisation préalable des fermiers de pêche.

Quant aux *cigognes*, elles font, d'ordinaire, leur premier nid aux environs de Tunis et leur second nid en Hollande.

Voici, d'autre part, tous les renseignements relatifs à la législation de la chasse en Tunisie.

Réglementation de la chasse.

La chasse est réglementée par un décret beylical du 15 janvier 1910, qui a refondu la législation antérieure.

La date des époques d'ouverture et de fermeture des différentes chasses est fixée, chaque année, par un arrêté du Directeur de l'agriculture, publié au *Journal Officiel Tunisien*, au moins quinze jours d'avance.

Des mesures de protection sont prises en faveur de plusieurs quadrupèdes, tels que les faons, biches et cerfs de Barbarie, et d'un certain nombre d'oiseaux, petits et grands, parmi lesquels les rapaces nocturnes, les cigognes, ibis, etc.

On ne peut chasser qu'entre le lever et le coucher du soleil, sauf en ce qui concerne le sanglier, le mouflon, le flamant, le canard sauvage et la bécasse.

L'emploi des pièges de toutes sortes est prohibé ; celui du lévrier est autorisé pour la chasse du sanglier, de la gazelle, du lièvre, et celui du faucon pour la chasse du lièvre, de la perdrix, de la caille, de l'outarde et du pigeon ramier.

La chasse du mouflon est l'objet d'une réglementation spéciale, comme on l'a dit plus haut.

Il n'existe pas de permis de chasse.

Un permis de port d'armes, délivré par la Direction de la Sûreté publique, à Tunis (pour un prix modique : 1 fr. 50 ou 1 fr. 80) est exigé de tout chasseur.

La chasse est libre sur tout le territoire de la Régence, sauf sur les propriétés immatriculées où les propriétaires ou les ayants droit l'interdisent.

Les touristes, pourvus d'armes de chasse, peuvent introduire temporairement ces armes dans la Régence, aux conditions suivantes :

La seule formalité exigée par le service des douanes est la présentation, par les importateurs, d'une autorisation délivrée par la Sûreté.

Le paiement des droits, qui est de 8 p. 100 *ad valorem*, n'est exigé que pour les armes ne présentant aucune trace d'usage ; les autres, par tolérance, sont admises en franchise.

Les touristes peuvent également importer des cartouches de chasse chargées, moyennant le prix de 3, 4 ou 6 francs par 100 cartouches, suivant qu'elles sont destinées à des armes de calibres supérieurs à 20, de 12 à 20, ou de 4 à 10.

III. — CE QU'IL FAUT VOIR EN TUNISIE

Suivant le temps dont le touriste disposera, il pourra se tracer un itinéraire de voyage plus ou moins étendu.

Nombreux sont les centres intéressants à visiter, parmi lesquels nous mettrons en première ligne :

Tunis et ses environs, Bizerte, Tabarka, El Kef, Hamman-Lif, le Cap Bon, Kairouan, Sousse, El-Djem, Sfax, Gafsa, Gabès (les oasis) et l'île de Djerba.

Les environs de Tunis sont à voir, et notamment :

Le *Belvédère* et le pavillon de l'Hamide ; le *tombeau des Abencerrages* (route du Bardo) ; le palais du *Bardo* (musée) ; *La Goulette* ; *La Marsa ; Carthage* (ruines, chapelle de Saint-Louis et musée). Nous dirons quelques mots de certaines de ces localités.

1. — Tunis-la-Blanche

A Tunis même, la ville arabe offre à l'Européen un attrait particulier, avec son ciel d'un bleu profond et ses constructions très blanches se profilant en terrasses que dominent, de loin en loin, les minarets et les hautes coupoles des mosquées, ses rues étroites et tortueuses pleines d'une population grouillante à l'aspect étrange et multicolore.

C'est du haut des minarets que les *muezzins* convient, chaque soir, les croyants à la prière, d'une voix chantante qui impressionne fortement.

Rien n'est curieux à voir comme ces mille détails de la vie indigène, si intense dans toutes ces ruelles ; ici, c'est une cuisine en plein vent, avec son huile bouillante et ses têtes de moutons, là une famille de mendiants, occupés à tuer leur vermine ; plus loin, des charbonniers avec leurs ânes ou leurs chameaux chargés de bois d'olivier ou de charbons de ce bois ; voici une marchande de pain toute de blanc vêtue, mais avec un épais voile noir sur la face, ne laissant voir que les yeux ; voilà, sous cette arcade primitive, un teinturier arabe, au milieu de ses pots de grès et de ses loques séchantes ; enfin vous ne pourrez vous empêcher de contempler longuement l'aspect d'un café maure avec ses larges banquettes sur lesquelles s'assoient à « l'orientale » les nombreux et flegmatiques consommateurs de café, seule boisson consommée par les fils du Prophète.

La vue d'une boutique ou plus exactement d'une échoppe (en plein vent, d'ailleurs) de barbier arabe ne pourra non plus vous laisser indifférent, lorsque, d'une main habile, il rasera la presque totalité de la tête de son client, j'allais dire

de son patient, qui ne conservera plus sur le sommet, que la natte avec laquelle, plus tard, il doit être enlevé par le Prophète lui-même au séjour bienheureux des blanches houris.

D'autre part, le *musée d'Alaouï* est intéressant à visiter.

Les *souks* enfin, c'est-à-dire les *marchés arabes*, sont faits pour captiver l'attention du touriste, non par leur beauté et leur élégance, comme on serait porté à le croire par certaines descriptions trop pompeuses, mais par leur architecture étrange, imprévue, le plus souvent très primitive d'ailleurs, mais présentant parfois une note intéressante et vraiment orientale sous la forme de colonnes accouplées ou non, recevant la retombée d'archivoltes à plusieurs centres du plus curieux effet. Mais, toute question d'architecture à part, les souks sont encore intéressants à voir pour l'impression exacte de la vie des mœurs et du commerce indigènes qu'ils donnent au visiteur.

Il y a différents souks correspondant, chacun, à une industrie différente : il y a le *souk des parfums* ; le *souk des tapis* ; le *souk des selliers* ; le *souk des bijoutiers*, etc...

D'ailleurs, le beau temps des corporations existe encore en Tunisie, à peu près comme en France avant 1789. Chaque corporation a ses règles immuables et ses prérogatives et vit, pour ainsi dire, dans une atmosphère spéciale :

L'industrie des tisserands est même localisée héréditairement chez certaines familles qui conservent pieusement la tradition de la forme et des procédés de teinture.

Il en résulte que les grèves sont inconnues dans ce pays... sans que les affaires s'en portent plus mal pour cela, au contraire !

Places publiques et avenues.

Plusieurs places publiques sont remarquables à Tunis ; citons surtout :

La place de la Bourse, à l'entrée de la ville arabe, à laquelle donne accès la vieille porte de France ; cette place est très fréquentée, surtout par la population indigène ; à toute heure de la journée, c'est un véritable grouillement de gens affairés.

La grande et belle place de la Kasbah, située à la partie supérieure de la ville arabe, est fort intéressante : c'est là qu'aux jours de deuil national, on expose le corps du bey défunt.

Les places Halfaouine et Bab-Souïka méritent aussi l'attention du touriste. C'est surtout aux jours de ramadan (époque du grand jeûne musulman) qu'il faut voir ces places, lorsqu'une multitude bigarrée les emplit de son va et vient incessant et des cris gutturaux de ses marchands de friandises et de fleurs.

L'Européen, isolé au sein de tous ces burnous, de tous ces turbans, de toutes ces chéchias, de tous ces voiles blancs ou noirs, peut se croire dans un monde absolument différent de celui où il vit réellement.

Et vraiment, cela est ainsi ; tout ce monde musulman est opposé au nôtre par ses vêtements, ses mœurs, sa langue, ses idées, et tout, enfin. Il est en somme resté archaïque et complètement en dehors de la civilisation moderne, à laquelle il est (nous l'avons dit déjà) profondément réfractaire.

Mais au point de vue tourisme, cela constitue évidemment

un attrait du premier ordre pour la Tunisie, attrait que l'on cherche vainement maintenant dans la vieille Europe où le modernisme a tout nivelé et a fait disparaître ce qui constituait l'originalité particulière de chaque nation et surtout les costumes si variés qui jetaient une note vraiment régionale dans chaque pays et presque dans chaque localité.

Heureusement, l'exotisme tunisien est encore complet et sans traces de désagrégation chez les musulmans ; seuls, certains juifs se sont européanisés et ont adopté nos costumes et une partie de nos mœurs ; mais c'est là une faible minorité.

Les mosquées.

Les mosquées de Tunis sont, pour la plupart, de remarquables édifices au dire des auteurs arabes, car nul infidèle n'y a l'accès. C'est un privilège que seules, dans la Régence, elles ont conservé.

Quelques-unes, vues de l'extérieur, sont vastes et monumentales (notamment la mosquée de Sidi-Mahrez), avec leurs énormes coupoles et leurs sveltes minarets, élançant partout leurs campaniles étranges dans le bleu profond du ciel.

2. — Environs de Tunis.

Le Belvédère.

Une des promenades favorites des Européens habitant Tunis est celle du parc du Belvédère, situé à trois kilomètres environ de la ville, sur une colline autrefois plantée d'oliviers et que de nombreux palmiers et plantes exotiques ornent et agrémentent actuellement de toute l'exubérance de leur magnifique végétation.

Sur la partie culminante de ce parc est un casino de style arabe modernisé, ayant fort belle apparence avec sa colonnade, sa vaste galerie ouverte, ses terrasses et ses balustrades d'où l'on aperçoit, au loin, toute la ville de Tunis, le port et le lac Bahira ; c'est une vue splendide, avec, au premier plan, et en amphithéâtre, le vaste parc et ses palmiers au port majestueux, produisant le plus agréable effet.

Le spectacle d'un coucher de soleil, vu du Belvédère est incomparablement beau et laisse dans l'esprit un souvenir ineffaçable.

Devant le casino se tient, pendant la belle saison, un concert en plein air, où se réunit la société européenne de Tunis. Non loin de là, réédifié au milieu des vertes frondaisons, est l'ancien pavillon de l'Hamida, transporté de Tunis en ce lieu, pierre par pierre et rebâti avec soin. L'Hamida était un pavillon mauresque d'ablutions, aujourd'hui en ruines, mais dont les restes aux formes gracieuses attestent la beauté initiale de l'œuvre.

Ce pavillon provient de la ville de Tunis; il fut transporté pierre par pierre et réédifié, en ce lieu, avec un soin minutieux.

Du Belvédère, on peut descendre sur le Bardo et contempler, en passant, les vestiges d'un ancien acqueduc romain dont les hauts piliers en maçonnerie surmontés de nombreuses arcades sont impressionnants et d'un effet remarquable au milieu de cette vaste plaine.

3. — Le Bardo.

Le Bardo n'est en réalité qu'un groupement de constructions, rapportées à des époques successives, sans art ni

méthode ; cela constituait le palais du bey, à l'époque de la conquête française, en 1881.

Le Bardo évoque surtout de vieux souvenirs historiques ; et c'est dans ses murs que fut signé le traité établissant notre protectorat sur la Régence.

De l'ancien vieux palais du Bardo, il ne subsiste d'ailleurs que quelques pans de murailles crénelées ne donnant qu'une faible idée de ce que fut autrefois ce château fort.

De nos jours, l'ancien harem est converti en musée où l'on voit certains motifs d'architecture remarquables, notamment : l'escalier des lions, les chambres des sultanes, la salle de réception, la cour du musée et de jolis panneaux de mosaïque.

La plus grande mosaïque connue (qui fut trouvée à Sousse par des officiers français) y revêt le sol du salon d'honneur ; cette mosaïque est d'une assez belle facture et contient près d'une centaine de sujets allégoriques, entourés de couronnes de feuillages, représentant des dieux marins et des nymphes chevauchant sur des hippocampes.

A signaler aussi la collection de vases, de lampes et de figurines en terre cuite, très anciennes.

4. — La Goulette.

En prenant à Tunis l'ancien chemin de fer italien, on arrive assez rapidement à *La Goulette*, petit port situé à l'entrée de la passe ou *goulet* faisant communiquer la mer avec le lac de Tunis ou lac Bahira.

C'est là que naguère encore, avant que le port récent de Tunis fût fait, accostaient les paquebots que le manque de fond obligeait à se tenir éloignés à 1 kilomètre du rivage.

La Goulette n'offre rien de bien remarquable ; en dehors de

sa situation qui l'a rendue célèbre; elle comprend deux parties: l'ancienne ville arabe, mal bâtie, avec son vieux quai et le bâtiment sombre du bagne à demi ruiné; et la ville nouvelle, pimpante et gaie, où abondent de coquettes villas européennes, parmi la verdure et les fleurs.

5. — Carthage.

A quelques kilomètres plus loin, on trouve Carthage, ou plûtôt le lieu où fut Carthage et dont nous allons dire quelques mots.

Inutile de rappeler le rôle vraiment considérable qu'a joué cette ville rivale de Rome, dans l'histoire du monde. Bornons-nous à dire quels souvenirs évoquent ses ruines.

On sait que Carthage était bâtie sur la colline de Byrsa, au sommet de laquelle était l'acropole de la célèbre cité punique; dans la ville basse se trouvaient les ports, qui devaient être magnifiques, à en juger par la topographie de cette partie de la côte, avec ses lacs salés contournant un promontoire peu élevé.

Malheureusement, il reste bien peu de choses de tous les monuments fameux qui consacrèrent la gloire de Carthage, tour à tour punique et romaine, que les vainqueurs sans pitié réduisirent en cendres et dont les ruines elles-mêmes ne furent pas respectées, car c'est en partie avec les pierres extraites de ces ruines que fut édifiée la Tunis arabe, sur la colline au fond du lac d'El Bahira.

Trois villes, en réalité, se sont succédé en ce lieu : *Cambe* (ou *Caccabé*), simple comptoir commercial fondé par les Sidoniens, vers le XVI^e^ siècle avant notre ère, pour faire concurrence à la colonie tyrienne d'Utique; puis *Kart-hadatsch*

ou *Kart-hadschat* (la Ville neuve) qui fut, suivant la légende, fondée au IXe siècle (av. J.-C) par la princesse Elissar, sœur de Pygmalion roi de Tyr, surnommée Didon (la Fugitive).

Quelques inscriptions relatives à Pygmalion et les rapports qu'eurent toujours Tyr et Carthage corroborent en partie le récit légendaire.

D'ailleurs, le développement de cette dernière ville fut rapide et important, car trois siècles à peine après sa fondation, la puissante Tyr était ruinée au profit de Carthage qui héritait, en outre, de ses nombreux comptoirs et colonies répandus sur les bords et dans les îles de la Méditerranée.

Ce fut l'époque la plus brillante de la domination carthaginoise.

Mais ce fut à propos de la Sicile que survint la guerre entre les deux principales villes du monde d'alors : Rome et Carthage.

La lutte entre ces deux villes fut terrible et dura de l'an 264 à l'an 146 (avant notre ère) ; elle fut marquée par trois phases (les *trois guerres puniques*) qui, tour à tour, donnèrent l'avantage à l'une ou à l'autre ; mais malgré tous les efforts d'un général de génie (Annibal), Carthage succomba et fut radicalement détruite par son implacable adversaire. Ainsi disparut la vieille ville punique.

Détruite par Scipion en l'an 146, Carthage fut, 24 ans plus tard, rebâtie par Caïus Gracchus ; elle se développa rapidement, surtout sous *César* (en 44) et *Auguste* (en 29) et devint une des villes principales du vaste empire romain, au premier siècle de notre ère.

Sous les Antonins, de somptueux monuments y furent édifiés, ainsi que des travaux d'irrigation considérables dans tout le pays tunisien, notamment ces superbes aqueducs et

ces arènes dont les ruines imposantes font encore l'objet de notre admiration.

Mais l'heure du déclin devait sonner encore pour cette malheureuse ville: elle fut prise le 19 octobre 439 par les Vandales; puis, après des alternatives diverses, tomba entre les mains des Arabes qui la laissèrent peu à peu s'abaisser au rang de simple bourgade, au détriment de Tunis qui s'accrut à ses dépens.

Aujourd'hui, de tous ces puissants souvenirs du passé, il ne reste que de lamentables ruines dont le champ heureusement s'agrandit chaque jour, grâce aux patientes et infatigables recherches du *père Delattre* qui est l'âme du musée de Carthage, fondé sous sa direction, par les *pères blancs de Carthage*, dans leur couvent, construit à peu près sur l'emplacement de l'ancienne acropole, à côté de la chapelle de Saint-Louis, érigée en 1841 par Louis-Philippe, pour perpétuer la mémoire de la mort de ce roi, survenue comme on sait en 1270, sur cette même colline.

Parmi les ruines, on remarque celles du baptistère, du palais du proconsul, de la caserne, du théâtre et des citernes ; puis les tombeaux puniques.

Les débris de sculpture abondent dans le jardin du musée, de même que des objets de toutes sortes, et surtout des colliers, des amulettes, des lampes, trouvés dans les sarcophages, sont à profusion dans les vitrines des salles intérieures où l'on voit aussi les tombeaux eux-mêmes.

L'intérêt qu'offre ce musée est très vif, parce qu'il est situé sur l'emplacement même où furent trouvées toutes ces choses qui attestent la grandeur et la puissance de la civilisation ancienne qui fut celle de Carthage.

6. — La Marsa.

Un peu plus loin que Carthage est la jolie petite ville arabe de *La Marsa* dont les coquettes villas et les maisons arabes disparaissent dans la luxuriante végétation de ses jardins.

Tout près de La Marsa est le joli village indigène de Sidi-bou-Saïd, construit sur le sommet des falaises qui constituent le cap Carthage d'où la vue s'étend au loin sur les côtes du magnifique golfe de Tunis.

C'est à Sidi-bou-Saïd que, depuis plusieurs années, deux Français, les époux Baudin, poursuivent avec persévérance l'étude du minerai des falaises et des dunes, afin d'en extraire, par un procédé industriel, l'or qu'il renferme à l'état de combinaison chimique.

Les indigènes du pays ont d'ailleurs, conservé le souvenir des anciens « orpailleurs » arabes qui gagnaient leur vie à rechercher des parcelles d'or dans le sable très fin de la plage. Les Romains ont eu, en ce lieu, une exploitation aurifère.

7. — Hammam-el-Lif.

Lorsqu'on part de Tunis par la ligne de Sousse, la première localité importante que l'on rencontre est *Hammam-el-Lif*, à 19 kilomètres seulement de la capitale de la Régence.

C'est une jolie localité, avantageusement située au bord de la mer et au pied d'une chaîne de montagne.

Elle est très fréquentée par les habitants de Tunis dont elle constitue la plage à la mode, en même temps qu'une importante station thermale dont les eaux appartiennent au

groupe des *chlorurées sodiques fortes*, c'est-à-dire sont de premier ordre.

Nous avons d'ailleurs eu déjà, dans un article spécialement consacré aux sources thermales de la Tunisie, l'occasion de parler de la valeur de ces eaux.

C'est dire qu'Hammam-el-Lif, qui est déjà une charmante plage estivale, peut, dans un avenir prochain, devenir une station hivernale, très fréquentée par les étrangers. Évidemment, elle pourra rivaliser avec Korbous, dans les conditions les plus avantageuses.

De plus, les auteurs parlent d'une exploitation aurifère ayant existé, en ce lieu, au temps des Romains.

8. — Sousse.

La région située entre Tunis et Sousse est très fertile, notamment la plaine de Mornag et la région qui s'étend entre Hammamet et Hammam-el-Lif, où prospèrent plusieurs grandes exploitations agricoles et où la vigne a réussi parfaitement. Entre Zaghouan et Sousse, on trouve encore la plaine de l'Enfida, fort bien cultivée également par une grande société ayant son administration à Enfidaville, station de la ligne de Tunis à Sousse.

Plus on approche de cette dernière ville, plus les cultures agricoles font place à la culture fruitière, représentée par l'olivier.

Sousse est une assez jolie ville, construite en amphitéâtre au bord de la mer; elle est presque entièrement arabe, l'élément européen étant peu important. C'est la ville calme par excellence.

Son port est très beau et spacieux. Il est récent encore, n'ayant été inauguré que le 25 avril 1899.

Il est le débouché naturel des produits exportés par toute la Tunisie centrale ; aussi, toutes les lignes de navigation y font escale.

Néanmoins, il n'a pas encore acquis, au point de vue commercial, tout le développement que sa situation privilégiée comporte, mais que lui réservera l'avenir sans doute, le jour où la grande forêt d'oliviers se sera étendue davantage dans cette région.

D'ailleurs, Sousse connut autrefois une remarquable prospérité, car c'est l'ancienne *Hadrumète* dont le port était célèbre dans tout l'Orient.

Cette ville fut, alors, la capitale de cette riche région nommée *La Byzacène* dont Pline dit :

... « *C'est un pays d'une fertilité remarquable où la terre rend au centuple ce que lui confie le cultivateur !* »....

Ce qui atteste bien, au surplus, l'importance ancienne d'Hadrumète, c'est que cette ville était entourée de quatre autres petites (*Kala-Srira*, *Kala-Kébira*, *Akouda*, et *Hammam-Soussa*), alors que, d'ordinaire, les villes tunisiennes sont très éloignées les unes des autres.

L'ancienne fertilité de la Byzacène est attestée, d'autre part, par les ruines nombreuses que l'on trouve partout dans cette région, ainsi que nous l'avons dit déjà.

Sousse possède un musée renfermant des choses assez intéressantes au point de vue archéologique, et surtout de beaux panneaux de mosaïque.

Tout près de Sousse, est le port de *Monastir*, renommé comme station de pêche du thon.

9. — El-Djem.

A peu près à mi-chemin entre Sousse et Sfax, sur la ligne ferrée récemment inaugurée par le Président Fallières, se voient les ruines imposantes des anciennes arènes d'El-Djem qui s'aperçoivent encore à une distance de 20 kilomètres à la ronde.

Cela donne une idée des proportions vraiment exceptionnelles de cet édifice qui pouvait rivaliser avec le Colysée. L'empereur Gordien, originaire de la région, le fit construire, dit-on, pour laisser à ses compatriotes un souvenir de sa puissance, et il tint à ce que tous les habitants des villes voisines pussent y avoir place; aussi ces arènes colossales purent-elles recevoir jusqu'à 70000 personnes!

10. — Sfax.

Cette ville, qui est aujourd'hui en pleine prospérité et dont le chiffre de population s'accroît chaque année, sollicite l'attention du touriste à plusieurs titres : d'abord comme étant actuellement le port principal d'exportation des phosphates de Metlaoui et de l'huile d'olive, produite en quantité par les olivettes qui entourent Sfax jusqu'à une distance de 60 kilomètres; ensuite pour ses jardins, qui sont splendides de végétation grâce à une irrigation permanente ; enfin pour ses pêcheries importantes d'éponges des îles Kerkenna qui lui font face.

Alors qu'un calme très profond règne à Sousse, ici c'est, au contraire, une très grande activité, due au trafic intense dont Sfax est le centre.

Tout près du port, s'élève le quartier européen, avec ses

larges voies et ses constructions bien alignées, agréables à l'œil et respirant l'aisance. Au-dessus et en arrière, l'ancienne ville arabe se dresse, avec ses murailles crénelées et ses ruelles tortueuses. La prospérité de la ville est manifeste ; on s'en aperçoit à bien des détails, ne serait-ce qu'à la présence du superflu qui se montre ici sous mille formes :

Les jardins de Sfax sont, à juste titre, renommés pour leur bonne tenue et leur beauté : on y pratique surtout la culture fruitière et aussi la culture des plantes à parfum, notamment d'un jasmin très odoriférant dont on fabrique une essence très recherchée.

Autour de Sfax, existe une véritable ceinture de jardins où dominent les oliviers et d'où émergent, ravissantes et gaies, de nombreuses villas, toutes blanches au milieu de cette verdure, formant un tableau vraiment archaïque et charmant.

La ville de Sfax comptait, en 1910, 111 350 habitants, banlieue comprise (81 350 habitants pour le périmètre urbain et suburbain, 30 000 pour la banlieue). La ville indigène comprend 2520 maisons et 9 800 ménages. La ville européenne, 417 maisons et 1750 ménages ; le périmètre suburbain, 1 000 maisons et 4 500 ménages.

D'après l'origine, les habitants de la ville et de sa banlieue se répartissent en 8 600 Européens et 103 250 indigènes.

11. — Gafsa.

Cette ville, bien que peu importante par elle-même, est particulièrement intéressante parce qu'elle est située dans une des plus belles oasis du Sahara tunisien, où l'on trouve une

magnifique forêt comprenant plus de 100 000 dattiers et arbres fruitiers de diverses espèces.

Cette oasis offre au touriste un séjour d'une journée, plein de charmes.

La principale curiosité de Gafsa est la *Kasba* : ensemble de constructions fortifiées avec tours et renfermant deux mosquées et une prison. Dans la cour centrale est une source thermale assez appréciée, intarissable, ayant 31 degrés de température.

Non loin de Gafsa, on trouve la fameuse carrière de phosphates du djebel Metlaouï, carrière en exploitation et en pleine prospérité.

C'est à la Société des mines de Metlaouï que la Tunisie doit de posséder aujourd'hui la ligne ferrée à voie étroite allant à Sfax par Maharès ; la construction de cette voie ferrée fut imposée à cette société en même temps que sa concession d'exploitation des phosphates.

Une visite à la mine ne manque pas d'intérêt non plus ; on y verra, entre autres, les habitations des indigènes, pratiquées dans les souterrains, au flanc de la colline.

Naguère encore le chemin de fer s'arrêtait à Gafsa ; mais depuis peu il va jusqu'à Redeyef, à 32 kilomètres plus loin où l'on trouve aussi des phosphates.

12. — Gabès.

L'accès de Gabès, (en raison de l'absence de voie ferrée venant de Sfax), n'est pas aussi facile que celui de toutes les autres villes tunisiennes : on y arrive par la mer et encore ne peut-on débarquer du paquebot à quai, celui-ci devant prendre son mouillage à une certaine distance du rivage, à cause des difficultés d'atterrissage et du manque de fond. C'est donc

en barque que s'effectue l'arrivée dans cette petite localité de Gabès qui ne compte que par sa situation géographique à l'extrême Sud tunisien et par sa superbe oasis, exceptionnellement maritime.

La vue de ces splendides palmeraies et de leur exotique végétation est réellement enchanteresse et l'on y contemple, le soir, au coucher du soleil, des tableaux d'une beauté incomparable, avec leur intensité de lumière et leur diversité de coloration qui défient la palette du plus habile artiste!

13. — Ile de Djerba.

Le touriste allant visiter Gabès aurait des regrets s'il n'allait pas voir la fameuse île de Djerba qui s'élève à une faible altitude au-dessus des flots, dans le golfe même de Gabès.

Djerba n'est autre que la *Meninx* (ou île des Lotophages) des anciens.

Ce fut une île célèbre dans l'antiquité ; elle était réputée pour la douceur de son climat et la qualité de ses fruits, réputation qu'elle mérite encore aujourd'hui.

L'île de Djerba forme, de nos jours, un immense jardin où abondent les arbres fruitiers : orangers, figuiers, grenadiers, palmiers-dattiers, amandiers, etc.

De loin en loin, de blanches maisons émergent de cette luxuriante végétation, quasi tropicale, et bien faite pour séduire le voyageur.

14. — Kairouan-la-Sainte.

L'on peut aller directement de Tunis à Kairouan, ou partir de Sousse, la bifurcation partant tout près de cette dernière ville.

Certes, l'on ne saurait faire un voyage dans la Régence sans visiter Kairouan, tant cette ville, restée complètement arabe, personnifie bien la vie nationale indigène, dans toute son étrangeté et tout son mysticisme religieux, allant même parfois jusqu'au fanatisme.

Car Kairouan est surtout la ville sainte de l'Islam, avec ses nombreuses mosquées dont la réputation religieuse est grande aux yeux des fils du Prophète.

Muni d'une carte du Contrôle civil, on pourra, sans difficulté, visiter ces mosquées; la seule obligation du visiteur étant de ne pas « souiller » de ses pas de « Roumi » les nattes qui recouvrent partout le sol de ces édifices ; aussi les gardiens musulmans se hâtent-ils, à la vue de l'infidèle, de retirer rapidement, devant lui, toutes les nattes.

C'est là un petit incident, bien « couleur locale », qui réjouit plutôt le touriste.

On remarquera surtout la *Grande Mosquée* avec ses nombreuses arcades reposant sur des colonnes provenant de l'ancienne Carthage, sa grande cour sous laquelle est une citerne assez vaste pour alimenter d'eau tous les habitants de Kairouan et son haut minaret, sorte de grosse tour carrée et crénelée, à trois étages de largeur différente et surmontée d'un campanile d'où la vue s'étend sur toute la ville.

A vrai dire, l'intérieur de cette mosquée (surmontée extérieurement d'une grande coupole) n'a rien de bien artistique.

Une galerie ouverte, avec arcades à colonnes jumelées, produisant un assez bel effet architectural, entoure la cour.

La *Mosquée des Sabres* est surtout remarquable par ses cinq belles coupoles à nervures.

La *Mosquée des Trois Portes* a ses portes pour principaux ornements.

La *Mosquée du Barbier* est surtout renommée, au point de vue religieux, parce qu'elle aurait été construite par le barbier du Prophète dont quelques cheveux y seraient conservés comme reliques. On y voit de nombreuses bannières ayant fait le pèlerinage sacré de La Mecque.

Kairouan est une ville tout à fait paisible, sans cette activité que l'on rencontre si ardente à Tunis.

Mais on pourra y voir fabriquer, par des femmes arabes, de fort beaux tapis qui jouissent d'ailleurs, dans tout l'Orient, d'une certaine renommée.

Les environs de Kaironan sont semi-désertiques : nul centre habité, nulle partie boisée ne viennent interrompre la monotonie de l'immense plaine que l'œil embrasse jusqu'aux limites de l'horizon et où se dressent seulement, de loin en loin, les tentes de quelques campements de nomades dont les chameaux affamés cherchent péniblement leur pâture.

15. — Bizerte.

Faisons, par la pensée, un rapide déplacement et transportons-nous vers le Nord de la Tunisie, dans cette ville nouvelle, qui prend chaque jour plus d'importance et que sa situation merveilleuse au bord de la Méditerranée, directement en face de la France, a depuis longtemps désignée pour être tout à la fois le Marseille et le Toulon de cette partie de la côte africaine, si admirablement préparée par la nature à jouer un rôle stratégique et économique considérable dans la vie des nations.

Car, non seulement cette ville est admirablement située,

au point de vue général, mais encore elle est dotée d'un lac immense et profond qui constitue, grâce au canal maritime qui en permet l'accès aux plus gros navires de guerre, le port le plus vaste et le plus sûr qu'il soit possible de trouver, pour toutes les flottes du monde.

Aussi, s'inspirant des sages idées de Jules Ferry qui « aurait tenu à la Tunisie, rien que pour posséder Bizerte », les gouvernants français se sont-ils imposé, depuis vingt-cinq ans, les plus grands sacrifices pour faire de cette ville un port de guerre de premier ordre. C'est aussi une station de pêche des plus importantes, ainsi que nous l'avons dit déjà.

Bizerte est reliée, par le chemin de fer à la capitale tunisienne dont elle n'est éloignée que de 100 kilomètres, bien que la voie fasse de grands détours.

La ville actuelle de Bizerte comprend, en réalité, trois villes différentes : la ville militaire qui comprend les casernements, magasins et maison du commandant de la place ; la ville arabe et la ville européenne qui s'agrandit chaque jour.

La portion maritime de la ville comprend, elle-même, 4 parties distinctes.

1° La *rade* ou *avant-port*, avec ses deux grandes jetées et sa « digue du large », offre aux navires une première zone de protection contre la fureur des flots ;

2° Le *canal maritime* qui se trouve au fond de l'avant-port et fait communiquer celui-ci avec la baie qui fait suite.

Ce canal représente une somme de travail énorme : il a une longueur de 2 400 mètres et une largeur de 240 mètres et constitue déjà, par lui-même, une sorte de port ;

Il est doté, d'un outillage maritime perfectionné et d'un *pont-transbordeur*, (œuvre remarquable qui fait grand

honneur aux ingénieurs qui l'ont exécutée et permet de réunir les deux rives du canal).

Malheureusement, ce pont, que ses proportions gigantesques font apercevoir de très loin, est considéré comme pouvant, en cas de guerre, servir de point de repaire à l'ennemi et il sera remplacé, dit-on, par un bac à vapeur.

3° La *baie de Sebra* fait suite au canal, et présente une surface considérable que l'on veut border de quais.

Cette baie forme le port de commerce et elle peut, à l'aise, contenir toutes les marines marchandes d'Europe ;

4° Enfin viennent les *pêcheries* (qui ont une très grande importance à Bizerte), puis le fameux *lac*, d'une superficie de 15 000 hectares avec une profondeur d'au moins 10 mètres !

Ce lac, anciennement appelé lac de *Sidi Abdallah* et plus souvent aujourd'hui, *lac de Bizerte*, constitue le port de guerre, c'est-à-dire la véritable raison d'être de Bizerte.

Cependant, la grande étendue de ce lac et sa profondeur en font, aux jours de grands vents, une véritable petite mer, avec ses tempêtes ; aussi a-t-on dû ménager au fond du lac, près des constructions militaires et de l'arsenal ; un petit port bien abrité, pouvant recevoir, sans peine, quatre grands cuirassés d'escadres.

En somme, la place de Bizerte peut être considérée comme imprenable et appelée à jouer pour la France, en cas de guerre européenne, un rôle capital dans la Méditerranée.

16. — Tabarca et la Khroumirie.

Nous avons eu déjà plusieurs fois l'occasion, au cours des chapitres précédents, de dire quelques mots sur la *Khroumirie*

ou *Pays des Khroumirs*, située dans la partie la plus septentrionale de la Régence.

On se souvient que ce sont les incursions incessantes de ces indigènes dans notre province voisine de Constantine, qui contraignirent la France, pour les châtier et pour châtier aussi les autres tribus unies avec eux, à faire l'expédition militaire qui aboutit à la soumission complète de la Tunisie où fut instauré l'excellent régime du protectorat qui donna à ce pays, plongé dans l'anarchie, avec une sécurité complète, une prospérité prodigieuse qu'attestent surabondamment les statistiques officielles dont nous avons cité quelques chiffres éloquents.

La Khroumirie est un pays très accidenté, et comparable, comme système orographique à la Kabylie algérienne.

Ce pays est très boisé : forêts de chênes-lièges, de chênes-zéens, d'ormes et de frênes s'y succèdent et s'y mélangent partout, avec, de-ci, de-là, certaines autres essences fruitières, telles que le figuier et l'olivier ; parfois encore, c'est un carré de vigne qui apparaît dans une clairière.

Tabarca est le port de la Khroumirie et il sert d'escale aux paquebots des lignes côtières.

Néanmoins il n'a pas encore une très grande importance.

C'est une petite ville, restée presque complètement arabe et qui apparaît toute blanche sur la plaine immense.

Il lui manque encore, ce qui contribue le plus à la prospérité d'un pays : une voie ferrée qui la relierait à *Mateur*, ville située, comme on sait, à peu près à mi-chemin (et sur le chemin de fer) de Tunis à Bizerte.

A vrai dire, cette ligne est en projet et deviendra néces-

saire le jour où les concessions des mines de fer voisines seront en exploitation.

En attendant, deux belles routes, faites par l'administration du protectorat, relient Tabarca : 1° à Souk-el-Arba (sur la ligne Bone-Tunis) en passant par Aïn-Draham ; (village essentiellement militaire, situé sur un point culminant et qui, par ses fortins, fut le centre de notre domination dans ce pays d'insurrection) ; 2° à Béja.

Comparée aux autres régions tunisiennes, celle de la Khroumirie est beaucoup plus tempérée, en raison de son altitude générale et de ses forêts ; elle est, de plus, réputée pour sa salubrité ; si bien que tous les ans, pendant les fortes chaleurs estivales, bon nombre de Tunisiens y vont chercher une température plus clémente. Le village nommé *camp de la santé* parce qu'il fut à l'origine, en effet, un simple camp militaire servant de *sanatorium* aux troupes, est situé sur la grande route entre Aïn-Draham et Fernana, sur un plateau très élevé, agrémenté de magnifiques chênes ; il est précisément une station estivale assez fréquentée.

Le *camp de la santé* est par lui-même fort insignifiant : quelques maisons seulement avec boutiques, un certain nombre de villas et un assez bon hôtel.

17. — Zaghouan.

Située dans un superbe décor, au pied d'une montagne dont les sources d'eau vive vont alimenter Tunis, cette ville est bâtie à mi-hauteur, en amphithéâtre, au milieu de jardins magnifiques de végétation et où l'on trouve des arbres fruitiers de toutes les essences.

IV. — CURIOSITÉS ARCHÉOLOGIQUES

D'une manière générale, on peut dire que les curiosités archéologiques sont abondantes en Tunisie, non seulement celles que l'on peut voir dans les divers musées de Carthage, Tunis, Le Bardo, Sousse, etc..., mais encore, et ce ne sont sans doute pas les moins intéressantes, celles que l'on peut admirer encore à l'état de ruines.

Quelques-unes, comme celles d'El-Djem (dont nous parlons plus haut), celles de Carthage, celles de nombreux aqueducs, se refèrent à d'anciens édifices publics ; d'autres, au contraire, ne sont que les restes de maisons particulières, de villas, de fermes, de citernes, d'abreuvoirs, de puits, de moulins... ; mais ces dernières sont si nombreuses sur tout le territoire de la Régence, qu'elles attestent hautement l'existence d'une grande prospérité à l'époque déjà ancienne où furent utilisés tout ces ouvrages.

Les ruines de moulins à huile, notamment, ne prouvent-elles pas suffisamment la présence des oliviers dans le pays, aujourd'hui semi-désertique ?

Les ruines des villas romaines qu'on aperçoit encore aux abords des anciens centres, ne prouvent-elles pas aussi l'importance qu'avaient ces centres ?

Et cela est si vrai que le meilleur conseil à donner au cultivateur qui veut s'établir en Tunisie est de choisir, de préférence, un lieu où existent des ruines, car il peut être assuré que l'eau doit séjourner dans quelque ancien puits et que cette terre a été autrefois travaillée et a rapporté.

On retrouve encore quelques traces de l'ancienne voie romaine qui allait de Carthage à Hadrumète (Sousse) ; cette

route avait 8 mètres de largeur et était bordée de villas sur une distance d'environ 5 kilomètres, à sa sortie d'Hadrumète ; c'est dire le développement qu'avait alors cette ville.

V. — CONCLUSION

De tout ce que nous avons dit dans ce petit ouvrage, il nous semble nécessaire de tirer une conclusion.

Tout d'abord, nous devons particulièrement insister sur la très fausse idée qu'on se fait d'ordinaire de la Tunisie et qui consiste à prendre ce pays pour une véritable terre promise qui peut répondre à tous les besoins et satisfaire tous les rêves de fortune des immigrants.

C'est là une erreur complète que trop d'auteurs ont, sans doute, contribué à faire s'accréditer.

Certes, il y a place dans la Régence pour toutes les activités, quel que soit leur but : agricole, commercial ou industriel ; mais l'on ne saurait prétendre y réussir sans une première mise de fonds, sans un petit capital qui, tout en permettant les dépenses d'établissement, assurera l'existence pendant le temps nécessaire aux débuts et permettra de faire face aux frais imprévus des premières années.

Ce petit capital est donc indispensable à l'immigrant; son chiffre seul variera suivant l'affectation qui devra lui être donnée.

Les agriculteurs qui veulent acquérir une propriété et la mettre en exploitation devront posséder, au moins, une vingtaine de mille francs ; et ils seront les premiers à reconnaître, après quelques calculs sommaires, que ce chiffre *est tout à fait un minimun*, s'ils le fractionnent, comme cela est nécessaire, en trois parts : 1° celle de l'acquisition du sol ; 2° celle de

la construction des bâtiments, de l'acquisition du cheptel et des machines, instruments et outils agricoles ; 3° enfin, celle des fonds de roulement, permettant de faire marcher l'exploitation et de supporter l'aléa des mauvaises années.

Supposons donc un capital de 20 000 francs et voyons ce qu'on en peut faire :

Achat du sol : 40 hectares à 200 fr. (prix moyen).....	8.000 fr.
Construction d'une maison (3 pièces), hangar et puits ; matériel agricole.....	7.000 fr.
Cheptel (bœufs, vaches et taurillons).....	2.000 fr.
Semences, paille, fourages et divers.....	1.500 fr.
Fonds de réserve et de roulement.....	1.500 fr.
Total.....	20.000 fr.

Et encore, dans ce chiffre ne se trouve pas comprise la dépense supplémentaire qu'exigera la plantation du vignoble, si le colon en crée un (comme c'est son intérêt) ; or, nous avons dit, plus haut, qu'il fallait admettre, de ce chef, un débours d'environ 2 000 francs par hectare (pour défoncement profond du sol, à la vapeur, plantation, entretien, installation d'un cellier, etc.)

On voit donc que pour bien faire, c'est-à-dire pour qu'un colon ait en mains toutes les chances de réussite en Tunisie, ce n'est pas, en réalité, un capital de 20 000, mais de 40 000 francs, au moins, qu'il lui faudrait !

Quant aux agriculteurs qui ne possèdent qu'une faible somme et désirent seulement louer leurs services, soit comme ouvriers agricoles, soit, ce qui est préférable (surtout s'ils sont chargés de famille), comme métayers, nous avons indiqué, dans un chapitre spécial, diverses combinaisons pratiquées dans le pays et qui leur permettront de devenir, à leur tour, propriétaires d'un petit vignoble.

Mais il est bien entendu qu'avant de partir en Tunisie, l'émigrant devra s'y être assuré une situation, si humble soit-elle.

En dehors du Bureau des Renseignements, chargé spécialement par le gouvernement tunisien de centraliser toutes les demandes et offres intéressant l'immigration, il existe à Tunis des agences particulières qui visent au même but, notamment *Les Affiches parisiennes*, 6, rue d'Italie; cette dernière s'occupe plus particulièrement de la vente des propriétés.

En résumé :

La Tunisie n'est pas un pays de Cocagne; mais c'est un pays bien situé, voisin de la France, jouissant d'un climat surtout très chaud pendant trois mois, mais néanmoins très supportable pour les Européens. La salubrité y est parfaite, au point que la phtisie y est presque inconnue; ce qui fut autrefois, d'ailleurs, remarqué par Sénèque qui écrivait que ses compatriotes ne mouraient que de vieillesse en Tunisie.

Quant à la sécurité des biens et des personnes, elle est complète dans la Régence où les vols et les attentats sont assurément beaucoup moins nombreux proportionnellement qu'en Europe.

La main-d'œuvre y est abondante, docile et d'un prix très abordable.

La vie matérielle y est aisée, à bon marché, car les denrées de toutes sortes approvisionnent abondamment les marchés.

En somme, la Tunisie est un pays qui offre aux agriculteurs biens des chances de réussite et qui peut en offrir également aux ouvriers et petits patrons de certaines professions que nous avons signalées, ainsi qu'à certains commerçants avisés et prudents.

La Tunisie offre, en outre, les richesses immenses de son sous-sol à l'activité des industriels ou plutôt des sociétés industrielles et les convie à y faire de nombreuses exploitations minières, sources fécondes de prospérité.

Aux touristes enfin : artistes, automobilistes, cyclistes, photographes-amateurs, archéologues..., elle offre la douceur de son climat, la beauté de son ciel et de ses végétations exotiques, ses 4 000 kilomètres de route, ses djebels élevés, ses sites sauvages, ses campements de nomades, ses villes étranges, ses caravanes mystérieuses, ses indigènes avec leurs mœurs d'un autre âge, et tous les souvenirs de son passé brillant, de ce temps où Carthage, sa capitale, était la reine du monde!

BIBLIOTHÈQUE NATIONALE R.F. IMPRIMÉS

BIBLIOTHÈQUE NATIONALE
R.F.
IMPRIMÉS

TABLE DES MATIÈRES

AVANT-PROPOS

CHAPITRE PREMIER

Le Pays.

Pages

I. — *Histoire sommaire* 1
II. — *Description géographique* 6
1. Surface 7
2. Orographie 8
3. Plaines et vallées 9
4. Hydrographie 10
5. Lacs 12
III. — *Climatologie* 13
1. Température 13
2. Saisons 14
3. Salubrité 16
4. Régime des pluies 17
5. Régions naturelles 19
IV. — *Aspect du pays* 23
V. — *Habitants. — Races et Mœurs* 29
1. La Race berbère 29
2. La Race arabe 31
3. La Race sémitique 33
4. Mœurs et coutumes 35
5. Langues parlées à Tunis 42

CHAPITRE II

Organisation administrative et économique.

I. — *Le Protectorat. — Son œuvre*..... 45
II. — *Organisation générale administrative*..... 52
1. S. A. Le Bey..... 52
2. Le Gouvernement..... 54
3. L'Administration locale..... 55
4. L'Administration du protectorat..... 55
5. L'organisation judiciaire..... 56
6. La police..... 57
7. Hygiène et santé publiques..... 58
8. Instruction publique..... 59
9. Armée et service militaire..... 61
10. La « Conférence consultative »..... 62
III. — *Organisation municipale*..... 63
IV. — *Organisation économique*..... 64
1. Impôts..... 64
a) Anciens impôts..... 64
b) Impôts actuels..... 65
2. Régime douanier..... 67
a) Produits admis en franchise..... 68
b) Produits soumis à des droits d'entrée..... 68
c) Articles prohibés..... 69
d) Dispositions douanières françaises..... 70
3. Système monétaire, poids et mesures..... 71
V. — *Le Crédit public*..... 73

CHAPITRE III

Ressources naturelles de la Tunisie.

I. — *Flore*..... 77
1. Région du Nord..... 78
2. Région du Centre..... 78
3. Région du Sud..... 78
4. Végétaux divers acclimatés..... 79
II. — *Faune*..... 80

CHAPITRE IV

La Propriété Tunisienne.

I. — *En quoi consiste cette propriété* 83
II. — *Comment elle s'acquiert* 85
1. Le contrat d'enzel 85
2. Les Habous 86
3. Les biens habous et la colonisation 89
III. — *Comment on conserve la propriété* 89
1. L'immatriculation 89

CHAPITRE V

Agriculture, Commerce et Industrie indigènes.

I. — *Agriculture* 93
II. — *Culture fruitière* 97
1. Le palmier-dattier 97
2. Le figuier 100
3. Les oliviers 101
a) Contrat de m'rharça 109
b) Rapport d'une olivette 111
4. Le grenadier 116
5. L'abricotier 117
III. — *Culture fourragère* 117
IV. — *L'Élevage* 118
V. — *Industrie et commerce indigènes* 121
1. Les minoteries 121
2. Les tanneries 121
3. La cordonnerie 123
4. La sellerie 123
5. L'huilerie 124
6. La bijouterie et l'orfèvrerie 124
7. Les parfums 125
8. La savonnerie 126
9. La chaudronnerie 126
10. La briqueterie 126
11. Commerce 127

CHAPITRE VI

Agriculture, Industrie et Commerce européens.

I. — *Agriculture et Élevage* 129
1. Agriculture 129
2. Cultures de la région septentrionale 131
3. Choix des cultures 132
4. Jardin d'essais des cultures 133
5. Pour les colons peu fortunés 134
a) Première combinaison 135
b) Deuxième — 135
c) Troisième — 136
d) Quatrième — 137
e) Dépenses du propriétaire 137
6. La vigne 139
7. Raisins frais 142
8. Raisins secs 142
9. Culture maraîchère 142
10. Culture des plantes industrielles 146
a) Plantes textiles 146
b) L'agave americana 149
c) La ramie et le jute 149
d) Le cotonnier 150
e) Le crin végétal 151
f) Le tabac 151
g) Le lin 152
h) Plantes à parfum 153
i) Le lentisque 154
11. Culture fruitière 154
a) Palmiers-dattiers 155
b) Orangers 156
c) Mandariniers 157
d) Citronniers 157
e) Caroubiers 158
f) L'amandier 159
g) Le bananier 160
h) L'abricotier 162
i) Le grenadier 163
j) Le kaki 163
12. Culture fourragère 163
13. L'élevage agricole 165
14. Sériciculture 168
15. Élevage de l'autruche 168

II. — *Industries diverses*..... 171
1. Richesses minérales..... 171
a) Minerais de fer..... 172
b) — de cuivre..... 172
c) — de zinc et de plomb..... 173
d) Phosphates de chaux..... 17
e) Régime des mines..... 17
2. Salines..... 18
3. Sources thermales..... 183
4. Pêches maritimes..... 184
a) Une pêche dans le lac de Bizerte..... 188
b) Pêcheries de thon..... 190
c) — des sardines, etc..... 191
d) — des éponges et poulpes..... 192
e) Tableau des pêches maritimes..... 192
5. Main-d'œuvre et salaires..... 193

CHAPITRE VII

La Colonisation.

I. — *Renseignements utiles aux émigrants*..... 195
1. Renseignements généraux..... 196
a) Transport à prix réduits..... 196
b) Traversée de France en Tunisie..... 197
c) Prix de la nourriture..... 200
d) — des vêtements et meubles..... 201
e) — des instruments agricoles..... 201
f) — des constructions..... 203
2. Époque préférable pour aller en Tunisie..... 204
II. — *Ce qu'on peut faire en Tunisie*..... 205
III. — *Terres de Colonisation*..... 207
a) Création des centres..... 207
b) Comité de colonisation..... 207
c) Conditions de vente des terres..... 209
d) Arrêté du 21 août 1907..... 211
e) Terres de la région Sud..... 214
f) Propriétés diverses..... 215
g) Centres de colonisation..... 216
IV. — *Stages agricoles et office de placement*..... 217

CHAPITRE VIII

Le Tourisme en Tunisie.

I. — *Voies et moyens de communication*..... 222
1. Pistes indigènes et routes..... 222
2. Voies ferrées..... 224
3. Tramways et messageries..... 224
4. Distance de Tunis aux villes principales..... 225
5. Voies maritimes..... 225
6. Service des postes et télégraphes..... 230
II. — *La chasse en Tunisie*..... 233
III. — *Ce qu'il faut voir en Tunisie*..... 238
1. Tunis-la-Blanche..... 239
2. Environs de Tunis..... 242
3. Le Bardo..... 243
4. La Goulette..... 244
5. Carthage..... 245
6. La Marsa..... 248
7. Hamman-el-Lif..... 248
8. Sousse..... 249
9. El-Djem..... 251
10. Sfax..... 251
11. Gafsa..... 252
12. Gabès..... 253
13. Ile de Djerba..... 254
14. Kairouan-la-Sainte..... 254
15. Bizerte..... 256
16. Tabarca et la Khroumirie..... 258
17. Zaghouan..... 260
IV. — *Curiosités archéologiques*..... 261
V. — *Conclusion*..... 262

Cartes.

Carte de la Tunisie agricole..... 128
Carte de la Tunisie minière..... 175
Carte générale de la Tunisie (hors texte)..... 266

BIBLIOTHÈQUE NATIONALE R F IMPRIMÉS

116-12. — Saint-Germain-lès-Corbeil. Imp. F. LEROY.

TUNISIE


MÉDITERRANÉE
MER
I. de la Galite
Cap Blanc
Bizerte
Ras el Djebel
Porto Farina
L. de Bizerte
Cap Serrat
MOGOD
Cap Negre
Mateur
GOLFE DE TUNIS
Cap Bon
Tabarca
La Calle
Cap Rose
KROUMIRIE
Tébourba
Tunis
La Goulette
Korbous
Kelibia
Ain Draham
Béja
B.s el Amri
Hammam Lif
PRESQU'ILE DU CAP BON
Medjez el Bab
Grombalia
BENI SALAH
Souk el Khémis
Testour
Goubellat
Nabeul
Hammamet
Zaghouan
Teboursouk
Souk el Arba
RIAH
Souk Ahras
El Kef
OUARGHA
Enfidaville
GOLFE DE HAMMAMET
O°YAHIA
O°KHALFALLA
GOUAZIN
OULED AOUN
Sousse
Maktar
O°AYAR
Bir el Beg
O°KHALIFA
SAHEL
L. Kelbia
Monastir
O°THALEB
OUARTAN
KADUB
Kairouan
Moknin
Kalaat es Senam
HTS PLATEAUX
ZLASS
Djemmal
Sebkha Sidi el Hani
OULED ALI
Thala
Mahdia
Ksour Essaf
Tébessa
O°IDDIR
Sebkha Chenia
El Djem
FRAICHICH
Sbeitla
SOUASSI
Hadjeb el Aïoun
BLED METELLIT
Kasserine
METELLIT
OULED OUZZEZ
BLED GUEMOUDA
Triaga
NEFFET
AGUERBA
Sfax
ILE CHERGUI
ILES KERKENNA
ILE GHARBI
O° SIDI TEIL
BLED REGAB
O° SIDI ABID
HAMAMA
Maharès
Ras el Aïoun
Gafsa
Redeyef
Metlaoui
MAHEDBA
Sebkha en Noail
GOLFE DE GABÈS
Chott Chergui
Chott el Fedjedj
DJERID
Tozeur
BENI ZID
Gabès
Djerba
ILE DE DJERBA
Dj. Tebaga ou Bahir
Kebilli
Chott el Djerid
NEFZAOUA
Dj. Nefta
Douz
Zarzis
Région des chotts
MRAZIG
Bjar bou Ahmed
OUERGHAMMA
TOUAZIN
El Ouahmia
Ben Gardane
DAHAR
DJEBEL
GUERNA
TRIPOLITAINE
Légende
Chemins de fer.
id. en constr.on
Routes et lignes de navig.on
Frontière.
Cours d'eau.
id. temporaire.
Chott lac temporaire.
Dj Djebel, montagne.
Oued O. Rivière.
430 Cote d'altitude.
Forêt dans le nord
Oasis dans le sud.
Em. LAROSE Edit. PARIS.
Georges Huré.

BIBLIOTHEQUE NATIONALE DE FRANCE
3 7531 00268248 3

AVANT-PROPOS
CHAPITRE PREMIER
Le Pays.
I. - Histoire sommaire
II. - Description géographique
1. Surface
2. Orographie
3. Plaines et vallées
4. Hydrographie
5. Lacs
III. - *Climatologie*
1. Température
2. Saisons
3. Salubrité
4. Régime des pluies
5. Régions naturelles
IV. - *Aspect du pays*
V - *Habitants. - Races et Moeurs*
1. La Race berbère
2. La Race arabe
3. La Race sémitique
4. Moeurs et coutumes
5. Langues parlées à
CHAPITRE II
Organisation administrative et économique.
I. - *Le Protectorat. - Son oeuvre*
II. - *Organisation générale administrative*
1. S. A. Le Bey
2. Le Gouvernement
3. L'Administration locale
4. L'Administration du protectorat
5. L'organisation judiciaire
6. La police
7. Hygiène et santé publiques
8. Instruction publique
9. Armée et service militaire
10. La "Conférence consultative"
III. - *Organisation municipale*
IV. - *Organisation économique*
1. Impôts
a) Anciens impôts
b) Impôts actuels
2. Régime douanier
a) Produits admis en franchise
b) Produits soumis à des droits d'entrée
c) Articles prohibés
d) Dispositions douanières françaises
3. Système monétaire, poids et mesures
V. - Le Crédit public
CHAPITRE III
Ressources naturelles de la Tunisie.
I.- *Flore*
1. Région du Nord
2. Région du Centre
3. Région du Sud
4. Végétaux divers acclimatés
II. - *Faune*
CHAPITRE IV
La Propriété Tunisienne
I. - *En quoi consiste cette propriété*
II. - *Comment elle s'acquiert*
1. Le contrat d'enzel
2. Les Habous
3. Les biens habous et la colonisation
III. - *Comment on conserve la propriété*
1. L'immatriculation
CHAPITRE V
Agriculture, Commerce et Industrie indigènes.
I. - *Agriculture*
II. - *Culture fruitière*
1. Le palmier-dattier
2. Le figuier
3. Les oliviers
a) Contrat de m'rharça
b) Rapport d'une olivette
4. Le grenadier
5. L'abricotier
III. - *Culture fourragère*
IV. - *L'Élevage*
V. - *Industrie et commerce indigènes*
1. Les minoteries
2. Les tanneries
3. La cordonnerie
4. La sellerie
5. L'huilerie
6. La bijouterie et l'orfèvrerie
7. Les parfums
8. La savonnerie
9. La chaudronnerie
10. La briqueterie

11. Commerce
CHAPITRE VI
Agriculture, Industrie et Commerce européens.
I. - *Agriculture et Élevage*
1. Agriculture
2. Cultures de la région septentrionale
3. Choix des cultures
4. Jardin d'essais des cultures
5. Pour les colons peu fortunés
a) Première combinaison
b) Deuxième combinaison
c) Troisième combinaison
d) Quatrième combinaison
e) Dépenses du propriétaire
6. La vigne
7. Raisins frais
8. Raisins secs
9. Culture maraîchère
10. Culture des plantes industrielles
a) Plantes textiles
b) L'agave americana
c) La ramie et le jute
d) Le cotonnier
e) Le crin végétal
f) Le tabac
g) Le lin
h) Plantes à parfum
i) Le lentisque
11. Culture fruitière
a) Palmiers-dattiers
b) Orangers
c) Mandariniers
d) Citronniers
e) Caroubiers
f) L'amandier
g) Le bananier
h) L'abricotier
i) Le grenadier
j) Le kaki
12. Culture fourragère
13. L'élevage agricole
14. Sériciculture
15. Élevage de l'autruche
II. - *Industries diverses*
1. Richesses minérales
a) Minerais de fer
b) Minerais de cuivre
c) Minerais de zinc et de plomb
d) Phosphates de chaux
e) Régime des mines
2. Salines
3. Sources thermales
4. Pêches maritimes
a) Une pêche dans le lac de Bizerte
b) Pêcheries de thon
c) Pêcheries des sardines, etc.
d) Pêcheries des éponges et poulpes
e) Tableau des pêches maritimes
5. Main-d'oeuvre et salaires
CHAPITRE VII
La Colonisation.
I. - *Renseignements utiles aux émigrants*
1. Renseignements généraux
a) Transport à prix réduits
b) Traversée de France en Tunisie
c) Prix de la nourriture
d) Prix des vêtements et meubles
e) Prix des instruments agricoles
f) Prix des constructions
2. Epoque préférable pour aller en Tunisie
II. - *Ce qu'on peut faire en Tunisie*
III. - *Terres de Colonisation*
a) Création des centres
b) Comité de colonisation
c) Conditions de vente des terres
d) Arrêté du 21 août 1907
e) Terres de la région Sud
f) Propriétés diverses
g) Centres de colonisation
IV. - *Stages agricoles et office de placement*
CHAPITRE VIII
Le Tourisme en Tunisie.
I. - *Voies et moyens de communication*
1. Pistes indigènes et routes
2. Voies ferrées
3. Tramways et messageries
4. Distance de aux villes principales
5. Voies maritimes
6. Service des postes et télégraphes
II. - *La chasse en*

III. - *Ce qu'il faut voir en*
1. Tunis-la-Blanche
2. Environs de
3. Le Bardo
4. La Goulette
5. Cartilage
6. La Marsa
7. Hamman-el-Lif
8. Sousse
9. El-Djem
10. Sfax
11. Gafsa
12. Gabès
13. Ile de Djerba
14. Kairouan-la-Sainte
15. Bizerte
16. Tabarca et la Khroumirie
17. Zaghouan
IV. - *Curiosités archéologiques*
V. - *Conclusion*
Cartes.
Carte de la agricole
Carte de la minière
Carte générale de la (hors texte)